



LE JUGEMENT DES PAIRS, Gide et Rist analysés par les revues, 1909-1916

Luc Marco

► To cite this version:

Luc Marco. LE JUGEMENT DES PAIRS, Gide et Rist analysés par les revues, 1909-1916. Editions de la gestion, 2018, Le jugement des pairs, Gide et Rist analysés par les revues, 1909-1916, Luc MARCO. hal-01797825

HAL Id: hal-01797825

<https://hal.science/hal-01797825>

Submitted on 13 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LE JUGEMENT DES PAIRS

Collection Classical texts in Economics and Management (Textes classiques en économie et en management)

*

1. Prudent le Choyselat (1569) *Discours oeconomique*, présenté et traduit en anglais par Luc Marco et Robert Noumen, 2015.
2. *The organisation of Works, 1791-1850*, présenté par Stefka Mihaylova et Luc Marco, 2015.
3. Henri Fayol (1916) *Administration industrielle et générale*, version complétée par Emmanuel Okamba et Luc Marco, 2016.
4. Jules Dupuit (1840) *Œuvre économique et gestionnaire*, présenté par Jean-Michel Simonin et François Vatin, 2017.
5. Luc Marco (2018) *Homo gestor I, histoire de l'édition gestionnaire française, 1486-1914*.
6. Luc Marco (2018) *Le jugement des pairs, ou Gide et Rist analysés par les revues, 1909-1916*, 2^e édition.

Luc MARCO
Professeur émérite des Universités

LE JUGEMENT DES PAIRS

GIDE ET RIST ANALYSÉS
PAR LES REVUES
1909-1916

2^e édition,
Revue et augmentée

Editions de la Gestion
Castres (Tarn)

DU MÊME AUTEUR

Faillites, licenciements et crise, Paris, Autoédition, 1981.

La montée des faillites en France XIX^e-XX^e siècles, Paris, L'Harmattan, coll. "Logiques économiques", 1989.

Le Journal des économistes 1841-1940, Paris, Editions de l'Andese, 1990 (avec Evelyne Laurent).

Écrire et publier dans une revue scientifique, Paris, Editions d'Organisation, 1993 (avec Joëlle Devillard).

Les revues d'économie en France 1751-1994, Paris, L'Harmattan, coll. "Histoire des sciences humaines", 1996 (ouvrage collectif).

Edition critique de Charles Gide, *Contributions à la Revue d'économie politique*, Paris, L'Harmattan, coll. "Les œuvres de Charles Gide", volume 5, 2002, 380 p. (avec Catherine Quinet).

Edition de Le Choyselat (1569), Cotrugli (1582), Labbé et Sala (1835-1836), Moulin-Collin (1840), Courcelle-Seneuil (1855), Lincol (1869) et Fayol (1916) aux éditions l'Harmattan ou chez Edi-Gestion.

© EDITIONS DE LA GESTION, 2003 pour la 1^{ère} édition, et 2018 pour la deuxième édition, revue et augmentée.
ISBN : 978-2-903628-02-4

PRÉFACE

C E texte a été présenté publiquement lors du colloque “ Charles Gide et l’historiographie ” tenu à l’Université Paris 1, le vendredi 27 juin 2003. Nous remercions Annie Cot et les membres du GRESE pour leur soutien amical. Le titre et la problématique ont été expliqués oralement selon les grandes lignes suivantes. Le jugement des pairs était à l’origine l’apanage des grands vassaux d’un seigneur (au Moyen Age) ou d’un souverain (sous l’Ancien régime). On parlait des 12 pairs de Charlemagne ou des 6 pairs de l’église de France. Ensuite le mot désigna l’égal d’une personne, d’un auteur qui était de même condition que l’individu évalué : on était jugé par ses pairs. Enfin ce qualificatif s’appliqua au membre d’une communauté savante : être reconnu par ses pairs. Pour cela il fallait avoir une position institutionnelle repérable, ainsi que le montre la signature académique dans une revue scientifique.

Mais pourquoi les pairs procèdent-ils à un jugement ? Au départ, c’était la manière d’évaluer la valeur d’un travail, la validation par les pairs conférant un certificat de qualité à l’impétrant. Ensuite ce fut la manière de consolider la hiérarchie intellectuelle, le jugement implicite par les pairs donnant une bonne ou une

mauvaise réputation au travail soumis. Enfin ce sera la manière de conforter le pouvoir des revues : on assiste aux louanges ou aux critiques des pairs, ce qui permet de faire le tri entre ce qui deviendra classique ou pas, ce qui se vendra à long terme ou non.

La façon dont les revues insèrent l'avis des pairs est très diverse. La première étape consiste en une notice bibliographique, qui est courte, rapidement éditée et purement informative (en général une page ou moins) ; ici il y en aura 5 sur 21 soit 24 % du total étudié. La deuxième étape est la note de lecture, plus longue, plus analytique, plus évaluatrice aussi. Elle comprend souvent 2 pages ou plus. Ici on en trouve 8 sur 21, soit 38 % de l'ensemble. Enfin la troisième étape est l'article critique, assez long, qui dissèque l'ouvrage de manière approfondie, et qui met le travail dans une perspective d'école. Ce peut être le *survey* supérieur à 5 pages. Ici on en trouve aussi 8 sur 21, soit toujours 38 %.

Bien sûr, le jugement des pairs est souvent un art difficile, qui doit tenir compte des susceptibilités d'auteur et des rapports de force institutionnels. Mais, après avoir lu cet ensemble homogène de notes de lecture sur un ouvrage devenu classique, on peut aboutir à deux conclusions. Le jugement des pairs semble être

équitable, favorable et non angélique. Il paraît d'abord assez équitable car les rédacteurs tiennent compte des remarques des auteurs et lisent tout l'ouvrage sans pré-vention a priori. Ensuite il paraît globalement favorable car la réunion de deux grands économistes français ne pouvait guère produire un ouvrage médiocre. Enfin il nous semble non angélique parce que les enjeux académiques et intellectuels n'étaient pas mineurs. Académiquement, la question était celle de la suprématie de l'économie politique comme fille aînée des sciences sociales. Intellectuellement, la question résidait dans la valeur de la *Revue d'économie politique* comme grande revue internationale. Elle n'avait alors que 22 ans d'existence.

Aussi les perspectives ouvertes par notre travail sont-elles doubles : d'une part le livre des deux Charles a vite été perçu comme un classique, et d'autre part il n'a fait l'objet de critiques acerbes outre-rhin que sept ans après sa parution. Les louanges des amis du début ont donc fait place à un jugement plus critique, car les pairs sont souvent parfois de véritables compères qui cachent la vérité aux amis soigneusement épargnés.

Castres, mai 2018.

Première partie

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Quand j'étais étudiant en licence de sciences économiques à l'Université de Perpignan, j'avais Marie-Hélène Gilman comme enseignante en histoire de la pensée économique. Lors de son premier cours, elle évoqua ses sources et je notais dans mon cahier rouge : voir surtout le " Jidériste ". Mon professeur n'ayant pas indiqué au tableau noir le nom des auteurs de référence j'avais donc en tête un seul auteur au lieu de deux !

Quelques jours plus tard, on était en octobre 1976, j'allais travailler à la bibliothèque du Centre universitaire catalan. Dans un catalogue indiqué par un sympathique assistant (Monsieur Mahieu), je trouvais les indications suivantes : GIDE, Charles, et RIST, Charles, *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, Paris : L. Larose et L. Tenin, 1909 [1^{ère} édition], in-8°, XIX-766 p. Mais la bibliothèque n'avait pas ce livre et je restais quelque peu sur ma faim.

Deux ans plus tard, parvenu en DEA d'analyse sectorielle de la croissance à Nice, j'eus la curiosité de lire la première édition, commandée par prêt inter-universitaire grâce aux bons soins du professeur Robert

Guiheneuf qui m'avait aiguillé vers un *no man's land* de recherche : l'intersection entre l'HPE et l'histoire des faits économiques. De la lecture du vieil ouvrage naquit ma passion pour l'histoire de la pensée économique. J'eus alors l'idée d'essayer de mesurer l'impact de ce livre dans les revues d'économie de l'époque, qui étaient déjà fort utilisées dans le texte du "Gide & Rist". Mais l'écriture de mon mémoire de DEA me détournait de ce projet et j'oubliais pour un temps le problème des revues d'économie...

Aussi quand, vingt-quatre ans plus tard, nous avons publié, avec Catherine Quinet, une sélection des articles de Charles Gide tirés de la REP (Gide, 2002), la question de la réception du Gide & Rist dans les revues de la Belle époque s'est tout naturellement rappelée à moi comme le vieux souvenir d'un travail inachevé par manque de temps.

Pour délimiter la source j'ai posé une hypothèse institutionnelle : quelles étaient les revues reçues à l'époque par la Faculté de Droit de Paris où Gide était alors professeur d'économie sociale (Rist étant encore à Montpellier) ? Le dépouillement du vieux fonds de la Bibliothèque Cujas a donné le résultat suivant : environ une vingtaine de revues répertoriées ont rendu compte de l'ouvrage des deux Charles. Bien que cet échantil-

lon ne soit pas exhaustif, il me semble cependant assez bien refléter la grande audience dont jouissaient nos auteurs dans le monde intellectuel de la Belle époque.

La période explorée court de la parution de l'ouvrage en mai 1909 (Pénin, 1997: 139) aux débuts de la grande guerre en août 1914. Une exception toutefois : les revues étrangères pour lesquelles le dépouillement est allé jusqu'en 1916 en raison des réactions plus tardives de ces organes éloignés géographiquement. La nature des revues dépouillées concerne quelques hebdomadaires et une majorité de mensuels et de pluri-mensuels, ce qui exclut en principe les journaux quotidiens¹. La forme-revue n'est pas encore totalement fixée en ce temps-là (Pluet-Despatin, 2002).

Les champs disciplinaires ont été limités à deux grands ensembles qui constituent d'ailleurs le plan de ce livre : I - L'accueil des revues économiques ; II - L'écho des revues de sciences sociales. Beaucoup de revues se contentent de signaler la parution du livre sorti au joli mois de mai, après six ans de préparation (Pénin, 1997 : 139). Ainsi la *Revue socialiste* de janvier-juin 1909 le signale à la page 572 en indiquant le

¹ Une exception notable : la note de lecture de Léon Walras publiée en 1910 dans la *Gazette de Lausanne* (voir infra le texte n° XXII). Sur les recensions concernant cet auteur voir le gros livre de P. Bridel (1996).

prix de vente : 12 francs². Le *Bulletin mensuel des publications françaises* ne l'annonce qu'en février-mars 1910 dans son numéro 1538 à la page 124, en indiquant la cote de l'exemplaire déposé à la Bibliothèque Nationale (8° R 23445). A Cujas l'exemplaire relié de la première édition porte le numéro 13520⁽⁰²⁾. Repartons donc sur les traces de la première réception d'un grand classique de l'HPE française.

I - L'ACCUEIL DES REVUES ÉCONOMIQUES

Le marché du livre d'histoire des doctrines économiques est apparu en France au moment où des cours spécifiques sont donnés dans les Facultés de Droit, soit à l'occasion du décret du 30 avril 1895 (Breton-Marco, 1996), qui a institué le doctorat en droit ès-sciences politiques et économiques, avec un cours obligatoire en histoire des doctrines économiques. Le premier livre répondant à cette nouvelle demande fut

² Sur cette revue dirigée par Eugène Fournière, voir Madeleine Rebérioux, "La Revue socialiste" in XXX (1987), p. 15-38. Les références entre parenthèses renvoient à la bibliographie infra. Toutes les citations seront en italiques. L'ouvrage de Gide & Rist sera indiqué par l'abréviation HDE.

celui de Joseph Rambaud, paru à Lyon et Paris en 1899³. Gide & Rist signalent sept autres ouvrages, ceux d'Ashley, de Dubois, d'Hector Denis, de Cossa, d'Espinas, d'Ingram et de Souchon (Gide & Rist, 1909: viii). Ils précisent l'esprit de cette nouvelle discipline : “*L’histoire des doctrines occupe dans l’enseignement économique en France une place beaucoup plus grande que dans tout autre pays. Dans chaque Faculté de Droit elle a une chaire spéciale ; à l’examen du doctorat économique une interrogation spéciale lui est réservée, et de même une épreuve au concours d’agrégation économique. A la Sorbonne, où il n’y a qu’une seule chaire d’enseignement économique⁴, elle est précisément affectée à l’histoire des doctrines et il en est de même de celle qu’on a créée récemment à l’Ecole des Hautes Etudes⁵.*” (Gide & Rist, 1909 : v).

³ J. Rambaud (1899) *Histoire des doctrines économiques*, Paris et Lyon, Cote et Larose, 512 p.

⁴ Il s’agit de celle d’Auguste Deschamps : voir sa biographie après son texte réédité par moi en 1985 (Deschamps, 1902). Sur l’esprit de ce cours voir le même Deschamps (1900).

⁵ Chaire créée en 1907 pour Adolphe Landry. A signaler aussi le cours donné à la Faculté de Droit de l’Institut Catholique de Paris par Fernand Lepelletier (1911).

Ce qui ne veut pas dire que les économistes libéraux aient négligé ce secteur éditorial : un Maurice Block, un Paul Leroy-Beaulieu avaient déjà occupé le terrain⁶ avant nos économistes-juristes (Marco, 1985). Nous découperons donc cette séquence en trois points : d'abord l'attitude des titres libéraux, ensuite la position des titres non libéraux, et enfin le jugement des revues étrangères. L'enjeu n'était pas négligeable car nos auteurs n'enseignaient pas à l'époque cette nouvelle discipline !

A. Position des titres libéraux

C'est un hebdomadaire, *Le Monde économique* du professeur Paul Beauregard, qui donne le premier son avis, sous la plume alerte de Georges Blondel (1909a). Celui-ci est docteur en droit, docteur ès-lettres, agrégé de l'Université ; il est professeur au collège libre des sciences sociales et à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Paris. Il a publié en 1898 un livre intitulé *L'essor industriel et commercial du*

⁶ M. Block (1890) *Progrès de la science économique depuis Adam Smith*, Paris, Guillaumin ; P. Leroy-Beaulieu (1896) *Traité théorique et pratique d'économie politique*, Paris, Guillaumin, t. 1^{er}, chapitre 1^{er}, "Genèse et nature de l'économie politique", p. 1-124.

peuple allemand chez le même éditeur que Gide : la “ Librairie de la Société du Recueil général des lois et des arrêts et du Journal du Palais ”, ancienne Maison L. Larose et Forcel, dirigée par Louis Larose.

Après avoir fustigé le jugement contestable de Jean-Baptiste Say sur l’inutilité d’une science des erreurs en économie politique, Blondel décrit la méthode de nos auteurs : “ *Pour mettre le plus d’ordre possible dans leurs explications, ils ont groupé les doctrines par familles d’après leur degré de parenté et en les présentant selon l’ordre historique de leur apparition.* ” (p. 1003). Il présente ensuite la logique chronologique de l’ouvrage : soubassements du siècle des Lumières, arches théoriques du siècle suivant, renforts disciplinaires du début du vingtième siècle. Gide se distingue alors des écoles socialistes antérieures en écartant toute option idéologique relative à l’idée de justice et de fraternité. D’où une critique du lecteur libéral : “ *C’est à un désir de réaction contre le socialisme révolutionnaire que M. Gide rattache trop exclusivement, à notre avis, les doctrines inspirées du christianisme, doctrines qui ont pris en Allemagne plus d’importance que chez nous.* ” (p. 1004). Et Blondel de relever une erreur factuelle : le rattachement indu des syndicats chrétiens au

protestantisme social car les protestants n'y représentent qu'environ 5% !

Cependant il loue Rist pour le chapitre sur les théories anarchistes. Mais il conteste la conclusion unilatérale de nos auteurs quant au domaine de rencontre de tous les économistes sur un terrain compris entre théorie et description. Et Blondel conclut lui-même en montrant les limites de l'approche purement économique des problèmes sociaux, qui évacue quelque peu les autres moteurs de l'action sociale : “ *Les conventions politiques, les sentiments individuels, les intérêts personnels jouent aussi un rôle considérable et contribuent à déterminer l'orientation de chacune des libertés, liberté dans les méthodes, liberté dans les idéals (sic) et les systèmes.* ” (p. 1004 in fine). Cette note de lecture semble donc avoir été rédigée à chaud, sans trop de recul et sans grande sympathie pour Charles Gide, perçu comme quelqu'un du camp d'en face, tandis que le jeune Rist est encore épargné.

La deuxième réaction du clan libéral provient de la vieille Académie des Sciences Morales et Politiques qui, dans son compte rendu du premier semestre 1910, discute par deux fois de l'HDE. D'abord, sous la signa-

ture d'Alfred de Foville⁷ qui s'exprime dans la séance du 20 novembre 1909 par une présentation critique et fournie. De Foville commence par mesurer la part relative de la contribution de chaque auteur : *“ sur 18 chapitres, 8,5 sont de la plume de M. Gide ; 9,5 sont de la plume de M. Rist et les deux signatures ne se réunissent que pour la Préface et le Conclusions. ”* (Foville, 1910 : 286). En bon historien des faits économiques, notre lecteur reprend le constat de la trop grande inclination doctrinale des économistes français. Il en rajoute même : *“ Autant et plus peut-être que les auteurs du livre dont l'Académie reçoit en ce moment l'hommage, nous regrettons de voir l'enseignement officiel se vouer à ce point à l'histoire des doctrines au détriment de l'histoire des faits. C'est une véritable école de scepticisme que l'histoire de ces conceptions successives et contradictoires dont la variété contraste avec la fixité*

⁷ A. de Foville (1842-1913), à l'époque vice-président de l'Académie des sciences morales et politiques (depuis 1906). Lui-même est professeur d'économie politique à l'Ecole libre des sciences politiques depuis 1900. C'est un spécialiste de l'histoire des prix et des fortunes. Il collabore aux revues suivantes : *L'Economiste français* (de 1874 à 1906), la *Revue des Deux-Mondes*, *Le Correspondant*, la *Revue politique et parlementaire*, la *Revue économique internationale*, la *Revue générale d'administration*, le *Journal des Economistes*, la *Revue du commerce et de l'industrie*, et de nombreux titres étrangers.

des vérités économiques.” (p. 287). Puis de Foville entreprend une critique de l'interventionnisme étatique sous-jacent de ces histoires des doctrines: “*Si, malgré les leçons de l'expérience, la jeunesse universitaire se montre souvent si disposée à recourir à l'intervention de l'Etat et à admettre la toute-puissance des lois écrites, n'est-ce pas parce que beaucoup de ses maîtres ébranlent comme à plaisir sa foi dans les conditions essentielles de la production, de l'échange, de la répartition et de la consommation des biens de ce monde?*” (ibid.). Et notre lecteur de préciser, selon lui, les responsabilités du professeur parisien : “*M. Gide lui-même donne, quelquefois, des lois économiques une idée troublante pour de jeunes cerveaux. Quand on dénonce comme erronée cette prétendue loi de Ricardo sur la rente foncière, que nous voyons nettement démentie par la dépréciation actuelle des terres, M. Gide proteste et dit : “Cette loi a été confirmée par les faits pendant soixante-quinze ans et a été démentie pendant vingt-cinq ans.” Sans doute ; mais c'est justement pour cela que lui manque ce caractère de constance et de nécessité auquel se reconnaissent les vraies lois, économiques ou autres.*” (ibid.). De Foville émet donc, en vrai libéral, de réelles réserves sur l'esprit de l'ouvrage, versant gidien.

Mais il poursuit par de véritables louanges pour la portée de l'ouvrage : *“ nous avons hâte de rendre hommage à la science, à l'érudition, au talent qui font de l'Histoire des doctrines économiques de MM. Gide et Rist un traité aussi agréable à lire qu'instructif et suggestif. Il deviendra vite classique. ”* (ibid.). Et notre lecteur de mettre un bémol sur les talents de Rist : *“ On sait combien M. Gide excelle à pénétrer et à discuter la pensée d'autrui. Il a, plus que qui que ce soit, l'art des nuances et le don de l'analyse. Avec un peu moins de souplesse peut-être, les qualités de son collaborateur promettent aussi à l'école française un maître, dans toute l'acception du mot. ”* (ibid.). Enfin, après avoir cité les dernières lignes de la conclusion de l'HDE⁸, notre grand lecteur donne un dernier coup de pied de l'âne : *“ Souhaitons simplement que parmi les nouveautés qui s'offrent à lui, l'esprit critique auquel on fait ici appel sache bien distinguer ce qui est réalité de ce qui n'est qu'apparence et mirage. ”* (ibid., in fine).

⁸ “ Si un enseignement se dégage, disent-ils en finissant, de l'Histoire des Doctrines, c'est la nécessité d'un esprit critique qui, restant toujours en éveil, ne cessant jamais de contrôler et d'accueillir avec bienveillance les observations et les expériences nouvelles, permette d'élargir et d'approfondir sans relâche le domaine de la science économique. ” (Foville, 1910 : 287).

Par ailleurs, plus loin dans le même volume, on trouve le rapport d'Emile Levasseur pour le concours du prix Le Dissez de Penanrun à décerner en 1910 (Levasseur, 1910). Ce prix, d'un montant de 2.000 francs de l'époque, est décerné tous les ans de manière alternative par chacune des cinq sections de l'Académie ainsi que par le groupe des académiciens libres. Cette année-là le hasard a fait que c'est à la section d'économie politique, statistique et finances de proposer des lauréats à l'Académie. Vingt auteurs ont fait acte de candidature, six ont été sélectionnés. Il s'agit, par ordre alphabétique de MM. Colson, Gide & Rist, Gras, Marcé, Schatz, et Viallate. Le prix est proposé par Levasseur conjointement à Colson (pour 1.000 francs) et à Gide & Rist (pour 1.000 francs). Qu'est-ce qui a pu séduire autant Emile Levasseur⁹ chez deux auteurs réputés non libéraux, Colson l'étant, lui, manifestement ?

⁹ Cet économiste-historien (1828-1911) est à l'époque président de la Commission centrale du Comité des travaux historiques et scientifiques ; très libéral il préside aussi aux destinées de la vieille Société d'économie politique (depuis 1904). Il collabore au *Journal des Economistes*, au *Temps*, à la *Revue nationale*, à la *Revue contemporaine*, à la *Revue européenne*, à la *Nouvelle Revue*, à la *Revue de géographie* et au *Journal de la Société de statistique*.

Après avoir présenté le curriculum vitae de Gide, il le qualifie de la manière suivante : “ *C’est un esprit original, un écrivain attrayant, un partisan zélé de la coopération libre dans laquelle il entrevoit la possibilité d’une transformation de l’échange.* ” (Levasseur, 1910: 319). Notre lecteur saisit d’emblée la difficulté d’une telle entreprise : “ *Dans une œuvre de ce genre la méthode d’exposition a une importance notable. Il faut éviter à la fois le morcellement d’un dictionnaire et la confusion de courants simultanés de doctrines convergentes ou divergentes et composer, comme disent les auteurs, ‘un ordre de succession qui n’implique nullement que chaque doctrine antécédente ait été éliminée ou recouverte par celle qui l’a suivie... Tantôt les doctrines suivent des cours parallèles se partageant l’empire des esprits ; tantôt elles s’entrechoquent tumultueusement. Dans ce choc il peut arriver que l’une des doctrines succombe et disparaisse, mais plus souvent il arrive qu’elles se réconcilient et s’apaisent dans l’unité d’une doctrine plus haute’.* ” (ibid.). Puis il présente le plan de l’HDE en cinq points. La science économique n’étant pas immuable, les chemins du futur sont encore incertains. Levasseur critique ce point de vue : “ *Mais les auteurs en sont-ils pas trop modestes à l’égard d’une science dont ils professent les principes*

et qui, bien que jeune encore, possède cependant un fonds d'observations, de connaissances et de lois qui n'est certes pas moindre et moins solide que celui de la plupart des autres sciences sociales et philosophiques ? " (p. 321). On retrouve là le libéral croyant aux lois naturelles...

En revanche il est d'accord avec l'idée selon laquelle l'économie politique s'est beaucoup diversifiée depuis les Physiocrates en de nombreuses branches collatérales. Il note que le traitement de l'école libérale aurait pu être plus long, et est d'accord avec le tempo final : *" En résumé : unité et collaboration croissantes sur le terrain scientifique, grâce au perfectionnement des méthodes, et, d'autre part, variété et même lutte sur le terrain pratique entre les différents idéals économiques. "* (HDE citée par Levasseur, 1910 : 321). En bon rapporteur, il termine en décrivant le public potentiel de l'ouvrage : *" Le volume, destiné surtout aux étudiants en droit, est d'un style alerte, d'une lecture facile, savant sans appareil d'érudition, suggestif par les jugements personnels des auteurs comme par l'analyse des doctrines. C'est assurément une des plus remarquables publications récentes de l'économie politique. "* (p. 321-322).

Par contre il n'indique pas le résultat du vote entre les sept membres de la section d'économie politique, statistique et finances¹⁰. Ceux-ci étaient, par ordre d'élection, à la date du 12 février 1910 où le rapport a été voté : Emile Levasseur (élu en avril 1868), Frédéric Passy (février 1877), Paul Leroy-Beaulieu (juillet 1878), Alfred de Foville (février 1896), René Stourm (novembre 1896), Eugène d'Eichtal (avril 1905), et Paul Beauregard (décembre 1906). Il est à noter que Clément Colson, heureux bénéficiaire du prix avec nos auteurs, va rapidement remplacer Emile Cheysson, le 30 avril 1910 ! Charles Rist aura cet honneur en 1928 seulement, pour le fauteuil de Gustave Schelle qui avait lui-même succédé à René Stourm. Charles Gide n'aura jamais cette satisfaction académique malgré une candidature malheureuse en 1912 où on lui préférera André Liesse (il obtiendra néanmoins 6 voix au premier tour et 4 au second : *CR de l'ASMP*, mars 1912 : 508-9). Parmi les autres candidats au prix le Dissez, aucun n'intégrera la prestigieuse institution...

¹⁰ Emile Cheysson, décédé le 7 février 1910 n'a pas participé à la séance du 12 février. Sur la manière dont le concours est mené à l'ASMP, voir l'analyse très critique de Charles Gide (1890 : 619-621).

Dernier organe libéral à réagir, et non des moindres, le *Journal des Economistes* consacre en juillet 1910 une notice de 2,5 pages signée par “ Rouxel ”. Il s’agit de Mathieu-François Rouxel, grand rédacteur de notes de lectures (livres et revues) et spécialiste libéral d’histoire de la pensée économique¹¹. Il appartient à la Société d’économie politique. Son premier paragraphe reproduit presque exactement le début de l’HDE ! Dans le deuxième et le troisième paragraphe de sa note de lecture, il déplore l’absence de chaire d’histoire des faits en France alors que c’est la règle à l’étranger. Rouxel oppose alors le choix d’une fusion des deux sortes de chaires ou, comme le veulent Gide & Rist, pour une nette séparation. Mais quel est l’intérêt d’un nouveau manuel en HDE ? Rouxel constate que : “ *L’histoire des doctrines économiques étant*

¹¹ Voir ses articles : 1. “ L’Economie politique en France au commencement du XVII^e siècle : Monchrétien ”, *JdE*, 1884, 25(1), jan., p. 14-36 ; 2. “ Un précurseur des physiocrates : Cantillon ”, *JdE*, 1891, 50(1), juill., p. 69-78 ; 3. “ La loi de la distribution ”, *JdE*, 1900, 41(1), jan., p. 36-48 ; 4. “ CR de *Richard Cantillon, un mercantiliste précurseur des physiocrates*, par R. Legrand ”, *JdE*, 1900, 44(2), nov., p. 281-2 ; 5. “ CR du *Cours d’histoire du commerce*, par M. Huisman ”, *JdE*, 1904, 63(1), oct., p. 148-9 ; 6. “ CR de *Charles Coquelin*, par Georges de Nouvion ”, *JdE*, 1908, 66(3), déc., p. 476-7 ; 7. “ L’économie orthopédique ”, *JdE*, 1921, 69(2), mai, p. 144-9 (article posthume).

enseignée, il faut des traités spéciaux pour maîtres et élèves. Quoiqu'il y en ait déjà plusieurs, celui qu'on nous présente ne sera pas de trop : il faut pouvoir choisir, et l'attrait de la nouveauté n'est pas à dédaigner.” (Rouxel, 1910 : 497). Puis il présente le plan retenu par nos auteurs, en ajoutant qu'ils ont réduit leurs commentaires au minimum pour ne pas grossir le livre démesurément.

Cet effacement derrière les maîtres est loué par Rouxel. Par contre il critique leur vision purement analytique : “*Il est évident que la science n'a pas besoin de prescrire ce qui doit être, cela découle naturellement de l'explication et de la compréhension. Mais il ne paraît guère que l'explication soit valable, puisque, les auteurs en conviennent : ‘Tandis qu'un fonds commun scientifique semble se constituer peu à peu entre les économistes, les divergences sur le but à poursuivre et sur les moyens à employer en matière de politique économique ne sont pas aujourd'hui moins vives qu'autrefois’.*” (p. 498). Et il ne comprend pas le fait que le fonds commun soit non-scientifique, ce qui constitue un vice radical de l'histoire des doctrines économiques. D'où la contradiction entre les doctrines récentes et celles qui renaissent de leurs cendres : comment résoudre ce dilemme ? Rouxel est d'accord

avec nos auteurs quand ils plaident pour une liberté totale dans la manière de faire la science économique, par contre il pousse pour sa part à plus d'histoire des origines : “ *Peut-être serait-ce en remontant avec soin à ses sources qu'on arriverait à régénérer la science économique.* ” (ibid., in fine).

Au total ces quatre lecteurs libéraux, écrivant dans trois titres phares, ont aimé l'érudition, le style et l'ampleur du projet. Ils ont moins apprécié la proportion entre les doctrines socialistes et les idées individualistes. Mais ils ont rendu compte, dans les temps, de l'ouvrage appelé à devenir un classique¹². Seul Paul Leroy-Beaulieu et son *Economiste français* l'ont boudé¹³. Qu'en fut-il des revues non libérales ?

B. Position des titres non libéraux

Curieusement, c'est le même Georges Blondel qui présente en août 1909, l'HDE aux lecteurs de *La Réforme sociale* (Blondel, 1909b). Cette revue qui se

¹² La deuxième édition de l'HDE est annoncée dans le *JdE* en avril 1913, p. 173.

¹³ Certainement en réaction contre les propos ironiques tenus autrefois par Gide sur cette revue (1890 : 622).

veut d'obédience Le playsienne, née en 1882, est alors l'un des principaux titres de la presse économique¹⁴. Le premier paragraphe reprend, à quelques variations de style près, le même contenu que les deux premiers paragraphes de la précédente note de lecture publiée le 7 août (Blondel, 1909a) tandis que celle-ci est datée du 1^{er} au 16 août 1909 ! Le second paragraphe reprend la critique précédente sur le christianisme social, tandis que le troisième et dernier paragraphe reproduit textuellement les propos de la note antérieure sur l'apport particulier de Rist. Georges Blondel n'ajoute qu'une seule phrase originale à cette " nouvelle " note : "*C'est en matière économique surtout qu'il faut répudier tout dogmatisme intransigeant. Y a-t-il une école qui, sur ce point, soit à l'abri de toute critique ?*" (Blondel, 1909b : 300) La proximité de cette revue avec le clan libéral a été relevée par Gide lui-même (Gide, 1907 : 198) ce que confirme cet échange de textes ; preuve aussi qu'en matière de périodiques nos économistes pressés par le temps savaient réutiliser les restes...

¹⁴ L'autre titre Le playsien est la revue *Science Sociale* (fondée en 1886), que je n'ai pas dépouillé (cf. Gide, 1890 : 626, 634).

La *Revue économique internationale* n'est guère plus proluxe¹⁵. Sous la plume de L. Havenith, administrateur délégué de la Banque d'Anvers, elle consacre trente lignes à l'HDE. Elle le qualifie de " beau livre " (Havenith, 1910 : 631) et précise qu' " *il se présente avec l'autorité que donne une incontestable érudition alliée à une grande largeur de vues.* " (ibid.). Malgré le fait que la REI est plus orientée " faits " que " doctrines ", le lecteur convient que l'étude des doctrines est importante. Il ajoute : " *La poussée touffue des sectes économiques, l'éclectisme croissant des théories rendent d'autant plus utiles les ouvrages de simplification systématique comme ceux-ci, par lesquels un accord s'établit entre les mouvements sociaux et les agitations intellectuelles.* " (ibid.). Havenith procède ensuite à une sélection dans les chapitres qui lui ont le plus plu : Malthus et Ricardo ; les adversaires de l'école classique ; l'étude sur Frédéric List ; celle sur Stuart Mill ; l'Ecole historique ; et tout le cinquième livre sur les hédonistes, les solidaristes et les anarchistes. Il conclut sa notule par une remarque curieuse : " *Ajoutons que les auteurs ont heureusement résolu le*

¹⁵ Sur cette revue européenne voir le texte d'Yves Breton in Luc Mar-co dir. (1996 : 121-136).

problème difficile de montrer à chaque palier historique la suite des traditions antérieures. ” (p. 632).

Bien entendu, la propre revue de Gide, la *Revue d'économie politique*, est beaucoup plus disserte, puisqu'elle lui consacre cinq grandes pages sous la signature prestigieuse d'Edouard Dolléans¹⁶. Celui-ci rappelle l'impact du compte rendu d'Alfred de Foville paru auparavant. Il loue ensuite l'alliance réussie entre le style de Gide et la rigueur de Rist ; et de se réjouir de l'unité directrice de l'ouvrage. Viennent ensuite des critiques.

La première critique concerne la séparation entre les idées et les faits : “ *Les doctrines ne semblent-elles pas difficilement compréhensibles lorsqu'on les sépare des mouvements sociaux, techniques, politiques ou économiques qui les ont préparées ou qu'elles ont provoquées ; et, dissociées d'avec les éléments qui font leur intérêt essentiel, n'apparaissent-elles pas un peu comme des 'nuées'.* ” (p. 842). Il donne trois exemples ad hoc : a) la relation entre l'évolution industrielle et le

¹⁶ E. Dolléans (1877-1954), professeur d'économie politique à l'Université de Dijon, auteur de livres d'HPE : *Robert Owen*, Paris, 1905 ; *La naissance du chartisme*, Paris, 1910 ; réédition de Morelly [1755], *Code de la nature*, 1910. Collabore à la *Revue de Métaphysique et de morale*.

mouvement ouvrier (sans l'industrialisation des villes pas de révoltes ouvrières) ; b) la relation entre néo-marxisme ouvrier, histoire du parti ouvrier français depuis 1880, et rupture entre partis socialistes et syndicats ouvriers en 1894 ; c) l'interaction réciproque entre événements politiques majeurs et naissance de nouvelles doctrines (cette remarque concerne des passages écrits par Rist).

La deuxième critique a trait à la séparation entre les doctrines et les hommes qui les élaborent. L'absence de biographies développées nuit à la compréhension de la genèse des doctrines, par exemple chez Karl Marx, et chez Bakounine (p. 843). La solution consistant à renvoyer les biographies en notes de bas de page n'est pas totalement satisfaisante car alors les notices sont trop courtes et reléguées en arrière-plan. Dolléans ne signale pas une solution originale : introduire des notices biographiques dans l'index de l'ouvrage, mais cela aurait encore allongé le volume.

La troisième est relative au souci constant de Gide & Rist de tout systématiser. Dolléans remarque avec raison : “ *L'évolution des doctrines et la lutte des idées ne sont-elles pas infiniment plus nuancées par suite du contact qu'elles ont avec la pratique qu'elles conduisent ou dont elles sont le reflet ?* ” (p. 844). Et

notre lecteur de prendre pour exemple ici encore trois cas : a) l'intégration de la psychologie dans l'évolution historique (influence de Tarde ?) ; b) le traitement de la doctrine de Proudhon qui, étant un paysan avant d'être un homme du peuple, a dénoncé la propriété avant d'y revenir à la fin de sa vie (critique adressée à Rist)¹⁷ ; c) l'analyse, par Gide, du catholicisme social qui est plus large qu'une simple réorganisation corporative :

“ Cette doctrine est catholique moins par ses conclusions auxquelles d'autres écoles ont pu aboutir, que par l'origine de ses principes : c'est Dieu qui a créé les hommes, qui les a destinés au travail, qui a mis les biens à leur disposition pour la satisfaction de leurs besoins ; de ces idées fondamentales découlent les principes et leurs conséquences. Il y a là tout un système qui déborde infiniment la réorganisation corporative de la société. ” (p. 846). Et Dolléans de déplorer l'oubli de deux sources fondamentales sur ce sujet sensible : le livre de Goyau (*Autour du catholicisme social*) et les comptes rendus des célèbres “ Semaines

¹⁷ “ Laisser ignorer que Proudhon est devenu un défenseur de la propriété ; qu'il a trouvé de très vigoureuses formules et de très bons arguments pour la défendre ; qu'il a donné de son utilité sociale des raisons qui sont parmi ses meilleures justifications, c'est donner au lecteur une idée inexacte d'une pensée dont l'évolution est une excellente expérience sociale. ” (Dolléans, 1910 : 845).

sociales ” qui se réunissent depuis 1904 dans une ville de France sur des thèmes très intéressants pour l'économiste.

En conclusion générale de sa note, Edouard Doleans prend une posture plutôt dubitative sur la possibilité de résumer toute l'histoire des doctrines en un seul volume ; les critiques précédentes conduisant inexorablement à allonger de beaucoup un ouvrage déjà très long. Nos auteurs ont-ils vraiment apprécié cette critique ?¹⁸

Enfin, dernière revue proprement économique à traiter du grand ouvrage, les *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale* proposent, en septembre-octobre 1910, un véritable article critique de sept pages. Cette revue mensuelle a été créée en 1900 par Paul Pic, professeur à Lyon, et Justin Godart, homme politique et historien (Bayon & Frobert, 2000 : 298-300). L'article est rédigé par Charles Brouilhet (1870-1955), professeur à la Faculté de Droit de Lyon et auteur en 1910 d'un ouvrage intéressant sur *Le con-*

¹⁸ Dans la sixième édition Rist a rajouté deux pages au paragraphe sur le christianisme social (HDE, 1944 : 597-598) pour tenir compte de l'apport de Gaëtan Pirou. Mais ni la critique sur Goyau ni celle sur les Semaines sociales n'ont visiblement pas ému nos auteurs.

flit des doctrines dans l'économie politique contemporaine (Breton, 2000 : 44-45).

Son article débute par un plaidoyer pour une enquête nationale sur l'état de l'enseignement spécialisé en HDE en France depuis quinze ans : “ *Quelle a été son influence sur les étudiants ? Comment les professeurs l'ont-ils compris et quelles méthodes y ont-ils appliquées ? Ces questions, et d'autres connexes, mériteraient une réponse et la Revue spéciale consacrée à l'Histoire des doctrines économiques, que dirigent nos collègues Deschamps et Dubois serait, nous semble-t-il, très qualifiée pour poursuivre à ce sujet une enquête auprès des diverses Universités de France.* ” (Brouilhet, 1910 : 242)¹⁹. Il reconnaît cependant que l'ouvrage de Gide & Rist correspond à un réel besoin et remplit un rôle pédagogique indéniable. Il ajoute, avec un certain humour : “ *il représente un programme minimum qui doit être imposé à tous ceux qui ont le désir de se parer du titre un peu pompeux de docteur ès-sciences économiques.* ” (p. 243).

Après ces précautions oratoires, il en vient à une anecdote personnelle : il a suivi les cours de Charles Gide à Montpellier entre 1895 et 1897 (p. 243). Ce fai-

¹⁹ Nous traiterons le cas de cette revue dans la partie consacrée aux revues proprement historiques : cf. infra.

sant, il ne comprend pas bien pourquoi le grand économiste a trouvé nécessaire de s'adjoindre un collaborateur en la personne de Charles Rist : *“ Je n'ai aucune qualité pour juger cette méthode, que Gide et Rist ont trouvée la meilleure, puisqu'ils l'ont suivie : aux yeux du lecteur, elle nuit cependant à l'unité de l'ouvrage qui s'offre à lui, en somme, comme une série de monographies. ”* (p. 243). Il est vrai que la tendance des grandes synthèses requiert des travaux collectifs, ce que Brouilhet reconnaît honnêtement.

Il définit ensuite le cadre temporel de l'HDE : un siècle et demi pour la doctrine libérale, un siècle pour la socialiste. Si cette limitation est dommageable, le plan ne souffre, lui, pas trop de critiques. Cependant, il conteste l'utilisation abusive du terme de “ pessimiste ”. Il précise, toujours avec son ton mordant : *“ peut-être aussi le qualificatif de pessimistes n'a-t-il pas une précision scientifique suffisante ; mais c'est précisément le malheur de l'économie politique que l'on soit toujours obligé de constater chez beaucoup de ses représentants, une tendance à voir le monde en noir ou une propension à le voir en rose. Ne vaudrait-il pas mieux s'efforcer d'abord de la voir tel qu'il est ? ”* (p. 244).

Il détaille alors le plan de l'HDE en déplorant la faiblesse des doctrines contemporaines (manque de recul historique ?), en particulier pour les nouvelles doctrines socialistes. Quant aux nouvelles doctrines libérales, Brouilhet mesure leur importance mais stigmatise leur peu d'originalité (p. 244 in fine). Il reconnaît que malgré ces limites le plan est "*remarquable de clarté*" (p. 245). Toutefois il trouve que la part donnée à l'école libérale est trop importante, nos auteurs cédant trop facilement à la tradition française en matière d'HDE qui consiste à tout étudier en fonction de l'idéologie du libéralisme : "*Il n'est pas équitable de leur part d'étudier les doctrines économiques en quelque sorte en fonction de l'Ecole libérale.*" (p. 245). Et notre lecteur d'ajouter un bémol : "*Mais cette observation n'est peut-être pas complètement juste, car tout dépend de la méthode générale adoptée dans l'histoire des doctrines pour mieux dire de la manière de la comprendre, et par conséquent de l'écrire. A vrai dire nous touchons ici à la plus grave question que puisse soulever l'enseignement des doctrines économiques.*" (p. 245-246).

Cette si grave question concerne l'esprit de l'enseignement et à la méthode suivie. L'esprit consiste à prendre un point de vue exclusivement littéraire ; la

méthode revient à ne retenir que les auteurs ayant eu une certaine renommée et à les regrouper en “ écoles ” c’est-à-dire en ensembles “ où quelques idées générales semblent communes. ” (p. 246). En conséquence on obtient une méthode polémiste qui part des idées libérales et tourne constamment autour d’elles !

L’alternative, selon Brouilhet, consiste à considérer l’HDE comme un produit social de l’évolution de la pensée et des faits économiques. Chaque doctrine est le reflet d’intérêts divergents apparaissant des conflits de groupes entre eux : “ *Le libéralisme fut au XIX^e siècle l’Evangile du haut commerce, de la grande industrie et de la banque ; le socialisme, celui du prolétaire ; l’interventionnisme, celui des hommes qu’au temps de la Ligue on appelait les politiques, et ainsi de suite pour les doctrines nées ou à naître.* ” (p. 246). D’où l’universalité des doctrines économiques qui ne relèvent pas exclusivement d’époques plus ou moins proches. Brouilhet plaide pour une HDE qui remonterait à Rome et qui étudierait avec attention les idées du Moyen-Age²⁰. Cette méthode relativiste qui lie les

²⁰ Projet d’un J.K. Ingram (1907) *Esquisse d’une histoire de l’économie politique*, Paris, Editions de la “ Revue positiviste internationale ”, 286 p. Cette revue paraissait huit fois par an ; elle était dirigée par Constant Hillemand, auteur de *L’œuvre historique de Condorcet*, 1908.

idées et les faits ne part pas exclusivement des ouvrages publiés et ayant eu un certain succès : “ *mais dans toute une autre série de documents : journaux et périodiques les plus divers, projets de lois, comptes rendus de Congrès etc. etc., et comme il s’agit ici de saisir des éléments essentiellement impondérables, les erreurs sont faciles : la route est beaucoup moins bien tracée que par l’évolution majestueuse de la littérature économique, seulement dans les sentiers moins battus on fait des découvertes plus utiles.* ” (p. 247). Et il précise dans une note de bas de page que ce procédé, il l’a mis en oeuvre dans son récent ouvrage sur *Le conflit des doctrines dans l’économie politique contemporaine*, au sujet de la répartition des revenus.

Autre critique : la minimisation des doctrines juridiques, politiques et religieuses. Pour le droit, Gide a fait un effort dans le chapitre sur le solidarisme, mais ce n’est pas suffisant sur toute l’étendue de l’HDE. Or un devoir est né chez les économistes universitaires lors de l’accueil que leur firent les juristes dans toutes leurs Facultés à partir de 1878. Ce devoir consiste à essayer de relier l’évolution des doctrines économiques au substrat juridique qui les fonde.

Par ailleurs Brouilhet conteste aussi la paternité d’Adam Smith, lui préférant la méthode des physio-

crates : “ *A la méthode symbolique et nécessaire des physiocrates, Adam Smith substitua un matérialisme bien moins clairvoyant.* ” (p. 248). D’où un bilan contrasté sur la conclusion de l’HDE : sans que l’on sache si la science économique est bien en bonne voie, l’optimisme semble l’emporter. Brouilhet termine sur un bilan mitigé : chaque chapitre du Gide & Rist est en fait une monographie que l’on peut détacher du reste et qui mériterait une critique spéciale ! Reste que la méthode choisie ne lui paraît ni la seule possible ni la meilleure.

L’ensemble des revues économiques françaises ici répertoriées a donc apprécié l’ouvrage, en percevant son caractère de futur “ classique ”. Mais des critiques assez fortes sont apparues qui ont dû poser problème à nos auteurs. Ont-ils lu les recensions des revues économiques étrangères avec autant d’inquiétude ?

C. Position des titres étrangers

La plus grande revue anglaise réagit assez vite, en septembre 1909²¹ : *The Economic Journal* en profite

²¹ Le *Quarterly Journal of Economics* signale l’HDE dès août 1909, 38(4), p. 727 (in “ Books received ”).

pour rendre compte aussi, en plus de l'HDE, du *Cours d'économie politique* de Gide paru la même année. La note fait sept pages soit plus que la plupart de celles publiées dans les revues françaises ! Il faut dire que Charles Gide venait de publier, deux ans auparavant, un grand article sur l'état des sciences économiques en France au début du XIX^e siècle (Gide, 1907). La note est signée par Langford Lowell Price, économiste spécialisé en monnaie²². Celui-ci commence par recommander les deux ouvrages sous revue à tout étudiant sérieux, français ou étranger (Price, 1909 : 416). Pour lui ce sont de véritables usuels qui entretiennent en plus l'amour de la pensée économique en raison de la qualité de leur écriture. Il signale que ce sont Gide & Rist qui l'ont sollicité pour rendre compte de leur HDE au public anglais, ce qu'il va essayer de faire dans le cadre restreint d'une simple note de lecture, aussi étoffée soit-elle. Il commence d'ailleurs par rendre compte du *Cours* de Gide (p. 417-419) qui est une duplication pédagogique des *Principes* du même auteur. Il poursuit

²² L.L. Price (1862-1950) professeur d'histoire économique à Oxford depuis 1907. Il a publié *Money and its Relations to Prices*, à Londres en 1896. Sur le rôle de Price dans l'évolution de l'*Economic Journal*, voir J.D. Hey et D. Winch (1990) *A Century of Economics : 100 years of the Royal Economic Society and the Economic Journal*, Londres, Basil Blackwell, 360 p.

en montrant la filiation naturelle entre le *Cours* et l'HDE, l'unité d'écriture n'étant guère atteinte par la répartition du travail entre les deux auteurs (p. 419).

Les qualités de l'ouvrage de Gide et Rist sont nombreuses : ampleur des lectures, qualité des résumés doctrinaux, souci de ménager le suspense pour le lecteur. Ce qui donne un parcours très agréable et très enrichissant pour l'étudiant voulant aborder ce secteur du savoir économique (ibid.). Le risque de superficialité est évité par un plan bien agencé. Une seule critique : le point de départ est peut-être un peu tardif (le XVIII^e siècle), mais il se justifie par la priorité donnée aux auteurs français ! La méthode retenue est plus évolutionniste que proprement relativiste, toutes les analyses ayant pour objet d'arriver à l'état actuel des doctrines économiques (p. 420).

Le plan contient cinq parties que Price résume dans sa note (p. 420-421). Il trouve l'ensemble homogène et cohérent. Les doctrines les plus récentes sont bien présentes : école mathématique, solidarisme, école de M. et M^{me} Webb (p. 422). Price termine sa note hagiographique par des remarques sur les liens entre HDE et histoire des faits, notant que la première est en fait une sous-catégorie de la seconde ! Le reproche de tendance doctrinale trop accentuée des économistes

français n'est donc pas valide pour Price. Il constate cependant sur ce point une divergence notable entre les économistes des deux pays : “ *L'étudiant anglais notera peut-être avec grand intérêt la persistance avec laquelle les économistes français, en tant que corps, ont évité quelques directions particulières généralement favorisées par les penseurs anglais.* ” (p. 422, ma traduction).

Au début de l'année 1911, c'est la grande revue de Chicago, *The Journal of Political Economy*, qui rend compte, certes avec un peu de retard, de l'HDE. Elle le fait en trois longs paragraphes sous la signature d'un de ses professeurs : Alvin S. Johnson²³. Le premier paragraphe loue la qualité des ouvrages publiés sous l'autorité de Gide (p. 242), puis résume l'esprit général du livre étudié et la méthode employée : “ *L'impression laissée sur le lecteur est celle d'un progrès constant dans la direction de la raison et dans la clarté de la pensée, un progrès entravé par l'erreur, il est vrai, mais bien plus significatif à cause des erreurs surmontées. Pour nous ce n'est pas seulement le meil-*

²³ A. S. Johnson (1874-1971) assistant éditeur du *Political Science Quarterly*, fondateur du *Social Research* et de *The New Republic*.

leur livre dans son domaine, mais en outre le plus lisible et le plus instructif. ” (p. 243, ma trad.).

Le deuxième paragraphe évalue la place relative accordée à diverses doctrines : large pour les pensées françaises, anglaises et allemandes, moindre pour les écoles mathématiques et psychologiques. Johnson critique l’ignorance presque totale de l’HDE envers les économistes américains ! Gide et Rist se justifient car ces économistes n’ont encore rien découvert de vraiment génial et que la place manquait, ainsi que : “ *Les subtilités par lesquelles l’essor de nos revues économiques doit être expliqué, sans aucun doute, comme une réaction à notre milieu trop matérialiste.* ” (ibid.)

Enfin le troisième et dernier paragraphe insiste sur le sort réservé à la critique américaine des doctrines de l’utilité marginale (p. 615 de l’HDE). Gide les discrédite quelque peu en les comparant aux Djinns des nuits arabiques qui ne sont que des illusions de fumée. Mais Alvin Johnson pressent, en défenseur de sa propre école, qu’un nouveau savoir va surgir de cette brume légère : une meilleure formalisation mathématique des hypothèses de l’école classique, et un meilleur usage des hypothèses pour construire un nouveau corpus théorique et psychologique en économie poli-

tique (p. 244 in fine). Gide serait-il déjà perçu comme étant de la vieille école ?

Toujours durant l'année 1911, une nouvelle revue récemment créée aux Etats-Unis rend compte, sous la plume de James Bonar, du Gide & Rist : c'est l'*American Economic Review*. La note est plus étendue que la précédente, puisqu'elle couvre quatre pages et qu'elle comporte huit paragraphes. Le fait qu'elle soit placée en tête des notes de lecture de l'AER prouve la considération dont jouissait Gide en ce temps-là auprès des économistes américains, James Bonar étant un auteur reconnu²⁴.

Le paragraphe n° 1 est une introduction à l'HDE. Bonar y loue l'ambition du projet, et l'originalité de la méthode qu'il présente ainsi : “ *Ils arrangent de plus les doctrines en groupes selon leurs affinités et leurs affiliations, et font de l'histoire de chaque période l'histoire de tous ces groupes pris séparément mais à*

²⁴ James Bonar (1852-1941), économiste écossais né à Perth. Spécialiste d'histoire des doctrines économiques, il a déjà publié à cette époque *Malthus and his Work* (1885), *Philosophy and Political Economy* (1893), et ses *Elements of Political Economy* (1903). Il a introduit les idées de l'école autrichienne en Angleterre et collabore aussi régulièrement à l'*Economic Journal*. Il signe la présente notice depuis Ottawa !

l'intérieur de la période. Nos auteurs ne sont ni sceptiques ni anti-classiques ni éclectiques par paresse ; et ils ont réalisé la judicieuse discrimination qui résulte d'une histoire plus que d'une chronique sans cesser pour autant d'être impartiaux. ” (p. 306, ma trad.). Il note l'exclusion des économistes pré-classiques et le souci de syncrétisme qui dépasse l'addition de simples monographies (argument inverse d'une critique vue supra !).

Le paragraphe n° 2 souligne l'honnêteté des auteurs qui n'ont pas voulu fondre artificiellement leurs styles respectifs. On note trop souvent, remarque Bonar, que les coauteurs d'articles dans les grandes revues s'obligent à un style harmonisé ce qui déteint sur leur pensée même (p. 306). Ici point d'hypocrisie : chacun pense par lui-même. Gide donne le meilleur de lui-même dans le chapitre sur les Physiocrates, Rist surenchérit en abordant avec courage la montagne Adam Smith, ne gommant aucun point saillant ni ne montant en épingle aucune aspérité mineure du terrain (p. 307). Suivent quelques remarques techniques sur le contenu de la doctrine d'Adam Smith, auteur majeur dans le monde anglo-saxon.

Le paragraphe n° 3 est consacré aux “ pessimistes ” et à la difficulté que soulève l'emploi de ce

terme délicat. S'il semble bien adapté à Sismondi, le cas de Malthus ou Ricardo est moins évident sur ce point (p. 307). Bonar salue le traitement accordé à Saint-Simon, Robert Owen, Fourier, ou même Louis Blanc. Celui de Frédéric List lui paraît correct ainsi que pour le paradoxal Proudhon.

Le paragraphe n° 4 retourne, comme l'HDE, à l'école libérale proprement dite. Bastiat et Dunoyer semblent ici occuper une trop grande place au détriment de Senior. Mais la contribution de John Stuart Mill est bien traitée par Gide (p. 307). Le cas des " dissidents " pose plus de problèmes : "*Nous nous sentons à la maison, quand les dissidents sont encore chez nous ; mais nous sommes seulement dans l'anti-chambre.*" (p. 308) Bonne analyse de l'école historique, passage à Rodbertus, Lassalle (par Rist), puis à Karl Marx et à la famille Le playsienne (par Gide).

Le paragraphe n° 5 est très long (presque une page). Il traite des doctrines récentes, regroupées sous le vocable d'hédonistes. Si la branche mathématique est assez bien disséquée au pays de Cournot, la branche psychologique de l'école autrichienne souffre d'une exposition un peu maigre (p. 308). Le cas d'Alfred Marshall est ambigu, puisqu'il est situé par nos deux auteurs, toujours selon Bonar, à l'intersection entre

l'école classique et l'école hédoniste ! Mais cet apport est lui-même devenu un " must " pour tout bon économiste anglo-saxon, sans qu'il soit besoin de changer d'école (ibid., in fine).

Le paragraphe n° 6 relève l'importance du chapitre intitulé " La théorie de la rente et ses applications ". Les nouvelles théories du capital et de l'intérêt auraient peut-être mérité un chapitre à part (p. 309). La Société des Fabiens est correctement analysée : l'Angleterre figurant surtout dans ce chapitre, tandis que la France domine le suivant, dans les parties afférentes à la " Solidarité " : *" Le mot est dur pour des lecteurs anglais ; c'est le mot de passe de ceux qui voudraient naviguer entre le vieux libéralisme et le vieux socialisme. Ils correspondent aux sociologues d'Angleterre et d'Amérique. Leur idée directrice en pratique est que les obligations communes résultent d'un nœud étroit et intime de la Société ; et les retenues sont telles pour des réformes comme un " salaire de survie ", une assurance sociale, et des préférences fiscales adaptées pour assurer les bénéfices sociaux. C'est la forme française du socialisme d'état ; elle fait retour à " l'Association " des premiers temps, modifiée dans les phases modernes des syndicats et de la coopération. "* (p. 309). En découlent des réactions anar-

chistes, et le traitement justifié des apports de Bakounine, Tolstoï et même Ruskin, ici mieux appropriés que ceux de Marshall ou de J.B. Clark !

Les deux derniers paragraphes (n° 7 et n° 8) terminent cette note intelligente. Le premier juge la conclusion de l'HDE : elle satisfait la plupart des souhaits du lecteur et conforte son espoir envers l'avenir (collaboration des chercheurs, conflit naturel des doctrines sur le terrain). Le second émet un souhait : celui que l'HDE soit bientôt traduite en anglais, car le livre d'Ingram était partisan et s'avère déjà obsolète, ceux de Price, d'Ashley et Cannan ne sont pas complets (p. 309). De plus, comme la plupart des découvertes scientifiques sont d'origine anglo-saxonne, un regard étranger semble à Bonar mieux à même de retracer une perspective d'ensemble que celui d'un anglais ou d'un américain !

Le cas de la réception du Gide et Rist en Allemagne est beaucoup plus complexe en raison de la montée des esprits belliqueux et de la survenue de la Grande guerre. Si la revue de Schmoller annonce dès 1909 la parution de l'HDE²⁵ et dès 1914 la traduction

²⁵ *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, 1909, n° 33, p. 506. Gide y était bien connu

allemande du livre²⁶, il faut attendre l'année 1916 pour avoir une recension des deux versions ! Elle est due à la plume de l'économiste Franz Boese²⁷, issu de l'Université de Berlin. J'ai fait traduire ce texte intéressant de quatre pages, qui figure dans la deuxième partie. On peut ici résumer son jugement.

Il y a trois manques dans la présentation de l'éditeur de la traduction de l'HDE : les livres de Roscher, Oncken et Adler, qui lui semblent un bagage suffisant pour l'économiste germanique. Le nouveau livre sera certes utile, mais il présente une vision autocentrée des doctrines sur elles-mêmes. Cette méthode agréée à l'éditeur Oppenheimer qui est plus un sociologue qu'un historien. Il sied à l'esprit latin d'entreprendre une telle classification purement logique des doctrines, dégagées de leur substrat factuel et institutionnel.

Gide et Rist commencent donc avec les fondateurs en omettant totalement les mercantilistes ! Le groupe étudié est hétérogène car il regroupe les physiocrates, Smith d'une part, et Malthus plus Ricardo de

puisqu'il avait publié un grand article quatorze ans auparavant (Gide, 1895).

²⁶ *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, 1914, n° 38, p. 518.

²⁷ Secrétaire de l'association des économistes allemands, il en fut l'historien très consciencieux (Schumpeter, 1983, III : 16, note).

l'autre. De même le parti des adversaires est artificiellement constitué, leur rivalité supposée avec les classiques étant montée en épingle. Herkner et Sombart ont présenté une classification des économistes socialistes bien plus satisfaisante.

Même problème avec les “dissidents” qui regroupent l'école historique, le collectivisme, le marxisme et le christianisme social. Quant aux doctrines récentes (mathématique et psychologie), le manque de recul ainsi que la tendance à ne voir que le point de vue français entache le volume. Si l'étude des systèmes en eux-mêmes totalement clos (Ricardo, le marxisme) est souvent excellente, le traitement de l'école historique allemande paraît très déficient. Schmoller et son précis sont injustement minorés : la contexture des hommes et des idées a, semble-t-il, été au-dessus des forces de Charles Rist. Le style est trop polémiste et les faits quasi-absents. L'éditeur allemand lui-même devrait admettre cette faiblesse.

En conclusion, Boese reconnaît l'importance de l'ouvrage mais juge qu'un travail qui satisferait pleinement les économistes allemands reste à écrire. Cette note n'a pas dû plaire à Gide qui était en relation étroite avec Franz Oppenheimer pour la traduction prochaine du grand ouvrage de celui-ci en français, qui

paraîtra en 1914 (voir les notes dans le texte infra).

II. L'ÉCHO DES REVUES DE SCIENCES SOCIALES

Alors que le champ des titres économiques est relativement bien délimité à l'époque, celui des revues de sciences sociales est beaucoup plus flou. La naissance d'une sociologie économique (Gislain et Steiner, 1995) et la montée de l'histoire économique constituent cependant deux ensembles relativement bien identifiables. Il faut y ajouter le domaine de la science politique qui était lié alors à l'économie politique dans le cadre du doctorat. Ce sont donc ces deux groupes de revues qui vont nous occuper maintenant.

A. Science Politique et Sociologie

Si la principale revue française de l'époque (la *Revue des Sciences Politiques*)²⁸ ne signale pas l'HDE,

²⁸ Revue paraissant tous les deux mois (bimestrielle), publiée avec le concours des professeurs de l'Ecole libre des Sciences politiques. Elle fait suite aux *Annales des Sciences politiques* nées en 1886. Le rédac-

une grande revue américaine s'en charge : c'est la *Political Science Quarterly*. Il faut dire que Charles Gide y avait publié un grand article dès 1890, soit dix-neuf ans avant la sortie de son HDE (Gide, 1890). La revue américaine signale deux fois la parution de l'ouvrage : d'abord en 1910 pour la première édition, puis en 1916 pour la traduction en langue anglaise. Les textes ne sont pas signés.

La première note de lecture occupe 3/4 de page (XXX, 1910). Elle signale le flux régulier en France des ouvrages d'histoire des doctrines économiques. La cause en est l'existence d'un public d'étudiants pour les acheter ! Après avoir présenté la proportion de chaque auteur dans le plan de l'HDE, le critique anonyme émet quelques critiques : évacuation de la plupart des auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècles (en dehors des Physiocrates et d'Adam Smith), mépris pour les auteurs mineurs qui peuvent cependant faire des apports importants, accent surtout mis sur les auteurs français, et non-exhaustivité des doctrines récentes. La note conclut cependant que, pour le public étudiant français, l'ouvrage répond bien à son cahier des charges.

teur en chef est Maurice Escoffier, maître de conférences à Sciences Po.

La deuxième note n'occupe plus qu'une demi-page, certes placée en tête des "book notes" (YYY, 1916). Elle indique que la traduction anglaise a été réalisée à partir de la seconde édition française par R. Richards de l'Université de Galles du Nord, sous la direction du Professeur William Smart. La note reprend les critiques de la précédente recension. Elle insiste cette fois-ci sur la sous-évaluation systématique de l'apport des auteurs américains en dehors de Walker et Clark sur le problème de la rétribution de l'entrepreneur. Sont simplement cités en notes Fisher, Patten, et Seligman. Une seule référence est donnée à Carver, Fetter et Seager. Aucune trace n'apparaît de Taussig, Davenport, Moore ou Adams. Enfin les nouveaux auteurs anglais sont complètement passés à la trappe, à l'exception notable de Mac Wickar cité à la page 349 de l'HDE.

Les sociologues furent plus diserts. La première réaction assez virulente, est celle de François Simiand²⁹ dans *l'Année sociologique* alors dirigée par Emile

²⁹ F. Simiand (1873-1935) sociologue et économiste français, à l'époque bibliothécaire au ministère du Travail. Auteur sur notre période d'un intéressant livre : *La méthode positive en science économique*, Alcan (1912), qui reprend plusieurs de ses articles publiés dans des revues de sciences sociales.

Durkheim pour la période 1906-1909. La note occupe 2,5 pages. Elle débute par un avertissement sur le fait que la revue ne traite pas des ouvrages d'HDE ès qualité mais uniquement en fonction de leur relation avec les faits (Simiand, 1910 : 552). Il conteste d'ailleurs la méthode de Gide & Rist qui consiste à instituer une HDE relativement indépendante de l'influence des faits. Il leur oppose deux arguments massue. Le premier concerne la déconnexion d'avec le réel actuel à laquelle conduit la glose et la reproduction automatique des doctrines héritées du passé (p. 553). Le deuxième a trait à la multiplicité des points de vue possibles, ce qui rend assez illusoire le regroupement en "écoles" soi-disant homogènes. D'où sa conclusion impitoyable : *" Nous regrettons donc que les auteurs du présent ouvrage, avec la remarquable connaissance qu'ils ont des doctrines, l'intelligence à la fois impartiale et critique qu'ils apportent à les comprendre et le talent d'exposition lucide et intéressante qu'ils possèdent, n'aient pas, en même temps, davantage recherché et marqué les relations de chacune des doctrines successives avec la réalité du temps ou d'autres temps, avec les données dont chaque doctrine disposait ou pouvait disposer, avec la matière de science qu'elles ont ou n'ont pas, ont bien ou ont mal élaborée. "* (p. 553-554).

Ce n'est donc pas rendre service aux étudiants en économie politique que de les confiner à une HDE desséchée et suspendue en l'air ! Simiand est donc assez insatisfait sur la méthode, et aussi sur le fond. Il déplore la part congrue laissée aux doctrines purement sociologiques. Mais il conclut de manière positive en évoquant les points forts du livre : non-respect du cadre chronologique strict, insistance sur la maturité des écoles plus que sur leur naissance supposée, exhumation de doctrines trop longtemps oubliées ou négligées (par exemple l'économie mathématique) au détriment des dernières doctrines à la mode (p. 555 in fine).

Du côté des sociologues du *Musée social*, créé en 1894 par le comte de Chambrun (Gide, 2002 : 79-92) un bulletin anonyme signale dès janvier 1910 la parution de l'HDE (ZZZ, 1910). Il rattache l'ouvrage à l'*histoire des idées* (en italiques dans le texte, p. 43). Contrairement à Simiand, l'auteur trouve les idées correctement rattachées aux faits. Il présente ensuite le plan, que nous connaissons maintenant très bien, puis finit par un jugement d'ensemble : “ *A la fois lucide, précis, bien documenté et complet, le livre de MM. Gide et Rist nous paraît destiné à devenir classique. Il démontre une fois de plus, contrairement à l'opinion*

de certains partisans de l'extrême spécialisation des études, qu'il est encore possible, tout en se conformant rigoureusement aux exigences d'une bonne méthode scientifique, de composer de ces ouvrages de synthèse auxquels, ainsi que l'ont reconnu des penseurs étrangers — entre autres M. Novicow³⁰ — nos écrivains français, historiens ou économistes, sont particulièrement aptes. ” (ibid.)

Enfin les sociologues évolutionnistes regroupés autour de René Worms dans la *Revue Internationale de Sociologie* consacrent deux notices à l'HDE. La première à la sortie de l'ouvrage, dans la livraison de février 1910. La seconde lors de la parution de la deuxième édition, dans le numéro de novembre 1913.

La première note de lecture occupe deux pages, sous la signature de René Maunier³¹. Celui-ci commence par montrer la nécessité de cette histoire, due aux défauts des concurrentes : “ *Celle de Cossa est une bibliographie ; celles de Denis et Dubois sont inachevées ; celles d'Ingram et Espinas sont trop sommaires ;*

³⁰ J. Novicow (1850-1912), économiste d'origine russe, voir sa notice nécrologique par Yves Guyot, *JdE*, juin 1912, p. 486-492.

³¹ R. Maunier (1887-1951) économiste universitaire qui sera agrégé en 1919 après avoir échoué en 1913.

celle de Rambaud trop peu objective ; et de plus, la plupart d'entre elles sont déjà trop anciennes.” (p. 140). Il loue ensuite l'harmonieuse coalescence des styles : “ *On passe de M. Gide, aimable, ironique, ondoyant à son ordinaire, à M. Rist, plus sévère, plus systématique, plus méthodique, puis on retourne à M. Gide ; le paysage change sans cesse, sans que pour cela disparaissent l'unité et l'harmonie de ses lignes.* ” (ibid.) Suivent plusieurs exemples de bonheurs d'écriture : sur Malthus, sur Owen et Fourier (un favori de Gide), sur Sismondi (traité par Rist). Enfin deux critiques ; la première sur la paternité des Physiocrates dans la fondation de la science sociale (et Laplace ?), la deuxième sur la minoration de la science économique elle-même (p. 141). Maunier termine par une anecdote personnelle : “ *Mais ce n'est pas la faute des auteurs si on interroge les candidats, comme cela nous est arrivé, sur Morus ou sur Henry George, alors qu'on leur laisse ignorer Bücher ou Carl Menger.* ” (ibid. in fine)

La seconde note est plus courte (une page et six lignes), mais elle nous donne des informations intéressantes sous le regard connaisseur de René Worms³².

³² R. Worms (1869-1926) sociologue et économiste agrégé. Voir son livre *La science et l'art en économie politique*, Paris, Giard et Brière (1896).

Ainsi selon lui l'HDE a été vite épuisée, ce qui a conduit à cette deuxième édition de 1913 qui comporte seulement dix-neuf pages de plus (xviii+786 au lieu de xix+766). Il récapitule le plan qui lui paraît toujours aussi pertinent : “ *Toutes ces doctrines sont exposées avec clarté, avec élégance, avec une ample documentation, et à certains moments, avec une véritable éloquence. Bien que chaque chapitre soit l'œuvre d'un seul des deux auteurs, leur ensemble forme un tout parfaitement cohérent et homogène.* ” (idem, p. 750). L'articulation du livre autour de la doctrine classique donne une unité qui permet de situer, en contrepoint, les autres doctrines plus récentes. Quelques critiques reviennent comme une antienne : début avec les physiocrates alors qu'auparavant il y a tant à retenir à partir des travaux existants³³, oubli de certains grands pays comme l'Italie (!). Il termine sa note sur une louange générale qui concerne le caractère instructif et intéressant de la lecture de cet ouvrage.

Les sociologues ont donc bien apprécié l'ouvrage (à l'exception de Simiand), mais ils n'ont pas

³³ Worms ne cite pas l'ouvrage d'Ernest Nys (1898) *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, Bruxelles et Paris, Castaigne & Fontemoing, qui n'est de même pas cité dans l'HDE.

creusé sur la pente de leur propre jardin : évolutionnisme, darwinisme social, etc. Voyons comment les historiens ont jugé la culture exotique de ces nouveaux venus dans leur territoire intellectuel.

B. Histoire générale et spécialisée

Quatre grandes revues³⁴ ont passé sous revue l'HDE, par ordre chronologique : la *Revue Historique*, la *Revue de Synthèse Historique*, la *Revue d'Histoire des Doctrines Economiques et Sociales*, et la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*. Soit un total de 11 pages dans un format in-octavo. On pourrait s'attendre à ce que ces revues soient plus critiques que les titres précédents.

Sous la signature un peu énigmatique de H. HR³⁵, la *Revue Historique* de janvier-avril 1910 consacre 1 page et 5 lignes à notre ouvrage. L'auteur signale dès l'abord le caractère exceptionnel de cette re-

³⁴ La *Nouvelle Revue Historique de Droit Français et Etranger* se contente de signaler la parution de l'HDE dans son bulletin bibliographique, 1909, n° 2, p. xlij.

³⁵ Il s'agit très certainement d'Henri Hauser (1866-1947), historien spécialiste de la Renaissance. Il vient juste de publier *Ouvriers du temps passé, XV^e-XVI^e siècle*, Paris, Alcan.

cension qui ne s'intéressera qu'aux aspects de l'HDE qui concernent proprement les historiens. Si Gide & Rist se réclament également d'une liaison intime entre idées et faits, il semble que Rist soit plus historien que son mentor (p. 168). Deux critiques justifient ce jugement : la physiocratie doit beaucoup plus à l'expérience du Bureau du commerce qu'il n'est dit dans l'HDE ; la théorie ricardienne apparaît dans un pays protectionniste où les droits de frets sont élevés (ibid.). Car règne "l'esprit économiste" : *"les auteurs semblent admettre que les hommes ont toujours obéi au principe de l'économie de l'effort. Hélas ! la nature humaine est plus complexe, et le problème de l'histoire économique est moins un pur problème de mécanique sociale qu'un problème de psychologie collective. Ce qui a déterminé les hommes à chaque époque, c'est, non pas la conception des fins les plus désirables et des moyens les plus avantageux en soi, mais la conception des fins et moyens qui étaient considérés comme tels."* (ibid.)

La principale qualité du livre est, selon Hauser, son caractère spirituel, agréable à lire et utile à consulter. Cinq critiques de détail viennent cependant sous la plume de l'historien spécialisé : 1° du temps de Malthus on connaissait déjà l'avortement et l'homo-

sexualité ; 2° les machines agricoles augmentent le rendement ; 3° la production industrielle de l'azote change les arguments des " pessimistes " ; 4° la loi Le Chapelier est de 1791 et non 1792 (elle doit aussi son origine à des événements non pris en compte par l'HDE) ; 5° Sismondi a formé sa pensée à partir de l'histoire des républiques italiennes, en faisant la distinction entre le peuple crasseux et le peuple minutieux (p. 168 in fine). Le jugement global n'est pas donné, mais il semble nettement favorable au vu de l'ensemble de cette note.

En avril 1910 c'est au tour de la *Revue de Synthèse Historique* de Henri Berr de livrer sa copie. Elle est signée du jeune historien Georges Weill³⁶. Sans préambule la note présente le plan de l'HDE et poursuit par un excellent résumé qui condense les idées fondamentales du grand livre sur 1,5 page. Elle donne ensuite le jugement d'ensemble qui est très favorable : *" Ce résumé très sec ne donne qu'une idée incomplète des richesses contenues dans ce remarquable ouvrage. Les deux auteurs nous font connaître non seulement les*

³⁶ A l'époque professeur d'histoire au Lycée Louis le grand, auteur d'une *Histoire du mouvement social en France, 1852-1902*, Paris, Alcan (1902).

traits caractéristiques de chaque doctrine, mais l'influence qu'elle a exercée, les retours de faveur qu'elle a obtenus. ” (p. 259) Chaque doctrine est suivie d'une critique qui révèle le style propre de nos auteurs : “ *tantôt M. Gide avec sa clairvoyance ironique et amusée, tantôt M. Rist avec sa précision scientifique démontent le système, découvrent les contradictions latentes, les causes d'erreurs, mais aussi les idées fécondes et justes. ”* (ibid.). L'ouvrage relève donc d'une école qui n'est pas celle des historiens proprement dits: “ *C'est une œuvre maîtresse qui fait grand honneur à l'école juridique française. ”* (ibid. in fine).

Justement, du côté des historiens institutionnellement insérés dans les Facultés de droit, c'est la *Revue d'Histoire des Doctrines Economiques et Sociales* qui vient d'être créée en 1908 par Auguste Deschamps et Auguste Dubois³⁷, qui donne un long article de 6 pages. Il est signé par Lucien Brocard, collègue de

³⁷ Voir l'article de Gabriel Poulalion in L. Marco dir. (1996 : 137-153), à compléter par R. Picard (1936) “ Nécrologie : A. Dubois, 1866-1935 ; A. Deschamps, 1863-1935 ”, *Revue d'Histoire Economique et Sociale*, 22-23 (2-4), p. 146-147.

nos auteurs³⁸. La note débute par un rappel du but de l'ouvrage : donner un exposé sommaire mais complet de l'évolution des doctrines économiques. L'objectif est atteint : “ *Ils seront suivis avec profit non seulement par ceux qui font leur premier voyage d'exploration à travers le vaste monde de la pensée économique, mais par ceux qui en ont déjà parcouru en tous sens le vertigineux chaos et qui se posent l'angoissante question de savoir à quoi ont servi tant de discussions, tant d'efforts et s'il est possible de discerner quelques résultats acquis ou du moins quelque orientation précise.* ” (p. 217). En ce sens, l'HDE satisfera plus les esprits positifs que les penseurs chagrins ; ils trouveront là des éléments qui ne figurent pas dans les livres concurrents : “ *A côté du livre de M. Hector Denis qui est comme une suite de savantes monographies, de celui de M. Dubois qui marque le point de départ d'un traité encyclopédique, de celui de M. Cossa qui est surtout, suivant l'expression de M. Deschamps, une 'histoire externe' des doctrines économiques, sans parler d'ouvrages spéciaux comme celui de M. Schatz qui étudie des doctrines particulières, ou comme celui de*

³⁸ L. Brocard (1870-1936), économiste universitaire, professeur à Nancy, auteur d'une thèse sur *Les doctrines économiques du Marquis de Mirabeau*, Paris, Giard (1902).

M. Brouilhet, celui de M. Ingram des aspects particuliers de l'ensemble des doctrines, le livre de MM. Gide et Rist se recommande à l'attention par le souci de la ligne générale, par la préoccupation constante de faire apparaître dans son ensemble le mouvement des idées, le conflit des systèmes en "lutte les uns contre les autres comme des êtres vivants, les alternances et le balancement rythmé de leur évolution", le tout en vue d'expliquer la formation des doctrines actuelles et particulièrement des doctrines françaises. " (ibid.).

Suit la méthode de répartition des tâches entre nos auteurs, et l'organisation du plan autour de l'idée centrale d'une lutte contre l'école classique (p. 218). Le plan est ensuite résumé. Ses mérites sont le caractère évolutionniste, au bon sens du terme, de la progression, ainsi que la volonté d'approches réellement comparatistes. Les critiques concernent la moins bonne exposition des écoles opposées à la doctrine libérale, et les liens peu clairs entre ces théories alternatives. Ainsi la théorie du commerce international y est peu étudiée, et le dernier regroupement des doctrines récentes est assez artificiel. Le plan présente cependant beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients (p. 219). Les précautions des auteurs vis-à-vis des doctrines qu'ils étudient fait honneur à leur probité d'historiens.

Deux grandes qualités signalent cet ouvrage novateur : son éclectisme scientifique et son syncrétisme théorique (p. 219-220). Une grande lutte méthodologique oppose ensuite les tenants de la méthode abstraite, déductive à base mathématique, et les tenants des méthodes plus concrètes d'observation. D'un côté Pareto (à la suite de Walras), de l'autre Bergson (à la suite de W. James). Mais il faut tenter une voie médiane car : *“ Si nous nous laissons emporter trop loin de la vie sur les ailes de la déduction et du raisonnement logique, si nous ne vérifions pas à chaque instant les résultats que nous obtenons, si nous ne moulons pas sur la réalité elle-même les cadres géométriques dont nous avons besoin pour penser, si nous construisons d'abord des séries de cadres vides avec des ca-siers rigides et compliqués, nous serons obligés quand nous reprendrons contact avec le réel, de briser nos cadres ou de fausser la réalité pour l'y introduire. Voilà précisément le danger auquel on s'expose quand on fait de la séparation de l'économie pure d'avec l'économie appliquée autre chose qu'une distinction logique ou un artifice d'exposition. ”* (p. 221). Il n'est donc pas possible de séparer totalement l'art et la science comme le montrent plusieurs exemples que détaille Brocard (p. 221-222). Il prêche pour un futur

de la science économique plus dominé par les préoccupations pratiques que par les pures spéculations théoriques³⁹.

Sa conclusion souligne le charme étrange du livre appelé à devenir un usuel indispensable : “ *C’est au sens le plus large et le plus élevé du mot, un livre classique. Il s’inscrit dans les tout premiers rangs parmi ceux qui font le plus d’honneur à la science française.* ” (p. 222, in fine).

Enfin, au cours du second semestre 1910, la *Revue d’Histoire Moderne et Contemporaine*, présente l’HDE sous la plume juvénile de Roger Picard⁴⁰. La difficulté des jeunes auteurs de notes de lecture, que j’ai moi-même ressenti autrefois, est de ne pas heurter certaines susceptibilités si l’on veut faire carrière ! Ici la note reste assez sobre sur seulement 1 page et 10 lignes. Elle débute par le rappel du besoin, les carences de la concurrence éditoriale, la liaison idées-faits, la limitation à la France (quasiment), le refus de

³⁹ Sur cette controverse à l’époque voir aussi H. E. Barrault (1910) “ Les doctrines de l’économie politique classique et la science économique contemporaine ”, *RHDES*, 3(2), p. 1-17.

⁴⁰ R. Picard (1884-1950), économiste universitaire, alors simple docteur ès sciences politiques et économiques avec une thèse sur *Les Cahiers de 1789 et les classes ouvrières*, Paris, Rivière (1910).

l'érudition pour l'érudition, le souci de grouper les doctrines en écoles (p. 249). La prudence de Picard transparaît nettement : “ *Il fallait beaucoup d'habileté, de doigté, pour éviter les dangers que l'arbitraire d'une telle méthode (d'ailleurs très justifiable, sinon par sa rigueur logique, du moins, à un point de vue pragmatique, par la fécondité des résultats), comportait, MM. G. et R. s'en sont tirés aussi bien qu'on pouvait l'attendre d'eux ; et nous pouvons juger du mérite respectif dont ils y ont fait preuve, car chacun des chapitres de l'ouvrage est signé par son auteur. L'ouvrage ne semble pas y avoir perdu comme unité, et il y a gagné un attrait de plus pour le lecteur qui passe du style grave et vivant de M. R., à l'atticisme⁴¹ pénétrant de M. G. et vice versa.* ” (ibid.) Les qualités de l'ouvrage sont maintenant bien connues, Picard ayant dû lire certaines des notices précédentes : riche documentation, précision analytique, copieuse bibliographie, présence d'un index des noms (regret d'un index des thèmes). Les chapitres les plus novateurs lui semble être : les Physiocrates, les Pessimistes et les Optimistes, l'école historique et la querelle des méthodes. La conclusion a la prudence d'un chat : “ *Malgré les lacunes inévi-*

⁴¹ Atticisme : délicatesse, finesse de goût, pureté et concision du langage. Se dit du style imité des auteurs attiques tels qu'Eschyle ou Démosthène [L.M.].

tables, — et d'ailleurs voulues par les auteurs, qui nous en ont avertis — dans un ouvrage de ce genre, il faut être reconnaissant à MM. G. et R. d'avoir présenté, sous une forme accessible à tous, des idées et des théories souvent obscures et toujours difficiles, et d'y avoir apporté tout leur talent et toute leur conscience d'historiens et d'économistes. ” (p. 250, in fine)

L'âge des rédacteurs des notes de lecture peut être un indicateur intéressant du choix éditorial des directions de revues : soit confier la lecture à de jeunes auteurs proches du “ marché ”, soit donner la rédaction à un vieil érudit qui jugera le savoir-faire. Mais les luttes intellectuelles et l'étroitesse des carrières à l'époque rendent l'exercice délicat. Le plus jeune est Roger Picard (26 ans), le plus vieux Emile Levasseur (82 ans). Nos auteurs ont eux-mêmes 62 ans (Gide) et 35 ans (Rist). Il est certain que la publication d'une HDE relève plutôt des travaux de la maturité que des œuvres de jeunesse. Une exception : Joseph Schumpeter qui publia dès l'âge de 31 ans une première *histoire de la science économique* (1914) avant de parachever sa grande *histoire de l'analyse économique* à l'âge de

67 ans (1950). Karl Pribram a écrit son grand ouvrage⁴² entre 73 et 95 ans !

CONCLUSION

En un sens, j'ai essayé de reconstituer le *cahier de recensions* que nos auteurs auraient pu tenir au bout de sept ans de vente. Ce cahier de Pandore une fois ouvert révèle sans ambages un bouquet de louanges plus quelques épines de critique. Il aurait fallu un djinn de la fable pour refermer les cicatrices et n'en conserver que la trace. Malheureusement les carnets que tenait Gide pour la période 1895 à 1916 ont disparu (Pénin, 1997 : 15).

L'ensemble déjà impressionnant des recensions (voir les 100 pages infra) donne le sentiment que la critique est très ordonnée, parfois répétitive, et souvent critique dans le bon sens. Une comparaison précise des trois premières éditions de l'HDE pourrait montrer si Gide et Rist ont tenu compte de ces critiques. Car il faut revenir à l'ouvrage princeps comme le signale Mark Blaug : “ *Les commentaires sont logiques et or-*

⁴² K. Pribram (1986) *Les fondements de la pensée économique*, Paris, Economica [éd. originale, 1983].

donnés, les grands livres ne le sont pas. C'est pourquoi il faut lire les grands livres. ” (Blaug, 1981 : v).

La chance de Gide et Rist est peut-être d'avoir publié leur livre avant que la progression des théories mathématiques en économie ne rende leur tentative quelque peu obsolète. D'où le jugement rétrospectif d'une HPE récente : “ *Les économistes universitaires, placé devant une tâche impossible, firent de leur mieux et ne démeritèrent pas, malgré les sarcasmes des débuts, quand on disait d'un mauvais candidat à l'agrégation qu'il ferait toujours un assez bon professeur d'économie. Ils écrivirent des traités nourris de législation économique, apprirent l'essentiel des raisonnements de l'époque classique et sollicitaient leurs amis pour glaner quelques informations sur la science qui s'était développée depuis.* ” (Etner, 2000 : 214).

La principale limite de mon travail est sa non exhaustivité géographique. Je n'ai trouvé aucune recension dans des revues espagnoles, italiennes, portugaises, roumaines ou russes. Les périodiques disponibles à Cujas dans quelques-unes de ces langues ne signalent par l'HDE. Une recherche complémentaire sera donc nécessaire pour améliorer l'échantillon. Un

premier sondage effectué à la BNF montre cependant que la tâche est ingrate et la récolte assez maigre⁴³.

Par ailleurs la bibliothèque Cujas étant surtout spécialisée en droit, beaucoup de revues de sciences sociales en sont totalement absentes. Là encore une recherche supplémentaire sera à réaliser dans d'autres fonds (Sorbonne, Ville de Paris, CNAM).

Enfin le texte intégral de toutes ces notes de lecture pourrait utilement être inclus dans le sommaire du site internet dédié à l'œuvre de Charles Gide (www.charles.gide.fr), en attendant qu'un lien hypertexte ne vienne relier le futur site que ne manqueront pas de construire à leur tour les admirateurs de Charles Rist. Ce lien ne pourrait-il pas s'intituler avec un clin d'œil : *le Jidériste* ?

⁴³ Il faut repartir de la liste donnée par Gide lui-même en 1891 (in Gide, 2002 : 303-304) et y ajouter quelques titres tels : *L'Economiste colonial* (1899-1933), *L'Economiste de Paris* (1903-1929), *L'Economiste indépendant* (1906-1939), *L'Economiste moderne* (1908-1912), *L'Economiste national* (1909-1938), *L'Economiste rural* (1894-1916), ou *L'Economiste roumain* (1924-1929). Il a existé 26 revues comprenant le mot "économiste" dans leurs titres : le premier fut *L'Economiste, Le médecin du peuple, journal de santé et d'économie domestique et rurale* (1828-1829). L'histoire de tous ces titres reste encore à faire...

Deuxième partie

LE TEXTE DES RECENSIONS

I. Georges BLONDEL in *Le Monde Économique*,
7 août 1909, p. 1003-1004.

L'histoire des doctrines économiques est maintenant constituée à l'état de discipline distincte, et personne ne méconnaît plus l'utilité d'une semblable étude. Qui donc oserait écrire aujourd'hui comme le faisait, il y a 80 ans, Jean-Baptiste Say : " L'histoire d'une science devient de plus en plus courte à mesure que la science se perfectionne, plus on acquiert de lumière sur un sujet, moins on s'occupe des opinions fausses qu'il a produites ; les erreurs ne sont pas ce qu'il s'agit d'apprendre, mais ce qu'il faut oublier". MM. Gide et Rist se sont au contraire appliqués à mettre en lumière les doctrines qui, vraies ou fausses, ont contribué à la formation des idées aujourd'hui reçues et qui se rattachent à elles par un lien de filiation directe. Pour mettre le plus d'ordre possible dans leurs explications, ils ont groupé les doctrines par familles d'après leur degré de parenté et en les présentant, selon l'ordre historique de leur apparition.

Après avoir consacré quelques chapitres au dix-huitième siècle (c'est au milieu de ce siècle, où le mouvement des idées fut si intense, que, sous l'influence des physiocrates, la science éco-

nomique s'est constituée), ils se sont attachés à l'époque contemporaine. Ils caractérisent avec précision l'école libérale, les dissidents du libéralisme et les divers schismes qu'ils ont suscités. Ils ont essayé surtout de nous faire comprendre les doctrines récentes dans lesquelles on retrouve des théories déjà connues, mais transformées, les doctrines hédonistiques, qui ne sont qu'une sorte de révision des doctrines classiques, le solidarisme qui jette un pont entre l'individualisme et le socialisme, et enfin l'anarchisme qui n'est qu'une sorte de libéralisme exaspéré. Après avoir mis en relief l'importance du courant marxiste, M. Gide indique en quoi il se sépare des écoles socialistes antérieures en écartant toute considération idéologique "à commencer par l'idée de justice et fraternité, qui avait tenu une si grande place dans le mouvement socialiste français". Le marxisme a pénétré sans nul doute dans l'esprit de ceux qui dirigent la Confédération Générale du Travail. C'est sous son influence qu'on affirme aujourd'hui le "caractère exclusivement ouvrier" du socialisme, qu'on répudie toute entente, non seulement avec les patrons et les capitalistes, mais avec les intellectuels et les politiciens, qu'on essaie de développer dans les syndicats la conscience de classes, c'est-à-dire le sentiment de la communauté d'intérêts qui doit unir tous les prolétaires contre tous les possédants. C'est à un désir de réaction contre le socialisme révolutionnaire que M. Gide rattache trop exclusivement, à notre avis, les doctrines inspirées du christianisme, doctrines qui ont pris en Allemagne plus d'importance que chez nous. Quelques-uns des renseignements qu'il donne à cet égard ne sont pas tout à fait exacts. Ce n'est pas au mouvement du protestantisme social par exemple qu'il faut rattacher (page 581) les syndicats chrétiens. (*Christliche Gewerkvereine*). Il n'est pas vrai que ces groupe-

ments comprennent autant de protestants que de catholiques ; les premiers figurent à peine dans la proportion de 5% et il ne faudrait pas s'imaginer que leurs chefs suivent, dans une mesure quelconque, les directions qui ont été données par le pasteur Stoecker. On lira avec profit le chapitre consacré aux théories anarchistes (anarchisme philosophique de Stirner, anarchisme politique et social de Bakounine et de Kropotkine, théorie de l'entr'aide et de la vie sociale spontanée). M. Rist a bien mis en relief les rapports de l'anarchisme avec le syndicalisme révolutionnaire contemporain. De la consciencieuse revue des doctrines économiques qu'ils ont entreprise, les deux savants professeurs croient pouvoir dégager une seule conclusion autant qu'il est cependant possible, au milieu de tant de conflits d'opinions, c'est qu'il y a un domaine commun où les économistes peuvent se rencontrer ; ce domaine, c'est celui " de la science économique proprement dite, de la science qui se préoccupe non de prescrire ce qui doit être, mais simplement d'expliquer et de comprendre ce qui est ". Ils reconnaissent qu'une séparation profonde existe toujours entre l'économie pure et l'économie descriptive. C'est le désir de systématisation théorique qui domine l'orientation des phénomènes concrets, expliquant comment et pourquoi libéraux, socialistes, interventionnistes, socialistes chrétiens, continuent à opposer leurs idéals et leurs méthodes d'action, la science économique ne peut suffire à les départager car les raisons sur lesquelles ils s'appuient sont empruntées pour une bonne partie, à d'autres sources qu'à la science, les croyances religieuses ou morales. Les conventions politiques, les sentiments individuels, les intérêts personnels jouent aussi un rôle considérable et contribuent à détermi-

ner l'orientation de chacune des libertés, liberté dans les méthodes, liberté aussi dans les idéals et les systèmes.

**II. Georges BLONDEL in *La Réforme Sociale*,
1^{er}-16 août 1909, p. 299-300.**

Il y a peu de temps que l'histoire des doctrines économiques est constituée à l'état de discipline distincte. Mais personne aujourd'hui ne méconnaît plus l'utilité d'une semblable étude. Personne n'oserait écrire, comme le faisait, il y a quatre-vingts ans J.-B. Say : " L'histoire d'une science devient de plus en plus courte à mesure que la science se perfectionne, plus on acquiert de lumière sur un sujet, moins on s'occupe des opinions fausses qu'il a produites. Les erreurs ne sont pas ce qu'il s'agit d'apprendre, mais ce qu'il faut oublier". MM. Gide et Rist se sont, au contraire, appliqués à mettre en lumière les doctrines qui, vraies ou fausses, ont contribué à la formation des idées aujourd'hui reçues ou qui se rattachent à elles par un lien de filiation directe. Pour mettre le plus d'ordre possible dans leurs explications, ils ont groupé les doctrines par familles, d'après leur degré de parenté et en les présentant, selon l'ordre historique de leur apparition. Après avoir consacré quelques substantiels chapitres au XVIII^e siècle (c'est en effet au milieu de ce siècle où le mouvement des idées fut si intense, que sous l'influence des physiocrates la science économique s'est véritablement constituée), ils ont surtout insisté sur l'époque contem-

poraine. Ils caractérisent avec beaucoup de précision l'école libérale, les dissidents du libéralisme et les divers schismes qu'ils ont suscités, en essayant surtout de faire comprendre les doctrines récentes dans lesquelles on retrouve des théories déjà connues, mais transformées, les doctrines hédonistiques qui ne sont qu'une sorte de révision des doctrines classiques, le solidarisme qui jette un pont entre l'individualisme et le socialisme, et enfin l'anarchisme qui n'est qu'une sorte de libéralisme exaspéré. Après avoir mis en relief l'importance du courant marxiste, M. Gide explique en quoi il se sépare des écoles socialistes antérieures " en écartant toute considération idéologique, à commencer par l'idée de justice et fraternité, qui avait tenu une si grande place dans le mouvement socialiste français". La doctrine marxiste a pénétré sans nul doute dans l'esprit de ceux qui dirigent la Confédération Générale du Travail. C'est sous son influence qu'on affirme aujourd'hui le caractère exclusivement ouvrier du socialisme, qu'on répudie toute entente, non seulement avec les patrons et les capitalistes, mais avec les intellectuels et les politiciens, qu'on essaie de développer dans les syndicats la conscience de classe, c'est-à-dire le sentiment de la communauté d'intérêts qui doit unir tous les prolétaires contre tous les possédants.

C'est à un désir de réaction contre le socialisme révolutionnaire que M. Gide paraît rattacher, un peu trop exclusivement, les doctrines inspirées du christianisme, doctrines qui ont pris en Allemagne plus d'importance que chez nous. Quelques-unes des indications qu'il donne à cet égard ne sont pas tout à fait exactes. Ce n'est pas au mouvement du protestantisme social par exemple qu'il faut rattacher (page 581) les syndicats chrétiens

(*Christliche Gewerkvereine*). Il n'est pas vrai que ces groupements comprennent autant de protestants que de catholiques, les premiers n'y figurent même pas dans la proportion de 5% ! Et il ne faudrait pas s'imaginer que leurs chefs suivent, dans une mesure quelconque, les directions qui ont été données par le pasteur Stoecker.

On lira avec profit le chapitre consacré aux théories anarchistes (anarchisme philosophique de Stirner, anarchisme politique et social de Bakounine et de Kropotkine, théorie de l'entr'aide et de la vie sociale spontanée). M. Rist a très bien mis en relief les rapports de l'anarchisme avec le syndicalisme révolutionnaire contemporain. De la consciencieuse revue des doctrines économiques qu'ils ont entreprise, les deux savants professeurs ne croient pouvoir dégager qu'une seule conclusion, c'est qu'il y a un "véritable domaine commun, où les économistes peuvent se rencontrer". Ce domaine, c'est celui de la science économique proprement dite, de la science qui se préoccupe "non de prescrire ce qui doit être, mais simplement d'expliquer et de comprendre ce qui est". Mais ils reconnaissent qu'une séparation profonde existe toujours entre l'économie pure et l'économie descriptive. Un désir intense de systématisation théorique domine l'orientation des phénomènes concrets ; c'est pourquoi libéraux, socialistes, interventionnistes, socialistes chrétiens, continuent à opposer leurs idéals et leurs méthodes d'action, et la science économique ne peut suffire à les départager, car les raisons sur lesquelles ils s'appuient sont empruntées, pour une bonne part, à d'autres sources qu'à la science, aux croyances religieuses ou morales. Les conventions politiques, les sentiments individuels, les intérêts personnels jouent aussi un rôle

considérable et contribuent à déterminer l'orientation de chacun. Et ce qu'on peut souhaiter, finalement, c'est une grande tolérance et une grande liberté, liberté dans les méthodes, liberté aussi dans les idéals et les systèmes. C'est en matière économique surtout, qu'il faut répudier tout dogmatisme intransigeant. Y a-t-il une école qui, sur ce point, soit à l'abri de toute critique?

III. Franz Boese in le *Jahrbuch de Schmoller*, 1916, traduction de la recension allemande par Igor Perret, Université de Paris VIII.

Gide, Charles et Rist, Charles: Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours. Paris 1909, Librairie de J.-B. Sirey (L. Larose & L. Ténin). 8°. XIX-766 p. Prix : 12 frs.

Des mêmes auteurs : *Geschichte der volkswirtschaft lehrmeinungen* (Histoire des doctrines d'économie politique). D'après la seconde édition française révisée et complétée. Edité par Franz Oppenheimer. Traduit en Allemand par R.W. Horn. Iéna 1913, Gustav Fischer. 8°. XVIII-828 p. Prix : 13,20 mk.

Oppenheimer¹ fait remarquer à juste titre, en tant qu'éditeur de la traduction allemande de l'ouvrage, que les livres historiques

¹ Sociologue allemand (1864-1943). Spécialiste du changement social, il a publié à cette époque en France : *L'Economie pure et l'économie politique*, Paris, Giard et Brière (1914). La préface a été signée par Charles Gide, voir sa réédition in Baslé (1991 : 119-124) [Note de LM].

sur notre science, de qualité et les plus achevés possibles, nous font défaut. Il fait, dans son avant-propos, un rappel des ouvrages déjà existants pouvant être regroupés, en omettant d'ailleurs totalement à cette occasion " L'histoire de l'économie politique en Allemagne " de Roscher. Il ne fait que brièvement état des lacunes de celle-ci, étant d'avis que le présent ouvrage complète de manière satisfaisante ceux d'August Oncken² et de Georg Adler³, de sorte qu'avec ces trois livres se complétant, l'économiste Allemand dispose d'une présentation accomplie de sa science.

Il ne peut à aucun moment être contesté que l'ouvrage de Gide et Rist représente de grands travaux, à mettre désormais au rang des ouvrages historiques traitant d'économie politique, et qui seront pour longtemps d'une utilité certaine pour une initiation rigoureuse aux théories économiques. Les auteurs ne s'autorisent cependant pas à user du regard n'appartenant qu'à l'historien seul : ils s'en tiennent dans l'ensemble à une stricte présentation des doctrines, n'étant pratiquement jamais à même d'expliquer comment il se fait, en réalité, que les doctrines de chacun des grands théoriciens ne soient traitées que sous une approche générale, une analyse partant de l'esprit des époques, durant lesquelles les concepts naquirent, ou du parcours des per-

² Economiste allemand (1844-1911), auteur d'une quinzaine d'ouvrages d'HPE dont la célèbre *Geschichte der Nationalökonomie* (1902), Leipzig, Hirschfeld, 516 p. [Note de LM].

³ Important auteur allemand dont l'ouvrage ici signalé est *Geschichte des Sozialismus und Kommunismus von Plato bis zur Gegenwart*, Leipzig (1899). Voir aussi sa *Geschichte der Ersten Sozialpolitischen Arbeitbewegung in Deutschland*, Breslau (1885). [Note de LM].

sonnalités qui les créèrent, n'est pratiquement jamais entreprise, passant pour le moins totalement au second plan par rapport à la présentation des doctrines elles-mêmes.

Cela semble être, cependant, une qualité de l'éditeur lui-même. Il précise en effet dans sa préface, qualifiant cela d'essentiel, qu'un ouvrage historique sur une science, présentant une vision purement historique, même descriptive, doit attacher une grande importance à la recherche, la sélection et l'établissement d'une hiérarchisation. Le caractère erroné de ce jugement qui, étant donné la qualité de la création littéraire d'Oppenheimer, ne surprend guère, suppose un commentaire plus approfondi. Précisément celui qui ne s'engoue continuellement que de la seule doctrine, court le plus aisément le risque de trouver celle-ci déjà formulée antérieurement par un autre, même si la doctrine figure dans un contexte tout autre et provient d'un tout autre esprit. Le présent ouvrage offre, à ce sujet, toute une série d'exemples.

C'est le caractère propre de l'ouvrage historique, portant sur une science dans son ensemble, qu'il ne puisse apporter que peu, voire même aucun, de nouveaux éléments. Il lui faut repenser ce qui est déjà connu, ce qui a déjà été découvert. S'il apporte quelque chose de nouveau, cela se situera toujours dans une vue générale ou dans la disposition des groupes de pensée, les faisant apparaître successivement ou en opposition. En d'autres termes : de tels ouvrages ne pourront présenter ce qu'ils ont de novateur que dans la disposition et l'articulation de l'ensemble. Plus un ouvrage s'éloigne de l'origine proprement historique, d'autant plus grand est le risque de partialité de la part de l'auteur. Il va particulièrement de soi à l'esprit latin d'entre-

prendre une classification selon des points de vue purement logiques.

Nos auteurs n'ont procédé qu'en suivant de tels principes latins. Ils commencent leur ouvrage avec "les fondateurs" (*die Grunder*), parmi lesquels ils rangent Malthus et Ricardo.

Les mercantilistes ne sont pas traités. Du fait de leur tendance à être centré sur l'expérience, leur ouvrage s'avère être bien pauvre en doctrines. Rassembler les physiocrates et Adam Smith peut avoir une légitimité apparente, dans la mesure où chacun d'entre eux est un véritable enfant de l'époque du droit naturel, qui porta indéniablement toutes leurs considérations et leurs doctrines économiques. Malthus^{3bis} et Ricardo n'ont pourtant de ce point de vue pas leur place au sein du même groupe. Ce dernier n'a été précisément constitué qu'à partir de la considération extrinsèque selon laquelle il faut bien commencer quelque part.

Le second "les adversaires" (*die Gegner*) est, avec une légitimité, toujours est-il, de plus en plus visible, opposé aux fondateurs. Nul doute que chacune des personnalités citées ne se soient trouvées d'une quelconque manière opposée aux fondateurs, tout au moins avec Smith et Ricardo en tant que classiques ainsi nommés. Or, quel monde divers est artificiellement réuni ici. En quoi le groupe dans son ensemble et la personnalité de chacun des théoriciens deviennent plus cohérents, quand Sismondi, modéré et très proche de la classe moyenne, Saint-

^{3bis} Voir l'examen approfondi de Walter Köhler dans ce *Jahrbuch*, vol. XXXV, 1911, p. 1947-sq.

Simon, l'apprenti seigneur, Owen, le philanthrope avec son odeur de petites gens, quand des socialistes épris d'un Etat idéal, tels Fourier, le tourmenté, et Blanc, l'homme des Barricades, quand une figure typiquement allemande de nature apostolique comme List, et quand Proudhon, aimant à s'étendre sur d'infimes détails, sont réunis dans le domaine de l'économie au sein d'un même groupe ? Sont-ils des adversaires ? Naturellement, voyons ! Mais que représente cependant leur rivalité apparente avec les classiques par rapport à la particularité de chacun d'entre eux ? Le chapitre sur List dissémine, pour le moins d'une manière déplorable, la famille socialiste naissante des saint-simoniens, des champions du socialisme et de Proudhon (la classification regroupant Owen, Fourier et Louis Blanc est néanmoins satisfaisante). Herkner⁴ et Sombart ont toutefois eu, avec leur classification une vue bien plus judicieuse !

L'attente du lecteur eu égard à ce qui s'ensuit est grande. Et voyez, il faut qu'il fasse un retour en arrière. Les "adversaires" ont (Dieu seul sait pour quelle raison) interrompu la série des "classiques" épigones : la suite de celle-ci figure en effet dans le chapitre suivant "le libéralisme" : c'est au tour de Bastiat et Carey, à nouveau rangés, comme il se doit, parmi les optimistes, puis vient celui de John Stuart Mill.

Nous revenons donc de nouveau à l'économie classique (bourgeoise) que nous avons quittée avec Ricardo, et nous constatons une nouvelle fois combien la pensée de Mill souffre d'une ab-

⁴ Voir son article dans la revue de Schmoller, paru en 1912 (Pribram, 1986 : 673, note 24). [Note de LM].

sence de considération de la donnée sociale. On suppose que la division en différentes phases de développement est exposée à partir de là. Mais ce qui ne s'accorde pas est encore une fois faussement associé, il faut que le point de commencement " les fondateurs " apparaisse de nouveau pour donner, à la manière de Procuste, une raison d'être et un nom au groupe qui vient d'être constitué. Et pour quelle raison ? L'école historique, le collectivisme, le marxisme et les doctrines reposant sur le christianisme n'ont pourtant rien, ou tout au moins pas grand-chose à voir avec " les fondateurs ". Mais sommes-nous précisément en présence d'un groupe de nouveaux adversaires ? Cela serait toutefois trop peu varié, le Français déteste la monotonie par-dessus tout, c'est la raison pour laquelle des phrases figurent précisément là où les concepts font défaut : ils ne s'appellent pas simplement les " adversaires " mais également " les dissidents " (traduit par " *Abtrunnigen* "). Le motif pour lequel le terme désignant un tel état de chose a été supprimé, afin d'être remplacé par un terme identique, n'apparaît pas.

Il faut espérer que suivant cette présentation l'auteur ne soutiendra pas trop fréquemment que l'articulation de l'ouvrage ne serait conçue qu'à partir de points de vue extrinsèques, chaque fois qu'il qualifie ceux-ci comme en étant le produit. Mais si l'appui des points de vue directeurs a, quelque peu soit-il, aidé nos auteurs à avancer pour la période allant des physiocrates aux chrétiens-sociaux, il s'avère totalement inopérant pour ce qui est de la période suivante.

Nous voyons, dans ce dernier livre intitulé " les doctrines récentes " (en français dans le texte), lequel rassemble à la fois les

théoriciens présentant un intérêt limité et l'école mathématique en raison de l'importance de celle-ci, que les deux auteurs attribuent à l'air du temps, les hédonistes apparaissant en premier. Viennent ensuite les réformateurs agraires, puis les "solidaristes", ce nouveau cercle typiquement français déjà présenté par Gide dans l'hommage à Schmoller⁵, l'est à nouveau en détail dans cet ouvrage et est traité d'un point de vue critique. Les anarchistes (Bakounine et Kropotkine) figurent en dernier. Il faut admettre, tout simplement, que les périodes récentes présentent chaque fois pour l'historien de grandes difficultés, car le recul fait évidemment défaut. Or, la conception d'un ouvrage historique sur les doctrines économiques supposerait en premier lieu une étude approfondie de la genèse de l'évolution de cette science, et ne devrait aucunement se contenter d'une juxtaposition si peu organique.

La partie du commentaire traitant de l'articulation de l'ouvrage étant terminée, il devrait en toute logique s'ensuivre, à présent, une réflexion sur la présentation de chacune des doctrines. Mais je ne me sens, face à chacun des chapitres, que partiellement compétent pour une telle tâche et la place n'est pas suffisamment importante. Il me semble que la présentation de systèmes de pensée totalement clos, comme celui de Ricardo ou du marxisme, est le plus souvent excellente. L'essentiel apparaît clairement et est rendu intelligible avec une aisance étonnante. C'est en cela que resplendissent les qualités de l'esprit français. Mais

⁵ *L'évolution de l'économie politique en Allemagne au XIX^e siècle*, Leipzig, 1908, Duncker et Humblot, t. 1, chapitre XVI, "L'école économique française dans ses rapports avec l'école anglaise et l'école allemande."

c'est en revanche là où se situe la richesse d'une grande pensée, à savoir en chacun des penseurs, dans toute une école, ou dans la force d'une accumulation apparemment informe, dont l'ordre propre est davantage accessible à un esprit intuitif qu'à une analyse rationaliste, que manque à nos auteurs la faculté de transmettre la pensée avec intelligibilité. Eu égard au chapitre sur l'école historique, tout initié ne pourra que hocher la tête. En effet, seul n'est pris en compte dans ce chapitre de Rist que ce les maîtres de l'école historique ont, dans des commentaires polémistes le plus souvent, exprimé à l'égard des adversaires concernant la méthode ; mais les travaux en eux-mêmes, les développements conçus d'un point de vue historique sont totalement mésestimés, une présentation de ces derniers, même succincte, n'apparaît pas, bien que le titre d'un paragraphe " Les idées critiques de l'école historique " pourrait à première vue donner l'impression que l'essentiel est présenté dans l'ouvrage. Plus d'un lecteur pourrait s'attendre à ce que le précis de Schmoller soit, par exemple, pris en compte dans ce chapitre dans ses grandes lignes d'une quelconque manière. Le précis de Schmoller⁶ comporte un grand nombre de doctrines, presque tous les domaines qui sont coutumièrement abordés dans l'économie politique générale, y sont traités. Les autres doctrines traitant d'économie politique, sont considérées par Schmoller, et ramenées à la juste mesure de leur valeur, ou réprochées, auquel cas un jugement défini à partir d'une réflexion personnelle sur la réalité et le cours de l'histoire est proposé. Ce n'est pourtant pas de la sagesse exagérée, non plus un remède

⁶ *Principes d'économie politique*, 6 volumes, traduction française, Paris, Giard et Brière, 1905-1907. [Note de LM].

contre la soif de savoir du jeune homme, préparé à la hâte et vendu en sous-main, qui, réparti en de fortes doses, doit être mis dans la bouche de l'adepte à intervalles réguliers, pour contenter celui qui prodigue les soins, de sorte que le patient ainsi traité recouvre en peu de temps, conformément aux prescriptions, ses facultés intellectuelles et puisse reproduire la cadence du guérisseur, suivant la règle du ah!, en raison de mécanismes s'opérant presque automatiquement dans l'esprit de l'adepte ! Il n'est pas si aisé de saisir le sens de cet ouvrage sur l'école historique allemande ; cela n'exige pas uniquement de la logique, mais également de la "compréhension" au sens diltheysien⁷ du terme, ainsi que la connaissance des individus et des choses, de l'expérience et de la maturité. Quelque chose de la sorte aurait, à l'évidence, dû être dit dans une histoire de l'économie politique. Mais il n'en est rien dans ce chapitre ! Et l'on pourrait presque croire, qu'une telle présentation était trop difficile pour Rist, ou qu'il y aurait renoncé par mésestimation. Où sont, dans cet ouvrage, la constance et l'intégrité, qu'implique l'étude des grandes doctrines ? Elles sont malheureusement inexistantes dans ce chapitre ; celui-ci peut, avec ces phrases polémiques, présenter une certaine utilité, et le lecteur de cette histoire de l'économie politique peut avoir l'impression que les hommes de l'école historique ne seraient que des polémistes commentant des concepts développés par d'autres. L'éditeur de l'édition allemande lui-même, éprouvant une aversion avouée à l'égard de

⁷ Wilhem Dilthey (1833-1911) philosophe allemand spécialiste d'Hegel, auteur de *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit* (en allemand), 1910. Voir S. Mesure (1990) *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, Paris. [Note de LM].

la recherche historique, admettrait que le fait de susciter une telle impression ne pourrait en rien concorder avec l'exigence d'équité la plus élémentaire.

L'importance relative de cet ouvrage rétrospectif sur notre science ne doit certes pas être ignorée, mais la présentation historique, qui nous Allemands nous satisferait vraiment, reste malheureusement à ce jour encore à écrire.

Berlin-Helensee

Franz Boese

IV. James BONAR in *The American Economic Review*, 1911, p. 306-309.

The lucidity belonging in appearance to all French writings belongs in deed and in truth to the writings of Professor Gide. He has a gift of style and arrangement ; and his collaborator, who is his successor in the chair at Montpellier, is worthy of him, and of the task they have both in hand, in these and all other respects. They are aware that their subject, the History of Economic Doctrines, is unmanageably great unless unflinchingly cut down on inexorable rules. They have wisely omitted remote predecessors and all called economists before the Physiocrats. They deal as little as possible with those, even on the later periods, that may be called minor prophets or least among the apostles. Even so, the question remains for the historian : Is the order of time to be followed and are all the doctrines to be pre-

sented together when they occurred together at a certain epoch, or is the history of particular doctrines to be given, for each doctrine separately, from stage to stage and age to age ? The authors decide (see preface) that the first plan would be fatal to clearness of exposition, crowding the stage with too many actors at once ; the second, to fulness of illustration, from want of the helpful historical context. They therefore arrange the doctrines in groups according to their affinities and affiliations, and make the history of each period the history of all these groups taken separately but within the period. Our authors are neither sceptical nor anti-classical nor lazily eclectic ; and they have the judicious discrimination that makes a history more than a chronicle without ceasing to be impartial.

Apart from the preface and conclusion they have not attempted conjoint work. It has often been observed in journals of long and high standing that the writers while retaining their individuality, fall into a certain harmony of style and even of thought. So here, the writers have tended to approach each other in style and general treatment. Nothing better could be desired. The economic work of Professor Gide is well known to most of the readers of this journal ; and they will find him writing of his best in this book, opening it with a sympathetic and spacious account of the Physiocrats. Professor Rist follows with an excellent chapter on Adam Smith, missing no salient point, and emphasizing not a few that were in need of emphasizing. For example, he reminds us that the England of Adam Smith's time was devoted to agriculture and foreign trade but not much as yet to manufacture. He goes so far as to hold Adam Smith prejudiced against manufactures by his admiration to the Physiocrats as he was prejudiced

against money by his dislike of the Mercantile School. In reply it might be urged that division of labour stands in the very forefront of the *Wealth of Nations*, and is illustrated almost entirely from manufactures such as they were. It would be enough to allow inconsistency. On the other hand, the professor seems to be right in setting down Adam Smith's views on capital as immature and therefore undeserving of detailed exposition.

Next to Adam Smith come the Pessimists, Malthus and Ricardo. It may be doubted if either would have accepted the name, — Malthus, who first opened the door to human progress (as J.S. Mill affirmed), or Ricardo, who thought that even now a "superior genius" might make trade as active as ever. The other view of them is arguable ; but an interesting note (on page 409) may show that the authors became a little uneasy about the term. Sismondi, a more evident "pessimist," is not so named in the heading of the long chapter allotted to him. His claims are presented perhaps more fully than ever before, and Professor Rist may have succeeded in reviving the memory of him. St. Simon, Robert Owen, Fourier, treated in the same group, may be called constructive critics, Sismondi being the critic pure and simple. Louis Blanc might have been counted a minor prophet, of the school of "Association." The revival, after a noticeably long interval, by Friedrich List of the ideas of protection receives careful study. The paradoxes of Proudhon conclude this section of the book. Proudhon, in keeping with the authors' plan of division, reappears at a later stage among the anarchists. He, too, regains some credit in this history.

Returning in "Liberalism" to economics proper, we hear possibly too much of Bastiat and Dunoyer. Perhaps it is English bias that would incline some of us to put Senior before either of them. But the services of J.S. Mill are recognized and characterized by Professor Gide with great skill and with a sympathy surprising in one who is more in his element in the less abstract of economic discussions than in the severer. Alliance with the Manchester School of Liberalism brought down on the classical political economy the criticism of the "Dissidents" who are the subject of the Fourth Book. We feel ourselves at home, for the Dissidents are still with us ; but we are only in the ante-chamber. Professor Rist deals with the Historical School, bringing in the whole controversy of Method. He passes to Lassalle and Rodbertus, Professor Gide following with an account of Marx, and of religious socialists and social reformers, including Le Play with his apotheosis of the Family.

On finally arriving at "Recent Doctrines," in the concluding book, we may expect to find the authors revealing their own views so far as not already discovered in their history of the past. Strictly speaking, a history of contemporaries can hardly be other than a criticism of them. It may be doubted if by any strength of imagination they can be treated with the impersonal unconcern of the historian (compare p. 589). But in the exposition before us a brave attempt is made to treat them so. First a all we are introduced to the two schools of constructive theory brought together under the name "Hedonists," the psychological and the mathematical re-staters of the classical theories of exchange and value. France, which in Cournot produced the mathematical school, is now showing it less favour than any other

nation, holding fast (from a half-conscious political motive) to the older creed. The salient feature of the Mathematicians is taken to be that, while the classical school talked of causes and effects, the Mathematicians resolve all exchange into relations and equations where the elements are functions of one another. It is a notion of interdependence, or reciprocity (in the Kantian sense). There may have been a hint of all this (be it said) in Ricardo's emphasis on Proportions and the often quoted passage of Malthus on Fluxions. Our authors themselves attribute to J.S. Mill a step in the same direction (p. 413). They find in the Austrian, or psychological school, similar features with the stress laid not on exchange but on final utility. Their exposition seems here somewhat meagre. When they cite (p. 623) the selfdenying ordinance of Professor Marshall on the use of mathematical illustrations, they might have added that this reserve by no means excludes the non-mathematical use of final utility. From the expressions employed about Marshall in this connection, we gather that they count him to belong to both the classical school and what they call the Hedonistic (p. 623). He is "a master in that school, and in the classical school." From this ambiguous position he may be rescued if we consider simply that all serious economists, especially in America and England, have taken final utility into their repertory of principles without thereby changing schools at all.

A kindred principle to final utility has a chapter to itself, "The Theory of Rent and its Applications," the new applications having a special importance in contemporary politics as well as in economic study. The new views of capital and interest might have annexed a chapter also, with as good reason. In any case

the taxing of unearned increment and the nationalizing of the land duly lead, as might have been expected, to a survey of wider forms of intervention. The Fabian Society is honoured with a full history. England figures most in this chapter ; France most in the next, on the parties of "Solidarity." The word is hard to English readers ; it is the watchword of those who would steer between the old liberalism and the old socialism (p. 677). They harp on the truism that human life is a whole. They correspond to the sociologists of England and America. Their ruling idea in practice is that of common obligations resulting from the close and intimate nexus of society ; and the deductions are such reforms as a "living wage," national insurance, and fiscal preferences adjusted to secure social benefits. This is the French form of state socialism (p. 687) ; it brings back the "Association" of earlier times, modified in the modern phases of trades unions and cooperation. Over against all and every state socialism stands anarchism. Under this leading, Bakounine, Tolstoi, even Ruskin have their place in this history. It will seem to some of us that the minor prophets get more than their share, and such men as Marshall and J.B. Clark considerably less.

The "Conclusion" admits all that most of us would seek to claim. The future of political economy is to show "an ever growing union and collaboration in the scientific region, thanks to improved methods ; on the other hand, variance and even conflict in the practical region between economic ideals struggling for the mastery" (p. 736).

This history might well be translated into English. Ingram's was partisan and is already obsolete ; Mr. L.L. Price, Professor

Ashley and Dr. Cannan do not profess to cover the whole ground. Besides, much of the scientific achievement has been English and American, and a foreign historian may well be thought to see the whole more easily in perspective than one of our own people.

V. Lucien BROCARD in *Revue d'histoire des doctrines économiques et sociales*, 1910, p. 217-222.

Les auteurs de cet ouvrage “ destiné surtout, nous disent-ils, aux étudiants ” ont voulu “ non pas renfermer en un seul volume l'histoire des doctrines économiques, mais donner un exposé sommaire de ce qu'il n'est pas permis d'ignorer en concentrant leur exposition sur le plus petit nombre possible de noms et d'idées afin de les mieux mettre en lumière ”. En lisant leur livre on s'aperçoit qu'ils ont réalisé tout ce qu'ils avaient promis et bien davantage. Ils seront suivis avec profit non seulement par ceux qui font leur premier voyage d'exploration à travers le vaste monde de la pensée économique, mais par ceux qui en ont déjà parcouru en tous sens le vertigineux chaos et qui se posent l'angoissante question de savoir à quoi ont servi tant de discussions, tant d'efforts et s'il est possible de discerner quelques résultats acquis ou du moins quelque orientation précise. La réponse que M. Gide et Rist apportent à cette question ne satisfera peut-être pas ceux qui cherchent des solutions absolues et définitives à des problèmes toujours changeants, ni ceux qui ne voient dans l'évolution des doctrines économiques qu'une succession

de conceptions éphémères et contradictoires, sans cesse supplantées les unes par les autres ; elle répond mieux aux préoccupations de ceux qui, de plus en plus, se rendent compte qu'à travers les approximations provisoires de nos systèmes, notre pensée, comme notre vie même d'ailleurs, marchent aux prix d'efforts coordonnés quoique parfois divergents vers un but, que peut-être nous ne voyons pas clairement, mais dont la poursuite cependant donne à l'une et à l'autre tout leur prix. C'est cette marche en avant de la pensée que MM. Gide et Rist se sont attachés à mettre en lumière. A côté du livre de M. Hector Denis qui est comme une suite de savantes monographies, de celui de M. Dubois qui marque le point de départ d'un traité encyclopédique, de celui de M. Cossa qui est surtout, suivant l'expression de M. Deschamps, une "histoire externe" des doctrines économiques, sans parler d'ouvrages spéciaux comme celui de M. Schatz qui étudient des doctrines particulières, ou comme celui de M. Brouilhet et celui de M. Ingram des aspects particuliers de l'ensemble des doctrines, le livre de MM. Gide et Rist se recommande à l'attention par le souci de la ligne générale, par la préoccupation constante de faire apparaître dans son ensemble le mouvement des idées, le conflit des systèmes en "lutte les uns contre les autres comme des êtres vivants, les alternances et le balancement rythmé de leur évolution", le tout en vue d'expliquer la formation des doctrines *actuelles* et particulièrement des doctrines françaises.

Telle est la tâche que les auteurs se sont partagée en écrivant, chacun dans la liberté de ses convictions personnelles, un nombre de chapitres et de pages à peu près égal. La rédaction collective du plan de l'ouvrage, de l'introduction et de la con-

clusion, la préparation générale et la révision faites en commun leur ont permis d'assurer de façon suffisante l'unité de l'œuvre. Jetant résolument par-dessus bord, non d'ailleurs sans les saluer respectueusement au passage, les auteurs antérieurs à la fin du 18^e siècle, MM. Gide et Rist prennent pour pivot de leur étude l'école classique et groupent toutes les autres par rapport à elle en adversaires et dissidents qui n'ont réussi, par leurs attaques, qu'à compléter ses doctrines sans en ébranler les bases, ou en fils respectueux qui se sont d'abord attachés à dissimuler ses rides puis qui ont tenté, non sans succès, de la rajeunir et de lui infuser une vie nouvelle. L'école classique apparaît ainsi au premier plan, d'abord triomphante et indiscutée, puis assaillie et temporairement submergée par le flot des doctrines adverses, enfin renouvelée, tendant à se fondre avec celles qui l'ont combattue et la combattent encore dans "l'unité d'une doctrine plus haute". La description de cette lutte et de cette ascension forme la trame même du livre et ses péripéties en fournisse le plan.

Dans une première époque qui commence avec la fin du XVIII^e siècle, qui s'achève avec le début du XIX^e et qui est étudiée dans le livre 1^{er}, les fondements sont nettement posés en France par les Physiocrates, en Angleterre par Adam Smith, Malthus et Ricardo. La deuxième époque, qui correspond à la première moitié du XIX^e siècle, voit apparaître presque en même temps tous les adversaires de l'école, Sismondi, St Simon et les St Simonien, les socialistes associationnistes avec Owen et Fourier, List le théoricien de l'économie nationale, Proudhon et le Socialisme de 1848. Ils sont étudiés successivement dans un livre II^e. En même temps que le livre III^e commence la troisième époque qui, au milieu du XIX^e siècle marque avec Bastiat et Dunoyer,

Senior et Stuart Mill, l'apogée de l'école classique, apogée qui précède de bien près la décadence et même la prépare, car la systématisation de plus en plus parfaite de la doctrine se fait dans un sens qui l'éloigne à son insu de la réalité et de la vie, sans ouvrir encore la voie par laquelle elle y revient aujourd'hui. Bientôt, en effet, l'école classique repliée sur elle-même et comme "anémiée" par l'abstraction va subir un nouvel assaut. Il lui sera donné en même temps par l'école historique qui critiquera sa méthode et les fondements scientifiques de sa doctrine, par le socialisme d'état qui combattra sa politique économique négative, par le Marxisme qui introduira l'idée d'évolution dans le mécanisme logique de ses déductions et montrera le capitalisme s'acheminant de lui-même vers le collectivisme, par le Christianisme social qui, donnant une couleur religieuse et confessionnelle aux préoccupations éthiques de l'école historique et du socialisme d'état, reprochera à l'école classique et à l'école Marxiste leur commune conception Darwinienne et déterministe de la concurrence, et leur opposera à toutes deux, les droits de la liberté humaine, l'obligation morale qui nous incombe d'en faire usage pour organiser la société conformément aux principes du christianisme. La description de ces attaques convergentes est contenue dans le livre IV. Avec le livre V qui a pour objet "les doctrines récentes" commence une nouvelle étape de l'école classique. Partie avec Adam Smith de l'étude du réel pour s'élever progressivement, mais inconsciemment, vers l'abstraction avec l'illusion persistante d'avoir toujours prise sur la réalité, elle va, grâce aux Hédonistes, réviser le fondement de ses déductions, les préciser, les pousser plus avant, mais surtout prendre conscience de leur nature abstraite et jeter entre l'économie pure et l'art économique le pont de l'économie appliquée ou descrip-

tive. En même temps qu'une peinture de cette transformation nouvelle, le livre V contient des développements sur la théorie de la rente et de ses applications, à laquelle nos auteurs ont voulu consacrer une étude d'ensemble, sur le solidarisme et enfin sur l'anarchisme, manifestation dernière et exaspérée de l'individualisme et du libéralisme de l'école classique.

Ce plan a le grand avantage de mettre en pleine lumière l'évolution de l'école classique et les transformations internes que lui ont imposées les attaques de ses adversaires. Il a le mérite aussi, grâce à la division en périodes relativement courtes adoptée par les auteurs, de montrer très bien, comme ils l'ont voulu, les rapports nécessaires qui, à chaque époque, lient les doctrines concordantes et même adverses. Il est moins favorable à l'exposition des doctrines opposées à l'école classique, qu'on voit à chaque période, tournoyer autour d'elle dans un ordre de succession, qui rend parfois difficile la peinture de leur évolution au cours du XIX^e siècle et surtout la détermination de leurs rapports. C'est ainsi que List paraît bien isolé de Sismondi et de l'école historique, le socialisme d'état du solidarisme, Marx de Proudhon, des socialistes associationnistes et des Saint Simoniens. De là vient sans doute que les liens de filiation entre ces écoles, particulièrement les relations qui existent entre l'école de l'économie nationale, le socialisme d'état et le solidarisme, apparaissent moins nettement ; de là vient aussi que la théorie du commerce international est exposée de façon fragmentaire, ce qui fait regretter que, comme celle de la rente, elle n'ait pas eu dans le dernier livre les honneurs d'une étude d'ensemble remontant jusqu'au Mercantilisme. En revanche, il apparaît très clairement que les doctrines rapprochées les unes des autres

dans le dernier livre sous le nom de doctrines modernes, n'ont d'autre lien entre elles que leur origine récente. Un autre plan d'ailleurs, aurait eu d'autres inconvénients, car il n'en est pas de parfait et celui-ci a sur tous les autres la supériorité d'être réaliste, de mettre l'école classique à la place centrale qu'elle a réellement occupée dans l'évolution des idées. Il est développé avec un très louable souci d'impartialité, avec un esprit de sympathie pour toutes les doctrines exposées qui, joint aux rares qualités scientifiques des auteurs, leur a permis de pénétrer au cœur des systèmes, de saisir par-delà les mots et les phrases, la pensée maîtresse et les aspirations profondes qui les animent. Ils ont écrit sur Adam Smith, Ricardo, Stuart Mill, Saint Simon et les Saint Simoniens, Owen et Fourier, sur l'école historique, le socialisme d'état, la théorie de la rente, les solidaristes, et bien d'autres, des pages saisissantes de vie et de vérité, qui n'ont d'équivalent dans aucun autre ouvrage.

Nous ne pouvons songer à analyser par le détail une œuvre aussi substantielle et aussi suggestive, ni relever comme ils le mériteraient les aperçus nouveaux, les idées originales qui abondent dans cet ouvrage. Quant aux opinions personnelles des auteurs, elles sont reléguées le plus souvent au tout dernier plan. Par scrupule d'historien, ils s'effacent devant les économistes qu'ils étudient et critiquent avec une extrême réserve ; ils vont même jusqu'à s'interdire de "recommander ou de disqualifier les doctrines d'après un critérium de moralité, d'utilité sociale ou même de vérité" ce qui serait un peu exagéré s'ils avaient entièrement tenu parole.

Ce qui caractérise le mieux leur livre, c'est d'abord la tendance à l'éclectisme scientifique qui nous vient d'ailleurs de l'étude de l'histoire et qui nous pousse de plus en plus à voir dans les systématisations d'écoles, moins des constructions définitives entre lesquelles il faut nécessairement choisir quand elles paraissent s'opposer l'une à l'autre, que des représentations provisoires, le plus souvent conciliables et toujours un peu artificielles des aspects divers et changeants de la réalité.

La seconde tendance caractéristique du livre consiste en une réaction très nette, quoique mesurée, en faveur de la méthode abstraite. M. Gide se fait le champion de l'école psychologique et de l'école mathématique ; il gourmande les économistes français de "l'indifférence ou même de l'hostilité qu'a rencontrée longtemps chez nous l'école mathématique, et qui, dit-il, ne nous fait pas grand honneur". Mais il reconnaît en même temps avec le professeur Marshall que "les applications les plus heureuses des mathématiques à l'économie politique sont aussi les plus courtes." Quant à M. Rist, il estime que "la méthode abstraite est indispensable pour permettre à l'esprit de s'orienter dans la complexité des phénomènes". Mais il déclare d'autre part que "l'école historique a eu grandement raison de réclamer une place beaucoup plus large pour l'étude des institutions, de la statistique et de l'histoire économique". Il conclut que, "grâce aux modernes continuateurs des classiques, la tendance à l'accord sur ce point est si nette que l'opposition des méthodes inductive et déductive, ne présente plus de nos jours un très grand intérêt".

La tendance à l'accord n'est pas douteuse, peut-être même aurait-on pu montrer plus nettement comment les hédonistes y ont contribué en établissant de façon lumineuse avec Charles Menger, la nature hypothétique, *irréelle* des résultats de la déduction en posant la distinction, de l'économie pure et de l'économie appliquée, en instituant ou plutôt en systématisant avec M. Pareto, la méthode des approximations successives. Mais nous ne croyons pas avec M. Rist que tout soit à oublier dans ces controverses, ni que le problème qui les a soulevées soit entièrement résolu. La lutte persiste toujours dans les esprits et même en chacun de nous, entre ce que M. Rist appelle la conception "*mécanique*" de la société vers laquelle, comme le prouve l'éclosion de l'école mathématique, nous entraîne sournoisement la méthode abstraite et la conception "*organique*", nous dirions plus volontiers *vitale*, à laquelle se rattache la méthode d'observation. Or, en même temps que l'expérience nous révèle l'absolue nécessité de la méthode abstraite et du raisonnement logique, la radicale impossibilité de nous en passer complètement, elle met plus en relief, d'accord en cela avec toute l'école historique et avec un puissant courant de la philosophie contemporaine représenté par le pragmatisme, spécialement par MM. Bergson et W. James, tout ce qu'il y a d'artificiel, de conventionnel, d'arbitraire dans le point de départ de cette méthode purement intellectualiste qui consiste à décomposer en éléments simples, pour les placer à la base de nos déductions, des *états de conscience*, c'est-à-dire des phénomènes qui, selon un grand nombre de psychologues modernes, résistent absolument à ce genre d'analyse. Cette mathématique, a fait le succès des sciences qui ont pour objet la matière inerte et ses propriétés générales, l'étendue et le nombre, parce que, suivant

l'expression de M. Bergson, l'intelligence pure est "accordée sur la matière" qui, elle-même, est "lestée" de géométrie ; mais cette même tendance devient une infirmité pour l'étude de la vie et de la société, chose essentiellement vivante, parce que, comme le dit encore M. Bergson et comme semble le prouver toute l'histoire des doctrines sociales, l'intelligence pure est inapte à la compréhension de la vie. Elle n'est plus dans ce domaine que la collaboratrice d'une autre faculté d'ordre affectif plutôt qu'intellectuel, qui lui procure la plupart des données sur lesquelles elle raisonne, et que M. Bergson l'appelle l'intuition.

Mais l'intuition, faculté très peu développée, ne nous fournit que des notions troubles des "visions évanouissantes" qui ne suffisent pas elles-mêmes et, quand nous raisonnons en dehors d'elle sur les données qu'elle met à notre disposition, nous les déformons. Nous n'avons donc qu'une ressource, c'est d'assurer une collaboration continue, ininterrompue, entre les deux facultés. Or, cette collaboration n'est possible qu'à la condition de nous immerger profondément dans la réalité, de ne pas l'abandonner un instant, de vivre sa vie, de participer par la pensée à ses incessantes transformations dont nous sommes tout à la fois les auteurs et les témoins, car l'intuition n'entre en jeu qu'au contact du réel et ne se déploie même pleinement que dans l'action. Si nous nous laissons emporter trop loin de la vie sur les ailes de la déduction et du raisonnement logique, si nous ne vérifions pas à chaque instant les résultats que nous obtenons, si nous ne mou-lons pas sur la réalité elle-même les cadres géométriques dont nous avons besoin pour penser, si nous construisons d'abord des séries de cadres vides avec des casiers rigides et compliqués, nous serons obligés quand nous reprendrons contact avec le réel,

de briser nos cadres ou de fausser la réalité pour l'y introduire. Voilà précisément le danger auquel on s'expose quand on fait de la séparation de l'économie pure d'avec l'économie appliquée autre chose qu'une distinction logique ou un artifice d'exposition.

Nous ne croyons pas davantage à l'utilité ni même à la possibilité de séparer complètement et *réellement* la science pure qui se contente d'expliquer et de comprendre, de l'art qui s'inspire de considérations morales, politiques, pratiques, pour tracer à la politique économique son idéal et son but... Même dans le domaine des sciences mathématiques, physiques et naturelles où cette séparation semble complète, son caractère illusoire se manifeste chaque jour plus nettement. On se rend compte que les lois les plus abstraites sont relatives à nos besoins, aux nécessités de l'action ; ce sont des systèmes plus ou moins artificiels que nous découpons dans la réalité ; nous en construirions d'autres si les nécessités de notre vie étaient différentes. – Dans le domaine des sciences sociales, ceci apparaît avec évidence. La préoccupation de ce qui doit être et de ce qu'on veut réaliser a toujours joué dans la constatation et l'explication de ce qui est, un rôle prépondérant. Ce n'est pas seulement le Marxisme, qui comme l'a dit M. Georges Sorel, a été une "idéologie motrice", c'est aussi l'individualisme, l'anarchisme, le solidarisme, le socialisme d'état, ce sont tous les systèmes économiques, toutes les philosophies sociales, toutes les religions, c'est l'histoire elle-même ; chacun de nous, mû par un incompressible instinct extrait de la réalité, des ensembles de faits susceptibles d'étayer son idéal et de répondre à ses besoins d'ordre moral, intellectuel ou pratique. Cela n'empêche pas que l'effort pour saisir le réel

tout entier d'une façon dite "objective" ne soit très utile et même indispensable ; il oriente plus sûrement nos aspirations vers des buts pratiques susceptibles d'être atteints ; il nous éclaire par l'expérience sur la véritable portée et les conditions de réalisation de nos aspirations ; il éveille en nous des aspirations qui, sans cela peut-être, seraient restées endormies. Mais si soucieux que nous soyons de la vérité "objective", il est impossible que ce souci anéantisse en nous toute espèce d'aspiration, qu'il nous empêche de sentir. Il est non moins impossible que nos aspirations du moment ne donnent pas aux faits une couleur particulière, une valeur déterminée qui agit invinciblement entre eux, sur l'importance que nous leur attribuons, sur les conclusions que nous en tirons. Bien plus, et c'est par là précisément que les sciences sociales diffèrent des sciences de la nature : si la préoccupation scientifique parvenait à tuer toutes nos aspirations, à vider notre esprit de toutes les données affectives et intuitives qui naissent de l'action ou de la préoccupation de l'action, elle nous empêcherait du même coup de comprendre, d'expliquer et même de voir la réalité vivante, car comme le dit très bien M. Gide lui-même, "nous ne trouvons que ce que nous cherchons". Inversement, quand nos aspirations ne sont pas mises à l'épreuve de l'expérience et de la réalité tout entière, elles ne peuvent que nous égarer dans des directions fausses et des impasses sans issue. C'est pourquoi l'art et la science dans le domaine des sciences sociales nous paraissent indissolublement unis. Aussi bien ne les séparons-nous jamais complètement, même quand nous en avons l'apparence et quand nous croyons le faire : la nature de notre esprit s'y oppose ; mais souvent aussi elle empêche de les unir aussi intimement qu'il le faudrait et la plupart de nos erreurs viennent de là. Ce n'est donc pas en fai-

sant abstraction de toute préoccupation pratique que la science économique progressera, mais en s'inspirant plus étroitement de préoccupations pratiques plus hautes. Il ne faut pas non plus compter beaucoup avec MM. Gide et Rist sur cette séparation impossible à réaliser et dangereuse à tenter de la science pure et de l'art pour réconcilier, dans la mesure limitée où on ne peut raisonnablement l'espérer et même le souhaiter, les représentants des tendances opposées sur le terrain de la science pure ; il faut plutôt compter sur la fusion relative des aspirations pratiques ou sur la prédominance de certaines d'entre elles. Il en a été ainsi dans le passé et il est infiniment probable qu'il en sera de même encore dans l'avenir.

Le livre de MM. Gide et Rist est composé et écrit avec un art consommé qui se manifeste chez l'un des collaborateurs par des images neuves et frappantes, des tournures imprévues, une aisance si grande dans l'exposition des problèmes les plus ardues, qu'on perd en le lisant, la conscience de leur difficulté ; chez l'autre, par le don d'ouvrir à chaque instant de larges horizons, de trancher d'un mot les controverses les plus enchevêtrées, par une fermeté et une vigueur qui n'exclut ni la vivacité, ni la couleur de l'expression ; chez tous deux, par un souci de simplicité et de justesse, une spontanéité, une absence de toute affectation qui sont un charme pour le lecteur. C'est au sens le plus large et le plus élevé du mot, un livre classique. Il s'inscrit dans les tout premiers rangs parmi ceux qui font le plus d'honneur à la science française.

VI. Charles BROUILHET in *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale*, 1910, p. 242-248.

L'HISTOIRE DES DOCTRINES ÉCONOMIQUES¹

L'enseignement de l'histoire des doctrines économiques a été introduit en France dans les Facultés de Droit en 1895. Je ne crois pas que l'utilité de cette création ait jamais pu être sérieusement contestée : le domaine propre des sciences économiques est encore si peu exploré qu'il n'y a et n'y aura de longtemps aucun danger à multiplier dans les Universités le nombre de ceux qui, professionnellement, auront à y poursuivre leurs investigations. Il serait bon toutefois, après une période écoulée de quinze ans que l'on fût en mesure de se rendre compte des résultats obtenus par le nouvel enseignement. Quelle a été son influence sur les étudiants ? Comment les professeurs l'ont-ils compris et quelles méthodes y ont-ils appliquées ? Ces questions, et d'autres connexes, mériteraient une réponse et la Revue spéciale consacrée à l'Histoire des doctrines économiques, que dirigent nos collègues Deschamps et Dubois serait, nous semble-t-il, très qualifiée pour poursuivre à ce sujet une enquête auprès des diverses Universités de France.

¹ *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, par Charles Gide, professeur d'Economie sociale à la Faculté de Droit de Paris et Charles Rist, professeur d'Economie politique à la Faculté de Droit de Montpellier, Paris, 1909. Librairie du *Recueil Sirey*, éditeur.

Une chose d'une utilité pratique et immédiate manquait récemment encore au dit enseignement, je veux dire : un traité en langue française embrassant la période d'histoire des doctrines qu'on ne peut pas négliger et mis à la portée des candidats au doctorat en droit, section des sciences économiques. C'est à ce besoin pressant et vivement ressenti par tous les intéressés que répond le grand Traité de Gide et Rist.

Ce traité va permettre aux professeurs d'indiquer à leurs auditeurs un ouvrage qui pourra, je l'espère au moins, servir de cadre rigide aux interrogations de l'examen. Je doute que la plupart de leurs étudiants, qui, comme théorie économique, connaissent surtout celle du moindre effort, s'assimilent intégralement un ouvrage aussi documenté, mais il leur rendra des services appréciés. Il en rendra aussi à ceux de leurs maîtres qui, comme le cas s'en est présenté souvent, et peut se représenter, se verraient obligés d'aborder l'enseignement des doctrines sans avoir eu le temps matériel de la longue préparation qui s'impose ici.

Il ne faudrait pas cependant que le cadre adopté par les auteurs du présent ouvrage fût — et ce, à leur intention — considéré comme inextensible, car dans le temps et aussi *ratione materiæ* l'exposé des doctrines n'y est point intégralement présenté ; mais, je le répète, il représente un programme minimum qui doit être imposé à tous ceux qui ont le désir de se parer du titre un peu pompeux de docteur ès-sciences économiques.

La destination donnée par ces auteurs à l'ouvrage que nous recommandons ici à l'attention de nos lecteurs, nécessite cette courte incursion vers les nécessités terre à terre de

l'enseignement dans nos Universités ; j'ai hâte de passer à l'examen de l'œuvre en elle-même, en m'excusant auprès de ceux qui l'ont menée à bien et de ceux qui me liront de l'imperfection fatale que présente un compte-rendu bibliographique, quand il s'attaque à un volume in-8° de près de 800 pages, écrit avec une remarquable concision, accompagné au surplus de notes très nombreuses et dont aucune ne doit être négligée.

Le livre de Gide et Rist n'est pas complètement inconnu pour nous. Dès 1895, la Faculté de Droit de Montpellier — une des rares probablement à ce moment — avait le privilège de comprendre parmi ses membres un professeur capable de donner de l'éclat à l'enseignement des doctrines : c'était Gide lui-même, dont j'ai eu de 1895 à 1897 la bonne fortune de suivre le cours, cours qui attirait un grand nombre d'auditeurs et parmi eux, un certain nombre de mes collègues d'alors.

L'honorable professeur, tenu sans doute par des scrupules que trouvaient excessifs ceux qui auraient eu hâte de retrouver dans un ouvrage l'enseignement magistral qu'ils avaient écouté, a remis la publication d'un livre à une date ultérieure et s'est adjoint, en la personne de M. Rist, un collaborateur des plus distingués. Cette collaboration, ainsi qu'on s'en rendra compte en lisant l'*Histoire des doctrines économiques*, se présente sous une forme assez peu usitée : un certain nombre de chapitres dont nous indiquerons l'ordre tout à l'heure, se succèdent, dus à la plume tantôt de l'un, tantôt de l'autre des collaborateurs avec une alternance à peu près régulière. Je n'ai aucune qualité pour juger cette méthode, que Gide et Rist ont trouvé la meilleure,

puisqu'ils l'ont suivie : aux yeux du lecteur, elle nuit cependant à l'unité de l'ouvrage qui s'offre à lui, en somme, comme une série de monographies. Il est certain que dans les grands labeurs, qui mériteraient d'être entrepris par les économistes de nos jours, le travail collectif s'impose de plus en plus, et il n'est pas facile de concilier ses tendances divergentes avec les nécessités d'une synthèse finale.

L'*Histoire* de Gide et Rist ne commence, pour l'exposé de la doctrine libérale, qu'avec les Physiocrates, et pour celui du socialisme, qu'avec Saint-Simon, ce qui donne à la période envisagée une durée d'un siècle et demi dans le premier cas, d'un siècle dans le second. Cette limitation peut soulever des regrets, elle ne motive aucune critique ; les auteurs étaient parfaitement dans leur droit en fixant un cadre précis à leurs recherches ; au surplus, la méthode générale qu'ils ont adoptée rendait plus facile cette opération de bornage.

Le premier livre a pour titre : Les Fondateurs, et reçoit lui-même une division tripartite. Les Physiocrates d'abord, puis Adam Smith, enfin les "Pessimistes" (lisez Malthus et Ricardo) le remplissent. C'est la grande époque de la science économique. Peut-être le nom de fondateur devrait-il être réservé aux seuls Physiocrates ; peut-être aussi le qualificatif de pessimistes n'a-t-il pas une précision scientifique suffisante ; mais c'est précisément le malheur de l'économie politique que l'on soit toujours obligé de constater chez beaucoup de ses représentants, une tendance à voir le monde en noir ou une propension à le voir en rose. Ne vaudrait-il pas mieux s'efforcer d'abord de le voir tel qu'il est ?

Maintenant que les assises de la science économique sont posées, les économistes vont être divisés en adversaires, libéraux et dissidents. Le tout est de savoir, si effectivement ils se rangent aussi nettement en des camps distincts, mais il faut bien les étiqueter, même si cela doit les contrarier dans leur dernière demeure.

Les *adversaires* (2^e livre), ce sont Sismondi, puis Saint-Simon, après lui les “ socialistes associationnistes ”, dont Fourier est le plus et même le seul célèbre, en dernier lieu Frédéric List, Proudhon et les socialistes de 1848.

Le *libéralisme* (3^e livre) est représenté par les Optimistes, dont Bastiat, et par Stuart Mill, dont l’activité scientifique marquerait l’“ apogée et le déclin de l’Ecole classique ”.

Les *dissidents* (4^e livre) sont les membres de l’Ecole historique, les socialistes d’Etat et les Marxistes. Il faut leur adjoindre “ Les doctrines inspirées par le Christianisme ”.

Le cinquième livre résulte d’une coupure, non dans l’ordre des matières, mais simplement dans le temps. Il a pour titre : Les doctrines *récentes*. L’incursion dans les idées *contemporaines* est plutôt discrète. Dans l’ensemble (mais on pourrait signaler d’assez nombreuses exceptions), l’examen de l’état de la science s’arrête avec le XIX^e siècle.

Le 5^e livre s’occupe des Hédonistes (groupement panaché de l’Ecole classique renaissante, de l’Ecole psychologique et de

l'Ecole mathématique), de la Théorie de la rente et ses applications, des solidaristes et des anarchistes.

Dans les “ doctrines récentes ” je ne vois donc pas revenir le socialisme. Faut-il en conclure que cette doctrine n’a fait aucun progrès théorique depuis Marx, ce qui d’ailleurs est exact ? Probablement ! Cependant le socialisme est une doctrine bien vivante dans les premières années du XX^e siècle¹. De même quand il est question de “ pseudo-renaissance de l’Ecole classique ” il faut peut-être comprendre que cette Ecole n’a pas inventé grand’chose depuis bien longtemps, ce qui me paraît vrai ; mais cela n’empêche pas ses doctrines d’avoir une persistance pratique incontestable et en somme dominante dans notre vie économique actuelle.

Telle est la classification adoptée par Gide et Rist ; il est certain qu’elle pourrait être critiquée ; mais il en fallait une et le classement parfait des économistes depuis 1750 jusqu’en 1900 n’est pas plus facile à découvrir que par exemple, le plan d’un cours d’économie politique, qui s’imposerait à l’adhésion de tous. Par ailleurs, le programme adopté et suivi dans l’*Histoire des doctrines* est remarquable de clarté.

Toutefois je me demande si par suite d’une impartialité (car ni l’un ni l’autre ne se rattachent à elle), Gide et Rist n’ont pas donné une importance démesurée à ce qu’ils appellent l’Ecole

¹ Le texte original indique XIX^e siècle, mais nous avons rectifié [Note de LM].

classique. D'abord cette épithète de classique devrait bien disparaître de notre terminologie.

Tel membre notoire de la dite Ecole, comme M. Levasseur, m'a dit que l'épithète usuelle l'agaçait singulièrement. En effet, le classicisme est déjà quelque chose de singulièrement imprécis dans la littérature et dans l'art, mais dans une science qui doit prétendre à l'exactitude, il n'a vraiment pas de sens.

Il pourra résulter d'autre part, pour les lecteurs de l'*Histoire des doctrines* cette impression (que ne partagent certainement pas les auteurs), que l'Ecole libérale, pour l'appeler de son vrai nom, a incarné à ses débuts sur terre la nouvelle science. Elle a eu ses sectateurs, ses critiques, ses adversaires ; mais elle aurait été l'Economie politique. Il y a là un monopole de fait encore en vigueur et contre lequel il faudrait cependant lutter.

Le libéralisme économique dès la fin de sa période héroïque dégénère en une doctrine uniquement occupée à défendre des intérêts : son excuse est que les autres doctrines suivent la même évolution, ou à peu près. Il faut être un naïf comme Bastiat — auquel notre ouvrage fait, à mon humble avis une bien grande place — pour forger des armes à l'usage des plus forts.

Mais en dehors de l'Ecole libérale, Gide l'a mieux indiqué que personne dans plusieurs préfaces de ses *Principes d'économie politique*, il y a place pour d'autres travaux et spécialement pour des visions plus indépendantes des faits économiques. L'Ecole libérale n'a pas, comme semble le dire un fragment de la page 407 (L'existence de lois naturelles...) le privilège de croire à des

lois naturelles. Je suis convaincu que tous les économistes les supposent, parce que sans ce postulat, ou cette croyance, ou cette superstition, comme on voudra, j'aime à croire qu'ils cesseraient de parler et d'écrire. Mais elle a eu l'habileté de se ménager un prestige tout particulier que les historiens des doctrines n'ont aucune obligation d'accepter. Il n'est pas équitable de leur part d'étudier les doctrines économiques en quelque sorte en fonction de l'Ecole libérale.

Mais cette observation n'est peut-être pas complètement juste, car tout dépend de la méthode générale adoptée dans l'histoire des doctrines pour mieux dire de la manière de la comprendre, et par conséquent de l'écrire. A vrai dire nous touchons ici à la plus grave question que puisse soulever l'enseignement des doctrines économiques.

Il est permis d'envisager celles-ci au point de vue littéraire et c'est, je me hâte de le dire, celui qui l'emporte presque partout dans l'ouvrage de Gide et Rist. Dans ce cas, on prend comme sujet d'étude la lignée des auteurs qui ont écrit avec quelque renommée sur les sujets économiques : on expose et on commente leur opinion et pour la commodité du lecteur, on distribue ces auteurs entre des "écoles" c'est-à-dire des groupes où quelques idées générales semblent communes. C'est ainsi qu'il a été procédé dans l'*histoire* que nous examinerons ici.

Et il devient facile d'expliquer et même de justifier la prépondérance, la prééminence donnée à l'Ecole libérale. En effet c'est pour elle que les auteurs ont écrit, c'est contre elle qu'ils ont presque tous dirigé leurs attaques. La plupart d'entre eux ont fait

surtout une œuvre de polémique et se sont montrés plus préoccupés de combattre que de travailler suivant une méthode réellement scientifique.

Ce sont en somme, ces débats en grande partie purement littéraires, mais souvent émouvants que le livre de Gide et Rist observe pour la période à laquelle il se réfère et ceci est, je m'empresse de le dire, d'un haut intérêt.

Il y a cependant une autre manière de concevoir l'histoire des doctrines ou si l'on veut les doctrines elles-mêmes. Que sont-elles en fait ? Elles sont un produit social. Je veux dire par là qu'à chaque époque la différenciation pratique des intérêts, le conflit des forces et celui aussi des croyances font qu'il se dégage au moins deux et parfois plusieurs doctrines qui ne sont que des synthèses, d'apparence scientifique, des courants d'idées ou d'impulsions qui traversent une période donnée. Chaque doctrine est celle d'un milieu. Le libéralisme fut au XIX^e siècle l'Evangile du haut commerce, de la grande industrie et de la banque ; le socialisme, celui du prolétaire ; l'interventionnisme, celui des hommes qu'au temps de la Ligue on appelait les politiques, et ainsi de suite pour les doctrines nées ou à naître.

Dans ce sens, la doctrine économique est de tous les temps : je veux bien qu'on l'aperçoive plus clairement à partir du XVIII^e siècle ; il se fait à ce moment comme une révélation. Mais Rome a eu sa doctrine ou ses doctrines économiques dont les institutions de son droit sont les manifestations. Le Moyen-Age a eu sa doctrine et c'est à lui beaucoup plus qu'aux dernières années du

XIX^e siècle, qu'il faut demander ce qu'est la pénétration dans la vie économique des principes de la morale chrétienne.

A côté des doctrines envisagées avec cette ampleur les écrits des économistes sont peu de chose ; ils valent comme documents, encore faut-il les rattacher aux ambiances.

Par là je ne confonds point l'histoire des idées avec celle des faits : car c'est un honneur pour l'humanité d'avoir des idées qui ne soient pas complètement le produit d'une évolution matérielle et précisément les vagues successives de la pensée économique sont parfois assez fortes pour briser des constructions sociales qui paraissent éternelles.

C'est ainsi — et je ne prétends pas épuiser ici un sujet très vaste — que s'affirme une autre méthode dans l'exposé des doctrines économiques. Il devient alors nécessaire de les chercher non seulement dans les livres, mais dans toute une autre série de documents : journaux et périodiques les plus divers, projets de lois, comptes rendus de Congrès etc. etc. Et comme il s'agit ici de saisir des éléments essentiellement impondérables, les erreurs sont faciles : la route est beaucoup moins bien tracée que par l'évolution majestueuse de la littérature économique, seulement dans les sentiers moins battus on fait des découvertes plus utiles¹.

¹ Le procédé dont je parle dans le texte, je l'ai appliqué dans mon ouvrage : *Le conflit des doctrines dans l'économie politique contemporaine* [Alcan, 1910, 306 p.]. L'examen porte simplement sur les idées actuelles relatives au problème de la répartition des revenus.

Je n'ai pas ici de préférence à manifester et des deux méthodes que j'ai opposées, l'une n'exclut pas l'autre, mais, préoccupé avant tout de l'enseignement de l'histoire des doctrines économiques dans notre pays, je voudrais que le procédé littéraire n'y fût pas exclusivement en usage.

J'ajoute que la compréhension nouvelle des doctrines économiques, telle que je l'ai exposée, apparente celle-ci à bien d'autres productions du génie humain en particulier aux doctrines juridiques, politiques et religieuses. Mon collègue de la Faculté de Lyon, Emmanuel Lévy, a développé ici même cette idée que le droit reposait sur des croyances et si cette vue est exacte les quatre groupes de doctrines indiquées (économiques, juridiques, politiques et religieuses) ont un substratum commun. Les théories économiques introduiraient à mon sens l'idée de force, mais c'est autour des deux idées de croyance et de force que pourrait graviter un exposé des théories économiques d'un siècle, d'un temps donné.

En accordant leur préférence au point de vue littéraire, Gide et Rist ont été conduits à négliger presque complètement le sens juridique des doctrines qu'ils exposaient. Le droit apparaît rarement dans leur livre et avec beaucoup de discrétion. Je ne le vois intervenir avec éclat que dans le chapitre sur le solidarisme, que Gide a écrit avec sa conscience d'historien et aussi avec son cœur. Dans ce chapitre, le plus beau peut-être d'un ouvrage qui en contient tant de remarquables, la prétention du droit eût été impossible.

Mais le droit est partout où il y a des vues économiques et l'évolution juridique fait partie, on n'en saurait douter, de l'histoire des doctrines économiques. Les enseignements se spécialisent, c'est entendu ; mais ils ne doivent pas s'ignorer. J'ai toujours pensé que c'était un grand privilège pour les études économiques, que d'avoir été installées au cœur même de nos Facultés de Droit, encore faut-il que les professeurs qui s'y consacrent, n'oublient pas le devoir que leur crée cette hospitalité.

Je ne voudrais pas que les réflexions qui précèdent me fissent passer pour un iconoclaste à l'endroit des grands hommes dont s'enorgueillit la science économique, des fondateurs en particulier, dont quelques-uns eurent du génie. Ce qu'il faut surtout retenir d'eux, ce sont leurs observations et leur méthode de travail et beaucoup moins leurs opinions.

Or ce n'est pas toujours ce qui arrive. Ainsi pour les Physiocrates, la postérité a surtout retenu quelques-unes de leurs erreurs ; mais à partir de Smith, leur *méthode* a été complètement négligée. Et cependant s'il existe quelque chose d'essentiellement fécond dans leur œuvre, c'est bien leur théorie de la répartition, en d'autres termes, le fameux Tableau économique. Rist préfère la théorie correspondante de Smith ; Gide reproduit, non sans scepticisme, le jugement admiratif de Mirabeau le Père sur le Tableau.

Il me semble toutefois que le génie de Quesnay *découvrit* le problème de la répartition et montra avec netteté dans le Tableau qu'il se résume en une circulation de droits ; il découvrit aussi le parasitisme social. Or depuis, a-t-on suivi sa voie, a-t-on scruté

les mystères du parasitisme, les incohérences (apparentes) de la circulation des droits ? Non, certes ! A la méthode symbolique et nécessaire des physiocrates, Adam Smith substitua un matérialisme bien moins clairvoyant.

Il m'a été difficile de discerner si les auteurs de l'*Histoire des doctrines économiques* étaient d'avis que la science économique fût en bonne voie et si leur impression était qu'elle eût produit quelque chose.

Dans leur *Conclusion*, ils m'ont semblé affirmer l'unité de la science ; ils reconnaissent toutefois qu'il y a d'éternelles divergences. Ils enregistrent (p. 445) un aveu pessimiste de Schmoller et je lis (p. 205 en note) ceci : " Quel est le meilleur équilibre entre la production et la population ?... Chacun ici est libre de choisir. La science ne fournit pas de critérium ". Cependant il m'a paru que l'ensemble de l'ouvrage respirait plutôt la confiance dans les destinées de l'économie politique.

Je termine ici ce compte-rendu qui, pour être d'une certaine étendue, n'en est pas moins très incomplet. Cette *Histoire des doctrines économiques* d'une si haute valeur, pourrait maintenant être divisée en autant de monographies qu'il y a de chapitres, et chacune de ces études demanderait un examen détaillé. Mais j'ai tenu surtout ici, à mettre en relief la méthode générale qui a inspiré nos auteurs : elle indique une bonne direction de travail, mais peut-être pas la seule, ni la plus importante.

VII. Edouard DOLLÉANS in *Revue d'économie politique*, 1910, p. 842-846.

Ce compte rendu arrive trop tard pour reprendre sans banalité les éloges qui ont été si justement décernés à l'œuvre et à ses auteurs. Dans son rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, M. de Foville notamment a dit en termes excellents les mérites de cet ouvrage et son utilité. On doit louer surtout l'unité que les deux collaborateurs ont su donner à leur livre, tout en gardant chacun sa personnalité, l'un son originalité d'écrivain et l'élégance si artiste de sa forme, l'autre la netteté, la précision, la vigueur d'un esprit d'une rare distinction.

Lorsqu'on a lu les 737 pages de cette histoire des doctrines, on éprouve quelque étonnement : à travers la variété des systèmes et malgré la diversité des doctrines, les deux auteurs ont su conserver une remarquable fidélité à l'idée directrice qui domine la composition de leur œuvre.

Cette œuvre est construite avec une méthode si volontaire et si ferme qu'elle se garantit elle-même contre toute critique générale. Mais, si l'on doit admirer la logique avec laquelle le livre a été conçu et exécuté, cette conception elle-même peut faire naître des objections et des réserves. Le lecteur se demande comment MM. Gide et Rist ont pu mener à bien cette entreprise si délicate d'écrire une histoire des doctrines, abstraction faite des milieux qui les ont produites ou contre lesquels elles sont en réaction. Les doctrines ne semblent-elles pas difficilement compréhensibles lorsqu'on les sépare des mouvements sociaux,

techniques, politiques ou économiques qui les ont préparées ou qu'elles ont provoqués ; et, dissociées d'avec les éléments qui font leur intérêt essentiel, n'apparaissent-elles pas un peu comme des " nuées " ? Les doctrines ne sont choses vivantes que par leurs relations avec la pratique et avec l'action ; elles intéressent par leurs rapports avec les hommes et la vie sociale, avec l'histoire et avec la psychologie. Soutenir l'attention du lecteur en séparant les doctrines de ce qui les éclaire et de ce qui les vivifie, n'est-ce pas avoir accompli un tour de force ?

Cependant, de même que certains romans admirablement écrits vous passionnent, mais vous laissent incrédules sur la réalité de la fiction à laquelle ils ont prêté un si puissant intérêt, le livre de MM. Gide et Rist fait naître dans l'esprit un doute sur la possibilité de faire l'histoire des doctrines sans faire en même temps l'histoire des faits. L'histoire du socialisme, par exemple, est intimement liée d'une part avec l'évolution industrielle et d'autre part avec le mouvement ouvrier. La révolution industrielle, en concentrant les masses ouvrières dans les villes manufacturières, a créé le prolétariat et les conséquences qu'elle a développées sont devenues les facteurs économiques du mouvement sentimental engendré par la philosophie sociale du XVIII^e siècle : le socialisme éternel a trouvé au XVIII^e et au XIX^e siècles un point d'appui et une force nouvelle dans la situation misérable des classes laborieuses. Peut-on bien comprendre aussi le néo-marxisme syndicaliste sans esquisser l'histoire du parti ouvrier français depuis 1880 et de la rupture entre les partis socialistes et les syndicats ouvriers en 1894 ?

Il y a des faits que l'histoire des doctrines explique, de même qu'il y a des faits qui expliquent certaines doctrines et leur évolution. Ce lien, qui existe entre les faits et les doctrines, est si étroit que M. Rist a été amené à consacrer quelques pages à l'influence des événements de 1848 sur l'histoire du socialisme contemporain (p. 343 à 348) et à celle de la situation économique de l'Allemagne sur les idées de List et l'éclosion du système national d'économie politique (p. 304 à 308).

La méthode qui a présidé à la composition si rigoureuse de l'œuvre n'a pas permis aux auteurs de montrer les liens qui unissent les doctrines aux milieux et à l'évolution des faits ; elle devait aussi les conduire à séparer les doctrines des hommes qui les ont inventées ou propagées. Sans doute, on ne peut reprocher à MM. Gide et Rist de n'avoir pas fait précéder le plus souvent leur analyse de chaque doctrine par une biographie de Saint-Simon (p. 234), d'Owen (271-272), de Marx (519-520), etc. Mais la place modeste de ces notices biographiques, souvent reléguées dans une note indique le souci qu'avaient les auteurs de n'accorder aux hommes qu'une importance secondaire et de mettre les doctrines au premier plan. Ces notices ne sont-elles pas bien courtes et parfois insuffisantes ? Le marxisme ne peut être compris que lorsqu'on connaît le rôle que Karl Marx a joué dans l'*Association internationale des travailleurs*. L'influence que l'*Association internationale des travailleurs* a eue sur la pensée de Karl Marx conduit à attacher moins d'importance à ses théories économiques qui sont le moins originales (on les retrouve chez presque tous les socialistes anglais de la première moitié du XIX^e siècle). Les théories politiques de Marx, au contraire, paraissent avoir eu le plus de prix aux yeux de cet homme

d'action qui a montré son habileté dans toute sa conduite vis-à-vis de Bakounine et de la Fédération jurassienne. Et, à côté des ouvrages du théoricien de la plus-value et de l'accumulation capitaliste, n'est-il pas utile, quand on s'est rendu mieux compte du rôle de Marx à l'*Association internationale des travailleurs*, de consulter certaines brochures de combat, comme l'*Alliance de la démocratie socialiste et l'Association internationale des travailleurs*, rapport et documents publiés par l'ordre du Congrès international de La Haye (1873, Londres et Hambourg), ou l'*Adresse inaugurale de l'Association internationale des travailleurs* ?

De même Bakounine, auquel M. Rist ne consacre qu'une page en indiquant son opposition à Marx au sein de l'Internationale, est intéressant surtout par l'influence qu'il a eue sur la Fédération jurassienne et par l'antagonisme qu'il a contribué à développer entre les deux tendances fédéraliste et autoritaire du socialisme.

La volonté de ramener toutes les doctrines à quelques systèmes, dont l'armature est admirablement démontée sous vos yeux par MM. Gide et Rist, fait de leur livre une œuvre lumineuse dans son exposition et forte dans sa composition ; mais aussi ne tend-elle pas à fausser la réalité historique ? L'évolution des doctrines et la lutte des idées ne sont-elles pas infiniment plus nuancées par suite du contact qu'elles ont avec la pratique qu'elles conduisent ou dont elles sont le reflet ? Lorsqu'on part du point de vue historique et psychologique, on ne s'étonne plus que certaines théories simplistes aient eu une aussi grande influence ; on comprend qu'elles étaient par leur simplicité même parfaite-

ment adaptées à la psychologie des masses auprès desquelles les idées ont une force de séduction d'autant plus grande qu'elles se sont plus dépouillées de leur complexité et un succès proportionnel à la dose d'illusion qu'elles contiennent. D'autres doctrines, comme la poussée libre-échangiste en Angleterre en 1840, s'expliquent par des intérêts dont elles couvrent la brutalité et dont elles servent la satisfaction.

Prenons deux exemples plus précis pour montrer comment leur souci de systématisation a conduit MM. Gide et Rist à donner une idée inexacte des doctrines de Proudhon et une vue incomplète du mouvement catholique social.

Les contradictions de Proudhon ne s'expliquent que lorsqu'on sait que coexistent chez cet autodidacte un ouvrier et un paysan : comme ouvrier, il sera très enthousiaste de l'égalité ; comme paysan, très attaché à la propriété. Or, M. Rist indique bien que Proudhon, ouvrier et fils d'un ouvrier, était un *homme du peuple* ; mais cette expression assez vague ne souligne pas les origines paysannes de l'auteur de *La théorie de la propriété*. Dans la bibliographie des ouvrages principaux de Proudhon, M. Rist oublie de signaler le *Principe fédératif* et *La théorie de la propriété*. Dans ce livre publié après sa mort, celui qui, en 1840, avait dit : la propriété, c'est le vol, s'écrie : la propriété, c'est la liberté. Par sa mère, Proudhon était un paysan et son hérité paysanne éclaire cette évolution : son attachement à la liberté finit par triompher de ses enthousiasmes égalitaires. Cet *homme du peuple* était avant tout un paysan ; des passages nombreux du *Livre de la Justice dans la Révolution et dans l'Église* montrent

son amour pour la terre ; et, après les avoir lus, on comprend mieux son retour à la propriété.

En étudiant Proudhon, dans un chapitre consacré aussi au socialisme de 1848, M. Rist a restreint le champ d'étude qu'il accordait aux idées proudhoniennes, et cela au détriment d'une interprétation exacte de la pensée de Proudhon. Sans doute M. Rist dit que celle-ci a évolué, mais il ne montre qu'une partie de cette évolution. Des trois grandes étapes de cette vie, M. Rist ne signale que les deux premières : 1° la critique de la propriété et de la communauté ; 2° l'essai de conciliation entre l'égalité et la liberté ; en 1848, par une organisation du crédit gratuit. Après l'échec de la Banque du peuple, Proudhon n'abandonne pas encore ses idées de socialisation de l'échange et il écrit, en 1855, un *projet de l'exposition perpétuelle* adressé au prince Napoléon, dans lequel réapparaissent ses idées de 1848 sensiblement modifiées. Mais l'expérience a servi à cet autodidacte : ce socialiste, assagi par les faits, devient un défenseur de la propriété ; cette évolution singulièrement instructive se manifeste surtout par les deux livres du *Principe fédératif* et de la *Théorie de la propriété*.

La *Théorie de la propriété* montre qu'à la fin de sa vie Proudhon avait abandonné ses premières idées sur la propriété, et qu'après avoir critiqué celle-ci au nom de la justice et de l'égalité, il était arrivé à la défendre au nom de la liberté : la propriété était pour lui le contrepois nécessaire à l'omnipotence de l'État, comme le principe fédératif devait, en politique, contrebalancer la tendance à la centralisation.

La critique de la propriété conduit Proudhon à la critique de la communauté et du socialisme et celle-ci à un essai de réalisation de l'égalité par et dans la liberté ; l'échec de ses projets de socialisme de l'échange, son tempérament individualiste jaloux de son indépendance, l'expérience et aussi son hérédité paysanne le font, à la fin de sa vie, l'adversaire déterminé de l'État centralisateur et tyrannique. A l'État, il propose d'opposer la propriété, et il pense ainsi rétablir l'équilibre entre la nécessité d'une autorité et le respect de la liberté.

Laisser ignorer que Proudhon est devenu un défenseur de la propriété ; qu'il a trouvé de très vigoureuses formules et de très bons arguments pour la défendre ; qu'il a donné de son utilité sociale des raisons qui sont parmi ses meilleures justifications, c'est donner au lecteur une idée inexacte d'une pensée dont l'évolution est une excellente expérience sociale.

De même, dans le paragraphe consacré au catholicisme social (p. 569 à 576), M. Gide ne paraît pas non plus avoir donné de ce mouvement une vue assez complète. Est-il exact de réduire le catholicisme social à l'idée *d'une réorganisation corporative* ? “ Ce fut décidément l'organisation corporative qui fut mise en tête du programme catholico-social ” (p. 570). Il est vrai que M. Gide ajoute : “ Ce ne fut point pourtant pour revenir aux maîtrises du moyen âge ; c'est bien sur le syndicat moderne que les catholiques veulent s'appuyer ” (p. 571).

La base du catholicisme social est beaucoup plus large : si l'on demandait à un catholique social de résumer en quelques formules les idées plus compréhensives qui servent de principes au

mouvement, ne pourrait-il le faire à peu près en ces termes : “ Le catholicisme social part de ces idées : l’homme créature de Dieu, rachetée par le Christ, a une dignité fondamentale, sa personne est inviolable ; donc il y a des règles protectrices de la dignité et de la personne de l’ouvrier qu’on ne peut méconnaître dans l’organisation du travail. Il faut proscrire ce qui menace sa moralité, il faut proscrire le surtravail qui l’abrutit, il faut lui donner le repos nécessaire au développement de sa personnalité, il faut lui donner au moins le minimum de salaire qui permet à l’homme de remplir sa fin et de fonder une famille. La dignité personnelle de l’individu l’emporte sur la productivité sociale du travail. Le travail doit être calculé pour ménager celui qui l’accomplit : il ne faut pas l’organiser en fonction du maximum de production, mais en fonction des forces et des besoins de l’ouvrier. Les biens ne sont pas une fin, mais un moyen. La société ne doit pas chercher un maximum de richesse, mais un maximum de bien-être pour le plus grand nombre possible d’individus. Ainsi la réglementation du travail et une certaine répartition équitable des bénéfices seront légitimes même si elles entravent le développement maximum de la production. Les individus, possesseurs de biens, doivent en conscience s’en considérer comme des détenteurs et non comme des maîtres absolus, car ces biens ont une fonction sociale à remplir, ils ne peuvent être considérés comme destinés uniquement à la satisfaction de leurs possesseurs. Ces conceptions de l’homme, du travail et des biens conduisent à toutes sortes de conséquences : intervention de l’État, groupements professionnels, formes de la production les plus favorables au développement de la personnalité humaine ”.

Cette doctrine est catholique moins par ses conclusions, auxquelles d'autres écoles ont pu aboutir, que par l'origine de ses principes : c'est Dieu qui a créé les hommes, qui les a destinés au travail, qui a mis les biens à leur disposition pour la satisfaction de leurs besoins ; de ces idées fondamentales découlent les principes et leurs conséquences. Il y a là tout un système qui déborde infiniment la réorganisation corporative de la société.

Aussi bien certaines sources de catholicisme social n'ont-elles peut-être pas été utilisées autant qu'elles méritaient de l'être : on s'étonne de ne point voir citer ni les livres de Goyau (*Autour du catholicisme social*), ni les Semaines sociales qui se réunissent depuis sept ans à Lyon (1904), à Orléans (1905), à Dijon (1906), à Amiens (1907), à Marseille (1908), à Bordeaux (1909), à Rouen (1910) ; il suffit de parcourir les tables des matières des volumes qui chaque année sont publiées par les Semaines sociales pour se rendre compte de la richesse des informations qu'on peut y puiser sur le mouvement dont elles forment le centre. Tous les problèmes sociaux intéressant le catholicisme social s'y trouvent traités dans les cours doctrinaux, les cours de synthèse, les cours pratiques et les conférences du soir, depuis *La destination et l'usage des biens naturels* jusqu'au *contrat de salariat*, le *chômage*, l'*apprentissage*, la *lutte contre le déboisement et l'aménagement des chutes d'eau* (quelques applications pratiques de la notion chrétienne du droit de propriété), le *logement et la famille*, les *mesures de protection légale du foyer familial et la question de l'alcoolisme* (exemple de participation des particuliers aux lois d'hygiène sociale).

Mais toutes ces critiques n'ont qu'une valeur théorique, car elles ne conduiraient à rien moins qu'à faire grief aux deux auteurs de n'avoir pas fait le livre qu'ils ne voulaient pas ; et n'y aurait-il pas surtout quelque inintelligence à leur reprocher de n'avoir pas donné à leur ouvrage un développement qui les aurait conduits à écrire un volume de plusieurs milliers de pages ? L'œuvre qu'ils nous donnent est la seule qui fût réalisable et ils ont parfaitement réussi dans leur tentative, puisque c'est aussi celle qui répondait à leurs intentions. Des réserves qu'elle soulève il ne reste qu'un doute très paradoxal : une histoire générale des doctrines, même depuis les Physiocrates, est-elle possible dans les étroites limites d'un seul volume ?

VIII. Alfred de FOVILLE in *Compte rendu de l'ASMP*, 1910, p. 286-288.

J'ai l'honneur de présenter à l'Académie, de la part des auteurs, l'importante *Histoire des Doctrines Économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*, que viennent de publier M. Charles Gide, l'éminent professeur de la Faculté de droit de Paris, et son distingué collègue de la Faculté de Montpellier, M. Charles Rist.

Leur collaboration revêt la forme alternative : sur 18 chapitres, 8 $\frac{1}{2}$ sont de la plume de M. Gide ; 9 $\frac{1}{2}$ sont de la plume de M. Rist et les deux signatures ne se réunissent que pour la Préface et les Conclusions. Le livre I^{er} est consacré aux *Fondateurs* de l'Économie Politique, le livre II aux *Adversaires*, le livre III au

Libéralisme, le livre IV aux *Dissidents*, quelle qu'en soit l'orientation, et le livre V aux *Doctrines récentes*.

Dans la *Préface*, les deux auteurs, parlant à l'unisson, se déclarent eux-mêmes un peu scandalisés de la part exagérée que la France d'aujourd'hui fait, dans son enseignement économique, à l'histoire des Doctrines. Cette histoire a, dans chaque faculté de droit, une chaire spéciale. Pour le doctorat économique, une interrogation particulière lui est réservée et de même toute une épreuve au concours d'agrégation. A la Sorbonne, l'unique chaire dont dispose l'économie politique est affectée à l'histoire des Doctrines : c'est aussi le cas de celle qui fut récemment créée à l'École des Hautes Études.

Cette prépondérance paraît d'autant plus excessive que l'histoire économique proprement dite, c'est-à-dire l'histoire des institutions et des faits ne possède pas une seule chaire dans nos universités. "Ceux qui pensent, disent MM. Gide et Rist, que les Français ont une propension innée à l'idéologie ne manqueront pas de voir là une manifestation plutôt fâcheuse de cette tendance."

Autant et plus peut-être que les auteurs du livre dont l'Académie reçoit en ce moment l'hommage, nous regrettons de voir l'enseignement officiel se vouer à ce point à l'histoire des doctrines au détriment de l'histoire des faits. C'est une véritable école de scepticisme que l'histoire de ces conceptions successives et contradictoires dont la variété contraste avec la fixité des vérités économiques. Si, malgré les leçons de l'expérience, la jeunesse universitaire se montre souvent si disposée à recourir

à l'intervention de l'État et à admettre la toute-puissance des lois écrites, n'est-ce pas parce que beaucoup de ses maîtres ébranlent comme à plaisir sa foi dans les conditions essentielles de la production, de l'échange, de la répartition et de la consommation des biens de ce monde ?

M. Gide lui-même donne, quelquefois, des lois économiques une idée troublante pour de jeunes cerveaux. Quand on dénonce comme erronée cette prétendue loi de Ricardo sur la rente foncière, que nous voyons nettement démentie par la dépréciation actuelle des terres, M. Gide proteste et dit : " Cette loi a été confirmée par les faits pendant soixante-quinze ans et a été démentie pendant vingt-cinq ans. " Sans doute ; mais c'est justement pour cela que lui manque ce caractère de constance et de nécessité auquel se reconnaissent les vraies lois, économiques ou autres.

Nous aurions donc personnellement quelques réserves à faire sur l'esprit de l'ouvrage. Mais, cela dit, nous avons hâte de rendre hommage à la science, à l'érudition, au talent qui font de *l'Histoire des doctrines économiques* de MM. Gide et Rist un traité aussi agréable à lire qu'instructif et suggestif. Il deviendra vite classique. On sait combien M. Gide excelle à pénétrer et à discuter la pensée d'autrui. Il a, plus que qui que ce soit, l'art des nuances et le don de l'analyse. Avec un peu moins de souplesse peut-être, les qualités de son collaborateur promettent aussi à l'école française un maître, dans toute l'acception du mot.

De leur œuvre commune on pourrait extraire bien des pages aussi lumineuses qu'originales. Bornons-nous à citer les dernières lignes de leurs conclusions :

“ Si un enseignement se dégage, disent-ils en finissant, de l'Histoire des Doctrines, c'est la nécessité d'un esprit critique qui, restant toujours en éveil, ne cessant jamais de contrôler et d'accueillir avec bienveillance les observations et les expériences nouvelles, permette d'élargir et d'approfondir sans relâche le domaine de la science économique. ”

On ne peut mieux dire. Souhaitons seulement que parmi les nouveautés qui s'offrent à lui, l'esprit critique auquel on fait ici appel sache bien distinguer ce qui est réalité de ce qui n'est qu'apparence et mirage. *Séance du 20 novembre 1909.*

IX. Henri HAUSER in *Revue historique*, 1910,
p. 157-168.

La *Revue historique* ne peut parler aussi longuement qu'il conviendrait d'un ouvrage de ce genre. Elle doit dire en quoi ce gros volume diffère profondément (et heureusement) des manuels ordinaires, en quoi il intéresse les historiens. Les auteurs remarquent eux-mêmes, dans leur préface, que “ l'histoire économique proprement dite, nous voulons dire l'histoire des institutions et des faits, ne possède pas une seule chaire dans nos Universités ” ; et, tout en protestant contre une réduction excessive de l'histoire des idées à celle des faits (p. VII), ils ne séparent

jamais le “ milieu économique ” de l’“ économiste ” lui-même. Tout au plus peut-on noter, à cet égard, une différence d’accent entre les chapitres rédigés par M. Gide et ceux qui sont dus à M. Rist. Si les chapitres sur Sismondi, sur List, sur Proudhon regorgent d’histoire, il semble ailleurs qu’on ait mis une certaine coquetterie à ne pas laisser les faits prendre trop de place dans la genèse des doctrines. C’est ainsi que la physiocratie, surtout la politique économique des physiocrates, doit beaucoup plus qu’on ne le dit ici à l’économie objective du XVIII^e siècle, notamment à l’expérience du Bureau du commerce. De même, la théorie de Ricardo s’applique à une Angleterre protectionniste et à une époque de frets élevés. — Malgré tout, l’esprit “ économiste ” se trahit donc dans ce livre : les auteurs semblent admettre que les hommes ont toujours obéi au principe de l’économie de l’effort. Hélas ! la nature humaine est plus complexe, et le problème de l’histoire économique est moins un pur problème de mécanique sociale qu’un problème de psychologie collective. Ce qui a déterminé les hommes à chaque époque, c’est non la conception des fins les plus désirables et des moyens les plus avantageux en soi, mais la conception des fins et moyens qui étaient considérés comme tels. — Au reste, on ne peut analyser un livre semblable. On ne peut qu’en conseiller la lecture et surtout la consultation familière. Les auteurs ont trouvé le secret, en pareille matière et en conservant le cadre d’un manuel, de n’être pas ennuyeux. Ce gros ouvrage n’est jamais lourd, il est spirituel souvent, émouvant parfois et toujours d’une limpide clarté, même lorsqu’il traite du marxisme ou de la théorie de la rente. — Je m’étonne de lire, p. 149, que du temps de Malthus on ne parlait guère encore de l’avortement ni des amours unisexuels. — Il est dit, p. 177, n. 1, que les machines

agricoles “ n’augmentent pas le rendement ”, mais seulement “ diminuent le travail ”. Une charrue perfectionnée, une semeuse augmentent le rendement. — P. 182, argument en faveur des pessimistes : la terre “ ne contient pas un atome de phosphate ou d’azote de plus qu’aux temps druidiques ”. Que devient cet argument en présence de la production industrielle de l’azote ? — Sur la loi Le Chapelier (de 1791 et non 1792, comme il est écrit p. 268, n. 2), on ne tient pas compte des raisons de circonstance mises en lumière par M. Germain Martin. — Sur la formation des idées de Sismondi, noter l’influence des études qu’il avait consacrées aux républiques italiennes, à l’opposition du *popolo crasso* et du *popolo minuto*.

X. L. HAVENITH in *Revue économique internationale*, 1910, p. 631-632.

C’est un beau livre que l’*Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu’à nos jours*¹ ; signé de MM. Charles Gide et Charles Rist, il se présente avec l’autorité que donne une incontestable érudition alliée à une grande largeur de vues. M. Charles Gide est un des maîtres incontestés de l’économie politique ; M. Charles Rist suit sa trace.

Les travaux de notre Revue l’orientent plutôt vers les faits que vers les idées ; elle occupe à cet égard une place toute spéciale et unique parmi les périodiques de langue française où les théories

¹ Paris ; Sirey, 1909.

et les idées ont toujours constitué une tradition classique. Cependant, nous en convenons volontiers, la culture livresque et l'étude des doctrines ont une importance considérable. La poussée touffue des sectes économiques, l'éclectisme croissant des théories rendent d'autant plus utiles les ouvrages de simplification systématique comme ceux-ci, par lesquels un accord s'établit entre les mouvements sociaux et les agitations intellectuelles.

Parmi les chapitres de cet intéressant ouvrage, signalons dans le premier livre, consacré aux fondateurs, le chapitre sur Malthus et Ricardo : *les Pessimistes* ; dans le second livre, consacré aux adversaires de l'école classique, l'étude sur Frédéric List ; dans le troisième livre, qui étudie le libéralisme, le chapitre intitulé *Apogée et déclin de l'école classique* (Stuart Mill) ; dans le livre quatrième, *l'École historique et la Querelle des méthodes* ; et enfin, tout le cinquième livre, vivant et proche de nous : *les Hédonistes*, école utilitariste et mathématique, *les Solidaristes*, *les Anarchistes*.

Ajoutons que les auteurs ont heureusement résolu le problème difficile de montrer à chaque palier historique la suite des traditions antérieures.

XI. Alvin S. JOHNSON in *The Journal of Political Economy*, 1911, p. 242-244.

It was to be expected that a work on the history of economic doctrines prepared by Professor Charles Gide or under his direction would be characterized by many excellences to which workers in the same field in other countries could hardly hope to attain. The teaching of the history of economics is given a far more important place in the French universities than in those of other countries ; and this will explain a certain superiority of technique in this kind of work. But further than this, the French mind seems peculiarly adapted to deal fairly with a body of thought in which the findings of fact and the judgments thereon have been too frequently determined by emotions and prejudices and dogmas. Our authors have found something of value in practically every important trend of thought from the time of the Physiocrats to our own day. And this they have succeeded in doing, not through the vulgar method of excluding the bad doctrine and overemphasizing the good, but through a study sufficiently painstaking and sympathetic to disclose the essentials of each writer's system. The impression left upon the reader is that of a steady progress in the direction of sanity and clearness of thought, a progress hampered by error, it is true, but all the more significant because of the errors overcome. In the opinion of the reviewer this is not only the fairest book in its field, but the most readable and instructive as well.

Since the book was written for the use of French students, closer attention is naturally given to French authors than their relative

importance would justify. The various communistic and socialistic schools also receive what seems to the reviewer an unduly large allotment of space. The English classical school is given ample space ; and one cannot complain of a slighting of the German historical school. The mathematical and psychological schools are disposed of in a very few pages. The account given is, however, sympathetic, and, on the whole, fair. And this is more than might have been expected, in view of the fact that until very recently there was not a book in France, not a lecture course, whether within the universities or without, in which the newer doctrines were taught, or even criticized (p. 615). American economists are, for the most part, ignored. This, the authors are careful to explain, does not imply a judgment of intrinsic unimportance ; it was necessary to draw the line somewhere, if the book were to be kept within a reasonable bulk. Slight as the study given to the American economists is, it suffices to produce one discovery that should interest us. The subtleties in which our economic journals revel are to be explained, no doubt, as a reaction from our too materialistic environment (p. 614).

American critics of the marginal utility doctrines will find on p. 615 a simile which should delight them. The marginal utility system, developed as it has been from the most insignificant facts of daily life, is compared to the Djinn of the Arabian nights, issuing from a vase where he had been imprisoned for a thousand years, and growing until he reaches the skies. "But the Djinn was only a mist ; and it remains to discover whether these grandiose hedonistic theories do not resemble the Djinn in this respect also." Professor Gide's conclusion, though cautiously expressed, appears to be that they do. He advances none of the

frivolous objections that have characterized the recent value controversy in every country ; he merely challenges the marginal utility theorists to show what they have discovered that we did not already know. All that they have is a new method of exposition ; their fundamental premises are practically those of the classical school — free competition, including the uniformity of prices, the fluidity of capital, the homogeneity of labor ; the *homo æconomicus*, *laissez faire*. What new knowledge can be evolved from these premises ? The marginal utility theorists can afford to accept the challenge. In order to give their reasoning a mathematical or quasi-mathematical form, they have been compelled to transform the tacit assumptions of the classical economists into explicit ones. When a marginal utility theorist assumes, for the purposes of theoretical construction, that capital and labor are absolutely fluid, his critics, seeing at a glance the significance of the assumption, recoil from its consequences. The same assumption had been made ever since the time of Ricardo, not only in the theories of value and distribution, but also in those theories having an immediate practical bearing, such as the theory of international trade and the theory of the incidence of taxation, but so long as the premises were undefined, the significance of their failure to give adequate expression to the facts of life was not appreciated. The mathematical and the psychological schools can at any rate claim a moderate share of the credit for impressing upon their adherents and their opponents as well the need of caution in the use of assumptions.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

XII. Émile LEVASSEUR in *Compte rendu de l'ASMP*,
1910, p. 308-322.

Le prix Le Dissez de Penanrun, dont la valeur est de 2.000 francs, est décerné chaque année alternativement par chacune des cinq sections de l'Académie et par le groupe des Académiciens libres. Cette année il appartient à la section d'économie, statistique et finances de proposer des candidats à l'Académie. Elle est tenue de désigner pour ce prix des ouvrages publiés dans les six semaines qui ont précédé la clôture du concours.

Dix-neuf auteurs se sont portés candidats, présentant chacun un ou plusieurs volumes. La section, de sa propre autorité, a ajouté, avec l'assentiment de l'auteur, un ouvrage au nombre de ceux qui étaient déjà inscrits.

Parmi les vingt auteurs qui ont figuré dans le concours, il y en a dont les ouvrages seraient dignes d'une récompense dans un autre concours, mais la section a jugé qu'ils ne relevaient pas assez directement de la science économique pour qu'elle pût vous les proposer et qu'elle ne devait vous rendre compte que des six concurrents auxquels elle vous propose de décerner soit le prix, soit une mention honorable. (...) [suit le résumé des 5 autres concurrents]

M. Charles Gide, professeur d'économie sociale à la Faculté de droit de Paris, est un maître éminent dont le nom est depuis longtemps populaire et dont les publications jouissent d'une grande autorité dans le monde économique, et particulièrement

auprès de la jeunesse des écoles de droit ; son *Traité d'économie politique*, qui a eu un grand nombre d'éditions, a initié à la science économique toute une longue série de générations. C'est un esprit original, un écrivain attrayant, un partisan zélé de la coopération libre dans laquelle il entrevoit la possibilité d'une transformation de l'échange. Nous n'avons à rappeler ici ni les étapes de sa carrière, ni le mérite de ses œuvres diverses. Nous sommes en présence de son dernier ouvrage. Cet ouvrage, qui a deux auteurs, M. Charles Gide et M. Charles Rist, professeur d'économie politique à la faculté de droit de l'Université de Montpellier, est intitulé : *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*. Chacun de ses dix-huit chapitres est signé par le rédacteur, neuf par M. Gide et autant par M. Rist ; tous deux, disent-ils dans la préface, “ n'ayant pas pensé qu'une collaboration scientifique à une histoire des idées impliquât un accord absolu sur toutes les questions qu'ils ont eu à envisager. ”

Ces questions sont multiples et très diverses ; elles embrassent l'ensemble des phénomènes économiques dont les écoles d'économistes et de socialistes ont, depuis un siècle et demi, étudié et décrit l'état et l'évolution dont ils ont essayé de formuler les lois.

Dans une œuvre de ce genre la méthode d'exposition a une importance notable. Il faut éviter à la fois le morcellement d'un dictionnaire et la confusion de courants simultanés de doctrines convergentes ou divergentes et composer, comme disent les auteurs, “ un ordre de succession qui n'implique nullement que chaque doctrine antécédente ait été éliminée ou recouverte par

celle qui l'a suivie... Tantôt les doctrines suivent des cours parallèles se partageant l'empire des esprits ; tantôt elles s'entrechoquent tumultueusement. Dans ce choc il peut arriver que l'une des doctrines succombe et disparaisse, mais plus souvent il arrive qu'elles se réconcilient et s'apaisent dans l'unité d'une doctrine plus haute ”.

Les auteurs ont classé toutes ces doctrines en cinq groupes : 1° Les fondateurs de l'école classique avec les physiocrates, Adam Smith, Malthus, Ricardo, Jean-Baptiste Say ; 2° les adversaires, de Sismondi jusqu'à List, et à la première génération de socialistes jusqu'en 1848 ; 3° l'apogée de l'école libérale jusqu'à John Stuart Mill et Bastiat ; 4° les dissidents, groupe qui comprend entre autres catégories, l'école historique et le socialisme de toute nuance ; 5° les doctrines récentes, parmi lesquelles figurent l'école autrichienne, la critique de la rente, le solidarisme, l'anarchisme.

Si les sciences de la nature, dont l'objet est relativement simple, ont été profondément remaniées par les travaux de la seconde moitié du XIX^e siècle, “ à plus forte raison, disent les auteurs, l'économie politique, science toute jeune, à peine sortie des tâtonnements du début, ne saurait-elle prétendre dorénavant à l'immutabilité. Tout ce que peut se permettre l'historien des doctrines est de mesurer le chemin parcouru, sans prétendre deviner la route qui reste à suivre ”. Sans doute la science économique ne peut tracer d'avance la route que suivra la politique économique, et la politique économique, quelle qu'elle soit, amènera des modifications dans l'exposé scientifique. Mais les auteurs ne sont-ils pas trop modestes à l'égard d'une science

dont ils professent les principes et qui, bien que jeune encore, possède cependant un fonds d'observations, de connaissances et de lois qui n'est certes pas moindre et moins solide que celui de la plupart des autres sciences sociales et philosophiques ?

Ce que remarquent avec beaucoup de raison les auteurs, c'est que l'économie politique qui, au début était une et absolue, par exemple au temps des physiocrates, s'est diversifiée à mesure que s'étendait le champ de ses investigations et qu'il en est sorti, comme de la physique, des filiales qui exploitent chacune un coin du domaine économique, la démographie, la science des finances, la statistique, etc.

L'école libérale française de la seconde moitié du XIX^e siècle et du commencement du XX^e siècle aurait pu fournir manière à un développement plus ample ; les auteurs auraient constaté que, malgré les divergences de système sur les applications de l'économie politique qu'ils signalent, les écoles libérale, interventionniste, historique s'accordent sur un certain nombre de points avec les principes essentiels de la science pure. Il existe donc bien une science des phénomènes économiques. Ce qui n'empêche pas d'accepter la formule finale des auteurs : “ En résumé : unité et collaboration croissantes sur le terrain scientifique, grâce au perfectionnement des méthodes, et, d'autre part, variété et même lutte sur le terrain pratique entre les différents idéals économiques. ”

Le volume, destiné surtout aux étudiants en droit, est d'un style alerte, d'une lecture facile, savant sans appareil d'érudition, suggestif par les jugements personnels des auteurs comme par

l'analyse des doctrines. C'est assurément une des plus remarquables publications récentes de l'économie politique.

La section d'économie politique, statistique et finances vient de vous rendre compte des six ouvrages qu'elle a distingués comme méritant d'être récompensés par l'Académie.

Elle vous propose de partager le prix Le Dissez de Penanrun entre M. C. Colson, auteur du *Cours d'économie politique* et MM. Gide et Rist, auteurs de l'*Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*.

La valeur du prix étant de 2.000 francs, il sera attribué 1.000 francs à MM. Gide et Rist et 1.000 francs à M. Colson.

Elle vous propose, en outre, d'attribuer une mention honorable aux quatre auteurs dont suivent les noms classés par ordre alphabétique.

M. Gras, auteur de l'*Histoire économique de la métallurgie de la Loire*, de l'*Histoire de la rubanerie et des industries de la soie à Saint-Étienne et dans la région stéphanoise*, de l'*Essai sur l'histoire de la quincaillerie*, de l'*Historique de l'armurerie stéphanoise*. M. Marcé, auteur du *Traité de comptabilité publique*. M. Schatz, auteur de l'*Individualisme économique et social*. M. Viallate, auteur de l'*Industrie américaine*.

Le Rapporteur, E. LEVASSEUR.

L'Académie a adopté les conclusions de ce rapport.

Séance du 12 février 1910.

XIII. René MAUNIER in *Revue internationale de sociologie*, 1910, p. 140-141.

On peut dire que le besoin de ce livre se faisait sentir, non seulement chez les étudiants, mais chez les savants eux-mêmes ; car aucune des histoires des doctrines économiques écrites ou traduites en français ne contenait un tableau d'ensemble complet de l'histoire de l'économie politique chez nous. Celle de Cossa est une bibliographie ; celles de Denis et Dubois sont inachevées ; celles d'Ingram et Espinas sont trop sommaires ; celle de Rambaud trop peu objective ; et de plus, la plupart d'entre elles sont déjà trop anciennes. Et cependant l'histoire des doctrines occupe dans notre enseignement une place que les auteurs eux-mêmes sont bien près de trouver excessive. Mais enfin, du moment que la fonction existe, il fallait bien lui créer un organe : le présent volume se présente ainsi dans les meilleures conditions possibles.

Il est divisé en cinq livres : *les fondateurs, les adversaires, le libéralisme, les dissidents, les doctrines récentes*. Les auteurs s'y sont réparti les chapitres. Dans le premier, le quatrième et le cinquième livre, leur part a été à peu près égale ; le second livre est presque en entier l'œuvre de M. Rist ; le troisième a été écrit en entier par M. Gide. Cette répartition n'a pas trop nui à l'homogénéité nécessaire, et d'autre part elle donne au livre un intérêt et un charme particuliers, en y introduisant une certaine variété de style et de méthode, qui fait qu'on peut lire d'un bout à l'autre et d'une traite, ce gros volume sans jamais s'ennuyer. Qualité rare chez un gros volume ! On passe de M. Gide, ai-

mable, ironique, ondoyant à son ordinaire, à M. Rist, plus sévère, plus systématique, plus méthodique, puis on retourne à M. Gide ; le paysage change sans cesse, sans que pour cela disparaissent l'unité et l'harmonie de ses lignes.

Quoique ce livre soit essentiellement un manuel ou un traité, les auteurs ne se sont pas interdit d'être originaux : et ils le sont sur bien des points. Nous ne pouvons que glaner çà et là quelques réflexions. Citons seulement l'exposé si ingénieux que M. Gide nous donne de la théorie de Malthus (p. 152) : " Malthus nous montre l'homme acculé dans un carrefour, un *trivium*, avec trois voies qui portent pour écriteaux, celle d'en face la misère, celle de droite la vertu, celle de gauche le vice. Il voit l'homme poussé vers la première, par la force d'un instinct aveugle ; il l'adjure d'y résister et de s'échapper par une des voies latérales, celle de droite de préférence ". Signalons encore de M. Gide une jolie comparaison entre Owen et Fourier (p. 270), et d'excellentes réflexions sur l'analogie entre l'économie politique mathématique et le mode de penser des utopistes (p. 622, 623). Pour M. Rist, appelons l'attention sur l'analyse très juste et très importante, à notre sens, qu'il fait des caractères de l'ancienne économie politique comparés à ceux du socialisme (p. 262-263) ; aussi tout son chapitre sur Sismondi, qui est un modèle. Les auteurs concluent par un appel au libéralisme, à la tolérance, à l'esprit de critique qui, avouent-ils, manquent à presque toutes les écoles !

Nous aurions bien aussi des critiques à faire ; nous nous bornons à deux. D'abord nous avouons être presque stupéfait par cette assertion traditionnelle que les Physiocrates ont fondé la

science sociale (M. Gide, p. 2-3) : comment confondre leur Ordre naturel, dont M. Gide note pourtant très bien le caractère *idéal* et *providentiel* (p. 9), avec l'idée du déterminisme social, telle qu'on la trouvera chez un Laplace ? M. Gide lui-même reconnaît chez les Physiocrates "une certaine absence d'esprit scientifique" (p. 16, note). De plus, nous aurions voulu que la *science économique* tînt plus de place, et même la première place. Mais ce n'est pas la faute des auteurs si on interroge les candidats, comme cela nous est arrivé, sur Morus ou sur Henry George, alors qu'on leur laisse ignorer Bücher ou Carl Menger.

XIV. L.L. PRICE in *The Economic Journal*, 1909,
p. 416-422.

These two volumes are, we are convinced, destined to be placed, and to remain, among the most welcome and valued possessions of every serious student of economics in France or elsewhere who can boast of the ownership and use of an adequate library. And they will, we think, in most instances belong to that more choice and favoured portion of his collection which the genuine lover of economic literature keeps near at hand for speedy reference. For not merely do they bear the stamp of enduring monuments of economic erudition, but the neat order, the unfailling *verve*, and the extreme lucidity with these stores of vast and accurate learning are set before the reader, are calculated both to whet his appetite at the immediate moment and to grip and fasten his attention at their first experimental trial, and also to draw

him repeatedly to seek renewed acquaintance with such a perennial source of wholesome, succulent nourishment. M. Gide and his collaborator in the second of the two treatises before us have indeed laid us under a heavy obligation, which we gratefully acknowledge and accept, but we can hardly hope to gauge it fully within the limited compass of a short review. All that we shall attempt, accordingly, is to convey a few suggestions of the opportunities, as rich as they can easily be utilised, which are here afforded for gaining an exact and ample knowledge of the past history, the present status, and the future possibilities of economic thought and investigation. (...) [analyse le 1^{er} livre].

For the other volume placed at the head of this notice the responsibility is shared by M. Gide with M. Rist. But the book itself as a whole is marked by the same general qualities as those we have already named as characteristic both of the *Principes* and of the *Cours d'Economie Politique*. The work done by either author covers about half the total number of chapters in the treatise. But it would not be easy, we think, for the reader who did not consult the table of contents, where the authorship of each chapter is distinguished, to discover any conspicuous difference between the successive portions of the work in respect of certain admirable common features. Both authors attain in equal measure to the command and display of the same great merits. These are the careful and judicial presentation of the views of various schools of thought, the accurate and diligent erudition with which a vast mass of copious literature has been examined and digested, the dexterity and impartiality with which salient thoughts have been extracted, and illuminating observations have been given their due prominence, and the mingled aptitude

and vigour with which the interest of the reader has been kindled and sustained. After a preliminary perusal of this volume we have reached a conclusion which, we are sure, will only be confirmed by subsequent consultation of its pages ; and that opinion is little more than a repetition of the verdict we have ventured to pronounce on the other book associated with this treatise in the present notice. We do not think that by any different avenue of learning a student could possibly make a more agreeable or satisfactory approach to this important region of economic study. Nor does the masterly felicitous removal of the chief obstacles which commonly beset his path by the deft hands of his skilled instructors impair in any sense or degree the solidity or sureness of the knowledge he will gain with their assistance. He need feel no suspicion, therefore, of the wondrous ease by which so desired a result is reached. For it is not a superficial, but, on the contrary, a profound and wide, acquaintance with the development of economic thought, which this book is designed and fitted to impart.

It is no doubt the case with this, as with other histories of economic doctrines, that some selection must perforce be made. The authors of the present treatise frankly recognise the necessity in their preface. In point of time, indeed, they take for their *terminus a quo* the end of the eighteenth century, when, as they maintain, the great lines of development of modern economic thought started with the Physiocrats, although these thinkers, they admit, had precursors in a more distant past. In point of place, writing for French students in the main, they naturally give especial prominence to French authors, although, as they observe, English and German contributions must require a large

notice in any adequate account of the main currents of economic speculation. But even within these circumscribed boundaries they have been forced to make a further choice both of economists and of their doctrines. They have aimed, in fact, not at the production of a full detailed account, but rather at the presentation of a successive series of descriptive pictures corresponding to outstanding epochs in the history of thought. They have based this selection, not on the usefulness, nor even on the truth, of the doctrines they have determined to present, for, as they justly remark, the history of error may in effect be no less instructive or significant than the history of what is true. But, on the other hand, as far as possible they have abstained from criticism and from commentary, and have let the authors and their utterances speak for themselves. What their real object has been may, as they contend, be summarised by saying that the true title of their book should probably have been thus expressed. It should have been called "The history of the origin and evolution of the actual economic doctrines which are recognised and taught at the present day."

It is with this purpose in view that they have sought to combine the order of presentation dictated by a wish to bring into relief different schools of thought with that prescribed by chronological requirements, and they have sacrificed the latter to the former wherever necessity demanded. They have grouped doctrines according to their family and parentage, and have classified them more by the epochs when they reached their maturity than by the dates of their original birth, although they have also examined and exhibited them as far as possible in the order of their appearance. Of these epochs of economic reasoning they have

distinguished five. The first covers the end of the eighteenth and the beginning of the nineteenth century. To this period belong the founders of the "classical" political economy, among whom the Physiocrats, Adam Smith and J.-B. Say, were succeeded by Malthus and Ricardo, whose disquieting speculations rudely disturbed the pleasing picture of the "natural order" of affairs conceived and portrayed by their predecessors. In the second epoch, embracing the first half of the nineteenth century, the adversaries of this group of writers included Sismondi, Saint-Simon and the "Socialistes Associationistes," Proudhon and List. The middle of the nineteenth century saw the commencement of a new epoch described not inappropriately as the "Apogee" of the Liberal school, which, at the small cost of a few inconsiderable concessions, triumphantly rebutted the assaults that had been made on the old classical dogmas, and gave definite shape to their scheme of doctrine. The leading representatives of this epoch were J.S. Mill in England, and Bastiat in France. The succeeding fourth epoch, coinciding with the second half of the nineteenth century, witnessed the rise of a new group, or series of groups, of dissentients. And this disagreement was shown in four distinct directions. In the region of method the historical school made its appearance. In social politics State Socialism, in scientific or pseudo-scientific reasoning Marxim, and in moral inspiration Christian Socialism, called in question for various reasons the reflections and conclusions of the Liberal school. Finally, with the fifth epoch at the end of the nineteenth and the beginning of the twentieth centuries, we discover in recent doctrines older teachings transformed or deformed into new shapes. In the hedonistic theories and the generic idea of rent, a kind or revision of the classical dogmas is of-

ferred afresh, in so-called “solidarisme” a bridge is constructed between Individualism and Socialism, and in Anarchism we may recognise a species of Liberalism run mad.

From this outlined sketch it will be understood how skilfully M. Gide and M. Rist have contrived to thread together the varied forms of economic doctrines into a connected whole ; and by such appropriate means they have managed with consummate aptitude to catch and to retain the interest of the reader. For he feels sensible that a continuing motive runs through the different chapters of the story. He is conscious of a consecutive and rational development of thought which will deserve and will reward attentive study. The detailed execution of their plan is, moreover, no less happy than the conception of their general scheme. They make the older writers whom they handle thoroughly alive, and it will be noticed that they have not excluded from their programme the most recent contributions to economic study. The mathematical school, for instance, finds a place, together with the Austrian economists ; and the “solidarisme” favoured in France by M. Léon Bourgeois is described as carefully as are the opinions and the writings of such representative members of the Fabian Society in England as Mr. and Mrs. Sidney Webb. Nor will the reader who dissidents from the particular judgments framed in different instances refuse, we think, to recognise the fairness with which the views thus criticised have been exhibited. Both teacher and pupil may, we believe, continually find fresh material for appreciative examination in this rich and ordered storehouse of economic thought ; and the longer and oftener they consult the different sections the greater, we

are confident, will be their admiration for the industry, ability and candour of the authors.

M. Gide and M. Rist note in their preface the curious, and perhaps characteristic, circumstance that in their own country at the present day there is not a single chair of economic history established in the universities ; and they observe that, while in the other civilised countries of the world it is the history of facts and not the sequence of ideas which has taken the foremost place in the study of economic history, in France the exact reverse has been the case. In conclusion, therefore, we should venture to remark that, if the French have hitherto in their arrangements for academic teaching devoted too small a space, or even none at all, to economic history, in the sense of a systematic narrative of the other hand, of the development of economic thought must form a part of any comprehensive scheme as a particular section of the general study of economic history, and that the valuable work before us shows beyond dispute that it would not be easy to rival, while it would be impossible to surpass, the combined skill and erudition which French writers can, it is evident, command for the attractive, masterly description of the successive phases of economic speculation. The English student will perhaps note with special interest the extent to which French economists, as a body, have avoided some particular directions favoured generally by English reasoners.

XV. Mathieu-François ROUXEL in *Journal des économistes*, 1910, p. 496-498.

L'histoire des doctrines occupe dans l'enseignement économique en France une place beaucoup plus grande que dans tout autre pays. Dans chaque Faculté de Droit elle a une chaire spéciale ; à l'examen de doctorat économique une interrogation spéciale lui est réservée, et de même une épreuve au concours d'agrégation économique. A la Sorbonne, où il n'y a qu'une seule chaire d'enseignement économique, elle est précisément affectée à l'histoire des doctrines et il en est de même à l'Ecole des Hautes Etudes.

Cette place prépondérante faite à l'histoire des doctrines peut paraître excessive, surtout si l'on remarque que l'histoire économique proprement dite, c'est-à-dire l'histoire des institutions et des faits, ne possède pas une seule chaire dans nos Universités de France !

Dans d'autres pays, c'est l'histoire des faits, non celle des idées, qui figure au premier plan. Pour ceux qui se réclament de l'école historique ou du matérialisme historique, les doctrines et les systèmes n'apparaissent que comme les reflets¹ des circonstances économiques ; ce sont donc celles-ci qu'il importe d'étudier.

¹ Dans le texte original, il est imprimé " reffets ", nous avons rectifié [Note de LM].

Quoi qu'il en soit, MM. Gide et Rist estiment que les deux systèmes en vogue sont exagérés et qu'il conviendrait de donner un enseignement historique complet. Le milieu économique exerce une grande influence sur l'économiste même le plus abstrait. Ce sont les faits qui font surgir à un moment donné les problèmes qui s'imposent au théoricien. Cependant les faits ne suffiraient pas à expliquer la naissance des doctrines, pas même celles de politique sociale et bien moins encore celles de pure interprétation scientifique. Il faudrait donc, ou réunir ces deux enseignements, ou les constituer tous deux à l'état de discipline distincte. C'est pour ce dernier parti qu'optent nos auteurs.

L'histoire des doctrines économiques étant enseignée, il faut des traités spéciaux pour maîtres et élèves. Quoiqu'il y en ait déjà plusieurs, celui qu'on nous présente ne sera pas de trop : il faut pouvoir choisir, et l'attrait de la nouveauté n'est pas à dédaigner.

Comme on ne peut pas tout dire en un seul volume, les auteurs de ce livre se sont abstenus de remonter dans le temps plus loin que les physiocrates et, tout en donnant une place importante aux principaux auteurs étrangers, s'adressant à des étudiants français, ils ont donné plus de développements aux doctrines d'origine française.

Cette histoire des doctrines économiques est divisée en cinq époques : 1° Les *fondateurs* de l'économie politique : les physiocrates, Adam Smith, J.-B. Say, Malthus et Ricardo. 2° Les *adversaires* : Sismondi, Saint-Simon, Proudhon, List et les socialistes utopiques. 3° *L'apogée de l'école libérale*, personnifié, en Angleterre, dans les *Principes* de Stuart Mill et en France,

dans les *Harmonies* de Bastiat. 4° Les *dissidents* de ce libéralisme : l'école historique, le socialisme d'Etat, le marxisme, et le christianisme social. 5° Les *Doctrines récentes* : l'hédonisme, le solidarisme, l'anarchisme et le syndicalisme.

MM. Gide et Rist, tout en observant de montrer aux étudiants en quoi telle ou telle doctrine prête à la critique scientifique, soit par un vice de raisonnement, soit par une inexacte observation des faits, ont restreint leurs commentaires au minimum, pour ne pas grossir démesurément le volume et surtout parce que ce qu'il importe aux lecteurs de connaître, " ce sont les opinions des maîtres que nous leur présentons et non les nôtres. Autant que possible nous les avons laissés parler eux-mêmes et, pour cela, nous n'avons pas craint de multiplier les citations ".

Les conclusions tirées par nos auteurs des doctrines exposées sont aussi très modérées. La science économique, disent-ils, se préoccupe non de prescrire ce qui doit être, mais simplement d'expliquer et de comprendre ce qui est. " La supériorité d'une théorie se mesure ici uniquement à sa valeur explicative. "

Il est évident que la science n'a pas besoin de *prescrire* ce qui doit être, cela découle naturellement de l'explication et de la compréhension. Mais il ne paraît guère que l'explication soit valable, puisque, les auteurs en conviennent : " Tandis qu'un fonds commun scientifique semble se constituer peu à peu entre les économistes, les divergences sur le but à poursuivre et sur les moyens à employer en matière de politique économique ne sont pas aujourd'hui moins vives qu'autrefois. "

Il suit de là que l'on ne comprend pas, que la science n'explique pas, que le " fonds commun " n'a rien de scientifique, qu'il y a enfin un vice radical dans les doctrines économiques.

Nos auteurs disent que la science économique actuelle n'est guère explicative, ni par conséquent normative : " L'impression qui se dégage d'une histoire des doctrines est sinon quelque peu mélancolique, du moins faite pour nous disposer à une certaine humilité. Tant de doctrines qu'on croyait définitivement acquises s'effacent et tant d'autres qu'on croyait mortes revivent. "

Comment sortir de ce dédale ? MM. Gide et Rist me paraissent approcher de la vérité quand ils disent : " Ce dont la science et l'enseignement ont le plus besoin pour se développer, c'est d'une large et complète liberté : liberté dans les méthodes, liberté dans les théories, liberté aussi dans tous les idéals et les systèmes. "

L'histoire des doctrines économiques est décrite avec beaucoup de compétence et d'impartialité ; la part prise par les fondateurs : les physiocrates et Adam Smith, est surtout bien mise en évidence. Peut-être serait-ce en remontant avec soin à ses sources qu'on arriverait à régénérer la science économique.

XVI. François SIMIAND in *L'Année sociologique*,
1910, p. 552-555.

Il n'entre pas dans notre cadre de rendre compte des ouvrages sur l'histoire des doctrines économiques considérées en elles-mêmes et à part des faits. Nous signalerons cependant par une brève notice cette nouvelle histoire des doctrines économiques, non simplement à raison de ses mérites, mais encore parce qu'elle nous paraît, plus qu'une autre, soulever une question générale du point de vue même où nous nous plaçons ici. Les auteurs reconnaissent spontanément dans leur préface, que la place faite à l'histoire des doctrines dans l'enseignement économique français est excessive, alors surtout que l'histoire des institutions et des faits n'y est à peu près pas représentée. Pourtant ils maintiennent pour elle le droit de se constituer en discipline distincte ; si notable que leur paraisse être l'influence des faits sur les doctrines, il ne leur semble pas en effet que les faits suffiraient à en expliquer la naissance. " Comment expliquer ainsi que le même milieu et la même époque aient pu engendrer à la fois des doctrines aussi hétérogènes et même aussi antagonistes que celles d'un J.-B. Say et d'un Sismondi ? d'un Bastiat et d'un Proudhon ? d'un Schulze-Delitsch et d'un Marx ? d'un Francis Walker et d'un Henry George ? " (p. vi-vii).

Cette argumentation ne nous paraît pas décisive. D'abord, à tous moments, parmi les théoriciens, à côté d'esprits chez qui le travail théorique est une réaction directe à l'impression originale et immédiate faite sur eux par la réalité économique de leur temps, il peut exister des esprits qui continuent simplement la tradition

d'une doctrine antérieure, sans s'apercevoir qu'elle ne s'applique plus à la réalité de leur temps, ou des esprits qui, imbus d'une doctrine transmise ou préjugée, méconnaissent ou ne voient telle qu'elle est la réalité du temps, ou même des esprits incapables ou insoucieux de considérer objectivement aucune réalité intégrale, présente ou passée, ou construisant leurs théories sur un monde économique hypothétique qui leur en tient lieu (au fond, n'est-ce même pas jusqu'ici le cas ordinaire et n'est-ce pas la raison pourquoi l'histoire des doctrines économiques est d'un si médiocre profit pour une science économique positive à instituer aujourd'hui ?). D'autre part, à tous moments, une même réalité économique, complexe comme elle l'est, d'autant plus difficile à embrasser que les moyens d'informations étaient plus insuffisants, peut être et surtout avoir été aperçue ou sentie par des esprits différents de façons différentes, dont chacune est inexacte moins parce qu'elle contient que parce qu'elle ne contient pas, et qui, par suite, ne se contredisent ou ne s'excluent pas forcément ; ou encore même, les esprits différents voient dans la réalité les mêmes traits, les mêmes phénomènes, mais mettent l'accent sur eux différemment et cela suffit à différencier les doctrines.

Nous regretterons donc que les auteurs du présent ouvrage, avec la remarquable connaissance qu'ils ont des doctrines, l'intelligence à la fois impartiale et critique qu'ils apportent à les comprendre et le talent d'exposition lucide et intéressante qu'ils possèdent, n'aient pas, en même temps, davantage recherché et marqué les relations de chacune des doctrines successives avec la réalité du temps ou d'autres temps, avec les données dont chaque doctrine disposait ou pouvait disposer, avec la matière

de science qu'elles ont ou n'ont pas, ont bien ou ont mal élaborée. Il nous semble qu'il serait plus exact en soi, autant que plus propre à former l'esprit des étudiants, d'étudier et de critiquer ainsi les doctrines que de les considérer en elles-mêmes, isolées des faits qu'elles prétendent exprimer, comme si elles étaient des phénomènes indépendants s'expliquant par soi-même, et que les discuter dialectiquement, soit les unes par les autres, soit par des contre-arguments de même ordre présentés par le critique, c'est-à-dire encore par une opposition entre des doctrines, entre les doctrines exposées et la doctrine, avouée ou latente, du critique lui-même. Ce serait, de plus, le moyen de faire entrer dans l'enseignement, sous le couvert de l'histoire des doctrines qui y est si largement admise, cette histoire des faits économiques qu'on regrette de n'y point voir.

La discussion des doctrines, faite par nos auteurs, ne nous satisfait donc pas pleinement ; sur plus d'un point elle nous paraît être trop indulgente, précisément, croyons-nous, parce qu'elle ne se réfère pas assez à la réalité qu'il s'agit d'expliquer ; et à plusieurs égards nous la concevrions autrement : notamment, — on ne s'en étonnera pas ici, — elle ne nous paraît pas faire la part qui convient à la position sociologique des problèmes, et aux vues qui nous semblent s'ouvrir de cette position une fois prise. Telle qu'elle est cependant, nous préférons encore l'y trouver que de rencontrer un exposé où les doctrines se succéderaient simplement analysées, sans être soumises à un examen lui-même doctrinal, dans une indifférence de pur historien ou de sceptique.

Nous louerons aussi MM. Gide et Rist de ne point s'être asservis à un cadre chronologique étroit et inintelligent, ni astreints à être superficiellement complets, mais plutôt de s'être, de propos délibéré, limités aux auteurs considérés comme les plus représentatifs, et, ceux-là, de les avoir bien étudiés, d'avoir cherché à constituer des familles de doctrines, d'avoir pris, pour situer ces familles dans le temps, la date de leur maturité de préférence à celle, souvent bien vaine, de leur origine première. Et enfin nous noterons encore à leur éloge qu'ils ont introduit dans cette histoire et étudié de façon fort heureuse, et avec l'importance qu'elles méritent d'y prendre, tant certaines doctrines trop souvent négligées ou mal exposées (comme celle de l'économie dite mathématique, par exemple) que telles doctrines récentes et toutes contemporaines, d'autant plus intéressantes, les unes et les autres, à trouver ici présentées de la sorte, qu'elles sont, dans les travaux originaux, plus difficiles à atteindre ou même à comprendre pour le commun lecteur.

XVII. Georges WEILL in *Revue de synthèse historique*, 1910, p. 258-259.

Cet ouvrage est divisé en cinq livres. Le premier s'occupe des "Fondateurs". Ce sont d'abord les Physiocrates, qui exposent l'existence de l'ordre naturel et des lois économiques. Puis vient le véritable créateur de la science économique, Adam Smith, dont le système est analysé en détail. Ses élèves développent ses idées ; mais les principaux d'entre eux, les pessimistes, Malthus et Ricardo, en exposant avec sérénité les conséquences parfois

révoltantes des lois naturelles, contribuent à la réaction contre le libéralisme.

Cette réaction est retracée dans le livre II, consacré aux “ Adversaires ”. Sismondi se borne à critiquer la théorie de Smith en faisant le tableau des misères engendrées par la libre concurrence. Les socialistes, plus hardis, croient posséder le moyen de créer une société nouvelle, affranchie de ces misères : les Saint-Simoniens, Owen, Fourier, Louis Blanc répandent leurs utopies. Dans un esprit tout différent, Frédéric List formule la protestation du nationalisme allemand contre l'économie internationale des classiques. Proudhon, venu après les socialistes utopistes, les critique aussi vigoureusement que les libéraux, et prétend faire mieux en réformant la circulation des richesses par le crédit gratuit.

Le discrédit jeté sur le socialisme par l'échec de 1848 donne à l'école classique une période nouvelle d'éclat et de popularité. C'est l'objet du livre III, sur le “ libéralisme ”. L'école française, pour combattre le socialisme et le protectionnisme, nie les constatations désolantes des Malthus et des Ricardo ; elle affirme les résultats bienfaisants des lois naturelles et se fait résolument optimiste avec Bastiat. L'école anglaise, moins facile à satisfaire, marque à la fois l'apogée et le déclin de la théorie libérale : Stuart Mill, en effet, surtout individualiste pendant la première moitié de sa vie, tourne au socialiste pendant la seconde.

Le livre IV montre les révoltes des “ Dissidents ” contre la doctrine régnante. L'école historique, fondée par Roscher en Alle-

magne et rajeunie ensuite par Schmoller, critique chez les économistes classiques la prétention à l'universalité, une psychologie insuffisante, enfin l'abus de la méthode déductive : à la conception mécanique de la science elle prétend substituer une conception organique, fondée sur l'histoire. D'autre part, le socialisme d'État est adopté à la fois par quelques économistes, qui veulent limiter le laisser-faire, et par quelques socialistes, pressés d'apporter aux ouvriers des améliorations immédiates : enseigné vraiment en France par les Dupont-White et les Cournot, il prend tout son essor en Allemagne : Rodbertus et Lassalle le préconisent et bientôt des professeurs comme Adolphe Wagner l'acclimatent dans les universités. Au socialisme d'État s'oppose le socialisme révolutionnaire, celui de Karl Marx, dont l'influence a été prodigieuse pendant trente ans. Quant aux écoles inspirées du christianisme, école de Le Play, catholicisme social, protestantisme social, elles ont comme trait commun l'antipathie contre la théorie libérale.

Le livre V nous fait connaître les “ Doctrines récentes ”. On peut y distinguer quatre tendances principales. 1° Il y a un renouveau des préoccupations théoriques, des études sur l'économie pure : l'école mathématique ramène tout à l'échange, l'école psychologique à l'utilité finale, des hommes tels que Stanley Jevons, Léon Walras, Charles Menger, Böhm-Bawerk ouvrent ainsi à la science des voies nouvelles. 2° Le socialisme abandonne quelques-unes des idées de Karl Marx, la théorie de la plus-value, par exemple ; mais s'il accepte les principes formulés par les économistes, c'est pour se consacrer avec d'autant plus d'énergie aux revendications politiques et sociales. C'est en invoquant la doctrine classique de Ricardo sur la rente que Henry

George, pour ne citer que lui, réclame la nationalisation du sol. 3° Le solidarisme acquiert en France une grande popularité, parce qu'il ouvre une voie intermédiaire entre le système du laisser-faire et le collectivisme. Soutenu par des hommes politiques tels que Léon Bourgeois, justifié par des sociologues tels que Durkheim, il représente la forme française du socialisme d'État. 4° L'anarchisme résulte d'une fusion entre les idées libérales et les idées socialistes : aux premières, il emprunte la critique de l'État, l'apologie de la libre initiative ; aux secondes, la critique de la propriété, la théorie de l'exploitation du travailleur. Venu de Proudhon, par Bakounine et Kropotkine, aux théoriciens de nos jours, l'anarchisme a pris en France une forme spéciale dans le syndicalisme révolutionnaire.

Ce résumé très sec ne donne qu'une idée incomplète des richesses contenues dans ce remarquable ouvrage. Les deux auteurs nous font connaître non seulement les traits caractéristiques de chaque doctrine, mais l'influence qu'elle a exercée, les retours de faveur qu'elle a obtenus. Chacun aussi est l'objet d'une critique approfondie : tantôt M. Gide avec sa clairvoyance ironique et amusée, tantôt M. Rist avec sa précision scientifique *démontent* le système, découvrent les contradictions latentes, les causes d'erreur, mais aussi les idées fécondes et justes. Voilà pourquoi ce gros livre, manuel précieux pour les étudiants, est aussi d'une lecture attachante pour les profanes. C'est une œuvre maîtresse qui fait grand honneur à l'école juridique française.

XVIII. René WORMS in *Revue internationale de sociologie*, 1913, p. 750-751.

La première édition de cet excellent ouvrage date de quatre années environ. Il lui a été accordé, dans le numéro de février 1910 de notre Revue, un hommage légitime par notre collaborateur M. Maunier. La faveur du public a ratifié ces éloges, et le livre — que d'autre part l'Académie des sciences morales et politiques a couronné — s'est épuisé assez rapidement. La seconde édition, qui vient de paraître, a subi quelques retouches. Le plan général fut conservé. Dans une première partie, les auteurs nous font assister à la naissance de la doctrine économique libérale, avec les physiocrates, Adam Smith, J.-B. Say, Malthus et Ricardo. Dans une deuxième, ils en présentent les adversaires initiaux, Sismondi, Henri Saint-Simon, les socialistes associationnistes (Owen, Fourier, Louis Blanc), Frédéric List, Proudhon. Dans la troisième, ils la montrent arrivant à son apogée, avec les œuvres de Carey, de Bastiat, de Stuart Mill, ce dernier marquant déjà le point d'infléchissement de la courbe. La quatrième nous fait voir le progrès des écoles dissidentes : l'école historique (à laquelle les auteurs rattachent l'école sociologique), le socialisme d'État, le marxisme, les écoles chrétiennes. Enfin la cinquième traite des doctrines actuelles ; nous y voyons les hédonistes (école psychologique et école mathématique) reprendre les thèses classiques, la théorie de la rente se développer, mais suggérer l'idée de nationalisation du sol, les solidaristes (inspirés par l'organicisme) tenter une conciliation entre l'individualisme et le socialisme, les anarchistes outrer à la fois la thèse libérale et la thèse collectiviste. Toutes ces doctrines sont expo-

sées avec clarté, avec élégance, avec une ample documentation, et à certains moments, avec une véritable éloquence. Bien que chaque chapitre soit l'œuvre d'un seul des deux auteurs, leur ensemble forme un tout parfaitement cohérent et homogène. Dans une matière extrêmement vaste, et dont les parties sont fort dissemblables, ce livre met une unité, qui n'est point factice, en prenant comme centre de ses explications la doctrine "classique". A chacune des théories qu'ils rencontrent, les auteurs ont su rendre justice, en montrant les notions nouvelles et durables qu'elle a fait entrer dans l'économie. Et vis à vis de chacune d'elles aussi, même de celles auxquelles personnellement ils se rattachent, ils ont su garder une louable et bien rare indépendance, qui convient à des historiens. De tout cela il convient de les féliciter sans réserves.

S'il fallait à tout prix formuler quelques critiques, nous nous bornerions à exprimer le regret que l'ouvrage commence seulement avec les physiocrates, alors que dans les périodes antérieures il y a tant à retenir, qu'il soit presque muet sur la pensée économique dans certains grands pays¹, et que pour ses auteurs l'histoire des doctrines paraisse n'avoir d'intérêt que comme élément de l'économie elle-même. Mais ce ne sont là que des observations d'une portée assez limitée, et nous ne saurions assez dire combien est instructive et intéressante la lecture de ce volume à tous égards considérable.

¹ "Nous avons, à regret, écarté de notre programme les économistes italiens." (page 676, note 1).

XIX. ANONYME XXX in *The Political Science Quarterly*, 1910, p. 180.

It is a fact not conducive to Anglo-American self-satisfaction that, while there exists in English no single adequate history of economics, France should produce every few years a new book on this subject. The French productivity in this field is probably due to the fact that in almost every French university there is a chair of the history of economic thought, although, as our authors tell us in the preface, there is not yet a single chair of the history of economic institutions. Professors Charles Gide of Paris and Charles Rist of Montpellier have deemed the time opportune for a new history, which they have published under the title *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours* (Paris, Larose et Tenin, 1909 ; 710 pp.). The preface and the conclusion are the joint work of the two authors, while each is responsible for about one-half of the five books and eighteen chapters into which the volume is divided. The five books are entitled : "The Founders," including the "pessimists" Malthus and Ricardo ; "The Adversaries," including Sismondi, List and the early socialists ; "The Liberals" ; "The Dissenters" ; and "Recent Doctrines." In each chapter one or two representative figures are selected and are treated with as much fulness as space permits. As is to be expected from the reputation of the authors, the work is excellent, so far as it goes ; but the very plan of the work lays it open to several criticisms. In the first place it omits all the seventeenth-century writers and all those of the eighteenth century prior to the physiocrats and Adam Smith ; second, it pays no attention to the minor writers, many of whom

are of considerable importance in the history of economic thought ; third, it lays undue stress upon the French contributions ; fourth, the recent doctrines are certainly not exhausted, or even adequately treated, by mentioning simply the “hedonists”, the extension of the rent theories, the “solidarists” and the anarchists. For the purpose of the French students, however, for whom it is primarily intended, the book will no doubt be found useful.

XX. ANONYME YYY in *The Political Science Quaterly*, 1916, p. 645.

The English translation of Gide and Rist's *History of Economic Doctrines* (Boston, D.C. Heath and Company ; xxiii, 672 pp.) has been made from the second edition by Mr. R. Richard of the University College of North Wales, under the direction of the late Professor William Smart. Although the book begins only with the Physiocrats — thus neglecting entirely the rich economic literature of the seventeenth century and the first half of the eighteenth — it will no doubt soon take the place in English that it has achieved for itself both in the original French and in the German translation, as distinctly the ablest and most interesting history of economics in existence. Its French origin and predilections are naturally visible throughout, but it tries to be fairly comprehensive and pays considerable attention to German literature. The Americans writers fare less well. A few pages each are devoted to Walker and Clark ; the other writers referred to

several times in the notes are Fisher, Patten, and Seligman. Carver, Fetter, and Seager receive one reference each and no mention at all is made of Taussig, Davenport, Moore or Adams. The misprints of English names that used to mar French books are very rare. We have noticed only one (page 349), where MacWickar is mentioned.

XXI. ANONYME ZZZ in *Annales du Musée social*, 1910, p. 43¹.

Ainsi qu'ils l'exposent dans la Préface du livre, MM. Gide et Rist ont voulu écrire avant tout l'histoire des doctrines économiques, l'*histoire des idées*. Mais la formation et le développement des idées sont sinon déterminés exclusivement, ainsi que l'ont prétendu à tort les marxistes, du moins influencés dans une large mesure par le milieu, par les conditions de vie et de travail de chaque pays et de chaque époque. Les auteurs n'ont pas manqué de tenir compte de cette vérité et ils ont toujours scrupuleusement mis en évidence, le cas échéant, les faits qui peuvent expliquer la faveur ou la défaveur d'un système.

MM. Gide et Rist n'ont pas compris dans leur étude les économistes antérieurs à la fin du XVIII^e siècle. Le livre I^{er} du volume

¹ La notice précise le numéro de catalogue de la bibliothèque du Musée social pour ce livre : n° 17.376 [Note de LM].

traite des fondateurs : les Physiocrates, Adam Smith et aussi des pessimistes : Ricardo, Malthus. Le livre II passe en revue les doctrines opposées au libéralisme économique : les théories de Sismondi, de Saint-Simon et de son école, d'Owen et de Fourier, de List, des socialistes de 1848. Le livre III est consacré à l'école libérale de Bastiat à Stuart Mill. Puis vient (livre IV) l'étude de l'école historique, du socialisme d'Etat, de Marx et de ses disciples, des écoles qui s'inspirent des principes chrétiens. — Enfin une dernière partie expose les doctrines récentes : école mathématique, systèmes de la nationalisation du sol, de la reprise sous forme d'impôt de la plus-value foncière d'origine sociale, syndicalisme, anarchisme.

A la fois lucide, précis, bien documenté et complet, le livre de MM. Gide et Rist nous paraît destiné à devenir classique. Il démontre une fois de plus, contrairement à l'opinion de certains partisans de l'extrême spécialisation des études, qu'il est encore possible, tout en se conformant rigoureusement aux exigences d'une bonne étude scientifique, de composer de ces ouvrages de synthèse auxquels, ainsi que l'ont reconnu des penseurs étrangers — entre autres M. Novicow — nos écrivains français, historiens ou économistes, sont particulièrement aptes.

XXII. Léon WALRAS in *Gazette de Lausanne*, 1910¹.

Nous ne voudrions pas laisser l'année 1909 entrer dans le passé, ni l'année 1910 l'y suivre, sans noter, comme il convient, deux faits importants au point de vue de la science économique, dont l'un qui s'est passé dans la première, et l'autre qui va se passer dans la seconde.

En mai 1909 a paru à la Librairie L. Larose et L. Tenin, à Paris, une *Histoire des doctrines économiques, depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*, qui nous semble d'une importance peu courante. Elle a pour auteurs M. Charles Gide, professeur d'économie sociale à l'Université de Paris, bien connu à Genève et Lausanne, et M. Charles Rist, professeur d'économie politique à l'Université de Montpellier, fils du Dr Rist, qui était, il y a trente-cinq ans, directeur de l'asile de Cery.

MM. Gide et Rist étudient successivement (nous indiquons comme eux les *livres* en chiffres romains et les *chapitres* en chiffres arabes).

I. Les fondateurs. 1. Les physiocrates. 2. Adam Smith. 3. Les pessimistes.

II. Les adversaires. 1. Sismondi. 2. Saint-Simon. 3. Les socialistes associationnistes. 4. List. 5. Proudhon.

III. Le libéralisme. 1. Les optimistes. 2. Stuart Mill.

¹ La rédaction de la *Gazette de Lausanne* a fait précéder l'article, entouré de noir, de la note suivante : " Voici le dernier article écrit par le professeur Léon Walras pour la *Gazette de Lausanne* et dont il nous a renvoyé les épreuves le 3 janvier [1910], l'avant-veille de son décès. "

IV. Les dissidents. 1. L'école historique. 2. Le socialisme d'Etat. 3. Le marxisme. 4. Les doctrines inspirées du christianisme.
V. Les doctrines récentes. 1. Les hédonistes. 2. La théorie de la rente et ses applications. 3. Les solidaristes. 4. Les anarchistes.

MM. Gide et Rist ont accompli cette tâche immense, qui suppose naturellement une connaissance approfondie de l'anglais et de l'allemand, et ne laisse en-dehors aucune tentative, en se partageant non le travail de préparation générale et de révision qu'ils ont effectué en commun, mais celui de la rédaction, chacun d'eux s'étant chargé de tel ou tel chapitre et "les réserves ou les sympathies qu'ils ont pu formuler à l'égard de telle ou telle de ces doctrines devant être considérées comme l'expression des opinions personnelles du signataire de chaque chapitre" (p. XV). Mais cette décision ne paraît pas avoir laissé subsister entre eux aucun dissentiment de doctrine. Au moins ne l'avons-nous pas trouvé.

Au début du livre IV de leur ouvrage, consacré aux "dissidents", MM. Gide et Rist constatent le déclin croissant et le discrédit complet du libéralisme économique, et le divorce de plus en plus marqué entre la théorie économique et la réalité concrète, puis ils disent : "Le divorce entre la réalité et la théorie, on pouvait chercher à l'atténuer de deux manières. Ou bien en reconstruisant par l'analyse une théorie nouvelle plus harmonieuse et plus compréhensive ; c'est la voie que devaient inaugurer, vers 1870, Menger, Jevons et Walras. Ou, plus radicalement, en repoussant toute théorie abstraite et en faisant de la peinture du réel l'objet unique de la science : c'est la voie qu'on

choisit tout d'abord et c'est l'école historique qui s'y engagea ” (p. 438).

J'avouerais très franchement que je ne suis pas assez initié aux doctrines de l'école historique pour juger de l'exactitude de cette allégation. Si, réellement l'école de M. Roscher et de M. Schmoller a entrepris de chasser ainsi l'économie politique de l'économie politique et sociale, les trois ouvrages de Jevons (*The Theory of Political Economy*, 1871), de Menger (*Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, 1872) et de Walras (*Éléments d'économie politique pure*, 1874-1877) sont arrivés fort à propos pour empêcher l'absorption complète de l'élément proprement économique par le droit et l'histoire en économie politique et sociale.

Aussi ai-je été bien favorablement impressionné en recevant une circulaire par laquelle on m'annonce que, le 23 février 1910, Carl Menger aura 70 ans et que, ce jour-là, on entend célébrer à Vienne son jubilé. Ses admirateurs sont invités à envoyer leurs photographies, qu'on lui offrira réunies dans un album. En outre, on a commandé son portrait à Ferdinand Schmutzer. Ce portrait sera gravé et un exemplaire de cette gravure sera remis à chaque envoyeur de photographie. Cette circulaire est signée de MM. le Dr E. de Böhm-Bawerk, professeur à l'Université et ancien ministre, le Dr R. Meyer, haut fonctionnaire au ministère des Finances, le Dr E. de Philippovich, professeur à l'Université, le Dr F. baron de Wieser, professeur à l'Université, le Dr Ernest Seidler, haut fonctionnaire au ministère de l'Agriculture, le Dr Arnold Krasni, haut fonctionnaire au ministère des chemins de

fer, le Dr Richard Schüller, haut fonctionnaire au ministère du Commerce.

Ainsi, le pauvre Jevons aura payé à lui seul toute la dette du novateur. D'après ce qu'on m'écrivit vers 1880, il avait été envahi par une complète neurasthénie. L'idée lui vint de prendre un bain de mer ; mais le froid le saisit et le flot le rejeta mort sur le rivage. L'Angleterre lui rendit de grands honneurs. Pour moi, j'ai célébré fort heureusement mon jubilé en juin 1909, et je m'apprête à voir Carl Menger célébrer le sien en 1910 au milieu de ses collègues, disciples, amis et admirateurs.

BIBLIOGRAPHIE

I. Recensions originales¹

BLONDEL, G. (1909a) “Bibliographie”, *Le Monde Economique*, 19 (2), n° 32, 7 août, p. 1003-1004.

BLONDEL, G. (1909 b) “Bibliographie”, *La Réforme Sociale*, 28 (58), n° 87-88, 1^{er}-16 août, p. 299-300.

BOESE, F. (1916) “Besprechungen”, *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, 40 (1), p. 500-504.

BONAR, J. (1911) “Reviews and new books : general works, theory and its history”, *The American Economic Review*, 1 (1), p. 306-309.

BROCARD, L. (1910) “Analyses et comptes rendus”, *Revue d'Histoire des Doctrines Economiques et Sociales*, 3 (2), p. 217-222.

BROUILHET, Ch. (1910) “L’histoire des doctrines économiques”, *Questions Pratiques de Législation Ouvrière et d’Economie Sociale*, 11 (9-10), sept.-oct., p. 242-248.

¹ Nous indiquons la rubrique sous laquelle paraît la note de lecture, la référence à l’HDE étant toujours la même.

DOLLÉANS, E. (1910) “ Bulletin bibliographique ”, *Revue d'Economie Politique*, 24, p. 842-846.

FOVILLE, A. de (1910) “ Rapports verbaux et communications diverses ”, *Compte Rendu de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, 70 (73), 1^{er} semestre, février, p. 286-288.

HAUSER, H. (1910) “ Notes bibliographiques ”, *Revue Historique*, 35 (103), janvier-avril, p. 167-168.

HAVENITH, L. (1910) “ La vie scientifique. Revue des livres ”, *Revue Economique Internationale*, 7 (1), p. 631-632.

JOHNSON, A. S. (1911) “ Book reviews and notices ”, *The Journal of Political Economy*, 19, jan.-dec., p. 242-244.

LEVASSEUR, E. (1910) “ Rapport sur le concours pour le prix Le Dissez de Penanrun à décerner en 1910 ”, *Compte Rendu de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, 70 (73), mars, p. 308-322.

MAUNIER, R. (1910) “ Compte rendu ”, *Revue Internationale de Sociologie*, 18 (2), fév., p. 140-141.

PRICE, L. L. (1909) “ Reviews ”, *The Economic Journal*, 19 (75), sept., p. 416-422.

ROUXEL, M.-F. (1910) “ Comptes rendus ”, *Journal des Economistes*, 69 (27), juil.-sept., p. 496-498.

SIMIAND, F. (1910) “ Cinquième section : sociologie économique. I. Etudes générales, traités ” *L'Année Sociologique*, 11 (1906-1909), p. 552-555.

WALRAS, L. (1910) “ Doctrines économiques ” *Gazette de Lausanne*, repris in *Œuvres complètes*, t. 7, 1987, p. 515-517.

WEILL, G. (1910) “ Bibliographie : bulletin critique ”, *Revue de Synthèse Historique*, 20 (59), avril, p. 258-259.

WORMS, R. (1913) “ Compte rendu ”, *Revue Internationale de Sociologie*, 21 (11), nov., p. 750-751.

XXX (1910) “ Book notes ”, *Political Science Quaterly*, 25 (1), p. 180.

YYY (1916) “ Book notes ”, *Political Science Quaterly*, 31, p. 645.

ZZZ (1910) “ Bulletin bibliographique ”, *Annales du Musée Social*, 1, janvier, p. 43.

II. Sources secondaires

BASLÉ, M. (1991) *Quelques économistes allemands : de l'Etat commercial fermé (1800) à l'Economie sociale de marché (1950-1990)*, La Garenne Colombes, Editions de l'Espace Européen, 154 p.

BAYON, D. et L. FROBERT (2000) “ Paul Pic, 1862-1943 ” in L. Frobert, A. Tiran et J.-P. Potier dir., *Economistes en Lyonnais, en Dauphiné et en Forez*, Lyon, Institut des Sciences de l’Homme, p. 297-309.

BLAUG, M. (1981) *La pensée économique : origine et développement*, Paris, Economica, trad. fr. de la 3^e éd.

BRETON, Y. (2000) “ Charles Brouilhet 1870-1955 ” in L. Frobert, A. Tiran et J.-P. Potier, op. cit., p. 35-50.

BRETON, Y., et L. MARCO (1996) “ Naissance du doctorat d’économie politique ”, *Revue d’Histoire des Facultés de Droit et de la Science Juridique*, n° 17, p. 47-52.

BRIDEL, P. (1996) *Le chêne et l’architecte : un siècle de comptes rendus bibliographiques des Eléments d’économie politique de Léon Walras*, Genève et Paris, Droz, 602 p.

CHAMBURE, A. de (1914) *A travers la Presse*, Paris, Fert, Albouy et C^{ie}, 10^e éd., p. 142-158.

COT, A.L. et J. LALLEMENT (2000) “ L’éventail et le pendule ” in Gide & Rist, *HDE*, 6^e éd., 1944, p. 1-18.

DESCHAMPS, A. (1900) “ L’enseignement de l’histoire des doctrines économiques à la Faculté de Droit de Paris ”, *Revue internationale de l’enseignement*, 39(1), jan.-juin, p. 220-236.

DESCHAMPS, A. (1902) “ Du profit que retire un jeune homme de l’histoire des doctrines économiques ”, *La Réforme Sociale*, 1^{er} octobre, reproduit in *Vie et Sciences Economiques*, 1985, n° 107, oct.-déc., p. 15-29.

DIDIER, B. et M.-C. ROSPARS éd. (1994) *Revue et Recherche*, Presses Universitaires de Vincennes, 206 p.

ESPINAS, A. (1891) *Histoire des doctrines économiques*, Paris, A. Colin, 360 p.

ETNER, F. (2000) *Histoire de la pensée économique*, Paris, Economica, 370 p.

GIDE, Ch. (1890) “ The Economic schools and the teaching of political economy in France ”, *The Political Science Quaterly*, 5 (4), p. 603-635.

GIDE, Ch. (1895) “ Die neuere volkswirtschaftliche litteratur frankreichs ”, *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, 19 (3), p. 1-51.

GIDE, Ch. (1907) “ Economic literature in France at the beginning of the twentieth century ”, *The Economic Journal*, 66 (17), june, p. 192-212.

GIDE, Ch. (1941) *Le juste prix, leçons professées au Collège de France*, Paris, Presses Universitaires de France, Préface de Gaston Prache, 294 p. [cours de 1921-1922].

GIDE, Ch. (2002) *Contributions à la Revue d'Economie Politique*, Paris, L'Harmattan, t. 5 des œuvres, présenté par C. Quinet et L. Marco, 376 p.

GIDE, Ch. et Ch. RIST (1909) *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, Paris, Libraire du Recueil Sirey, XIX - 766 p.

GIDE, Ch. et Ch. RIST (1923) *Geschichte der volkswirtschaftlichen Meinungen*, Jena, G. Fischer, xx-811 p. [Cet ouvrage ne se trouve qu'à la bibliothèque universitaire de Strasbourg, l'exemplaire de Cujas ayant disparu des rayons !].

GIDE, Ch. et Ch. RIST (1944) *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, 6^e édition revue et augmentée, Paris, Libraire du Recueil Sirey, 896 p. [réédition, 2000, Dalloz et l'Harmattan].

GIDE, Ch. et Ch. RIST (1947) *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, 7^e édition revue et augmentée, Paris, Libraire du Recueil Sirey, 2 vol., 901 p. [rééd., 1959].

GILMAN, M.-H. (1976-77) *Evolution de la pensée économique*, Université de Perpignan, cours manuscrit, Licence ès sciences économiques, 77 ff. [archives personnelles de L. Marco].

GISLAIN, J.-J. et Ph. STEINER (1995) *La sociologie économique 1890-1920*, Paris, PUF, 236 p.

HAACKE, W. (1963) “ La revue en tant qu’organe politico-culturel ”, in *La Presse*, Barcelone, Instituto de Ciencias Sociales, p. 49-61.

LEPELLETIER, F. (1911) *Les caisses d’épargne (économie sociale)*, Paris, Lecoffre, 243 p.

LE VAN LEMESLE, L. (1996) “ Nineteenth century economic reviews in France ”, *History of Economic Ideas*, 4 (3), p. 103-118.

LE VAN LEMESLE, L. (2002) “ Les revues d’économie ” in J. Pluet-Despatin, M. Leymarie et J.Y. Mollier dir., *La Belle époque des revues 1880-1914*, Paris, Ed. de l’IMEC, p. 255-268.

LE VAN LEMESLE, L. (2004) *Le juste ou le riche : l’enseignement de l’économie politique, 1815-1950*, Paris, Comité pour l’histoire économique et financière de la France, 787 p.

MARCO, L. (1985) “ Les économistes-juristes face à la montée des sociétés anonymes en France, 1867-1914 ”, *Vie et Sciences Economiques*, n° 107, oct.-déc., p. 5-14.

MARCO, L. (1995) “ Les économistes français et leurs revues, des physiocrates aux économètres (1751-1981) ”, *La Revue des Revues*, n° 20, p. 77-89.

MARCO, L. dir. (1996) *Les revues d’économie en France : genèse et actualité 1751-1994*, Paris, L’Harmattan, coll. “ Histoire

des Sciences Humaines ”, 358 p. [avec un cahier iconographique].

MARCO, L. (2001) “ Le cocotier des économistes français avant la réforme de 1968 ”, *Cahiers du Grimm*, IUT de Saint-Denis, n° 2, 33 p. [avec un cahier iconographique]. Publié in *Management et Sciences Sociales*, n° 6, janvier-juin 2009, p. 287-318.

MENZ, G. (1928) *Die zeitschrift*, Stuttgart, Poeschel Verlag, 134 p. [approche gestionnaire]

PÉNIN, M. (1997) *Charles Gide 1847-1932, l'esprit critique*, Paris, L'Harmattan, 348 p.

PLUET-DESPATIN, J., LEYMARIE, M. et J.Y. MOLLIER dir., *La Belle époque des revues 1880-1914*, Paris, Editions de l'IMEC, 448 p.

PRIBRAM, K. (1986) *Les fondements de la pensée économique*, traduction française, Paris, Economica, 778 p.

SCHUMPETER, J. (1983) *Histoire de l'analyse économique*, traduction française, Paris, Gallimard, 3 vol.

WEIL, G. (1934) *Le journal, origines, évolution et rôle de la presse périodique*, Paris, Albin Michel, 452 p.

XXX (1987) “ Les revues dans la vie intellectuelle 1885-1914 ”, *Cahiers Georges Sorel*, 5, 224 p.

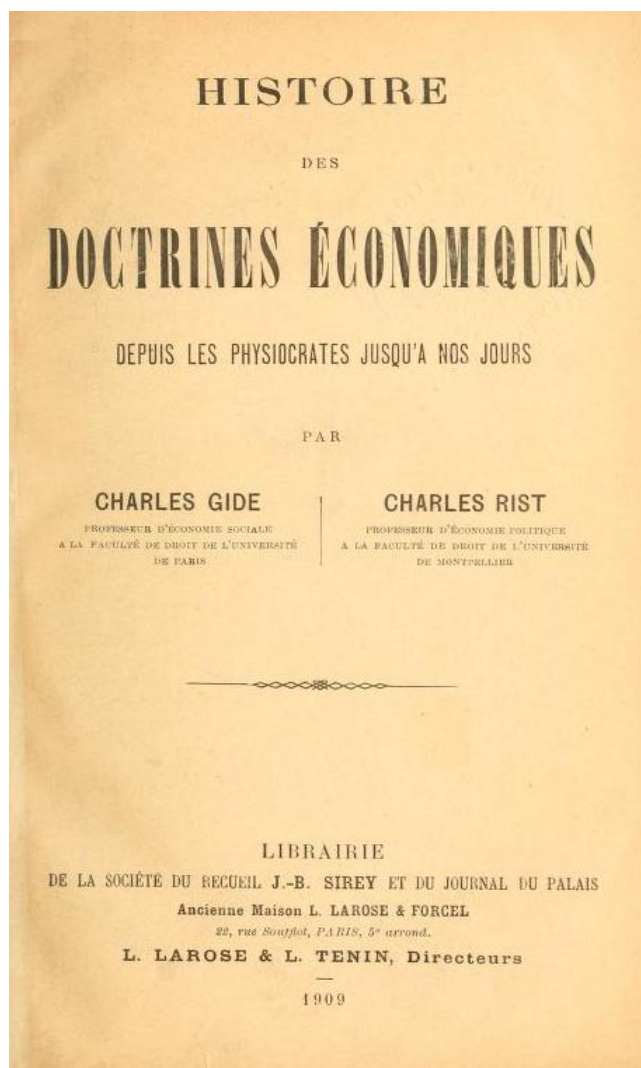
P O R T R A I T S



Charles Gide à l'âge de 40 ans (cliché ESS)



Charles Rist en 1925 (LM)



Première édition de 1909

**A HISTORY OF
ECONOMIC DOCTRINES**
FROM THE TIME OF THE PHYSIOCRATS
TO THE PRESENT DAY

BY CHARLES GIDE

PROFESSOR OF SOCIAL ECONOMICS IN THE
FACULTY OF LAW UNIVERSITY OF PARIS

AND

CHARLES RIST

PROFESSOR OF POLITICAL ECONOMY IN THE
FACULTY OF LAW IN THE UNIVERSITY OF
MONTPELLIER

AUTHORISED TRANSLATION FROM THE SECOND REVISED
AND AUGMENTED EDITION OF 1913

UNDER THE DIRECTION OF THE LATE
PROFESSOR WILLIAM SMART

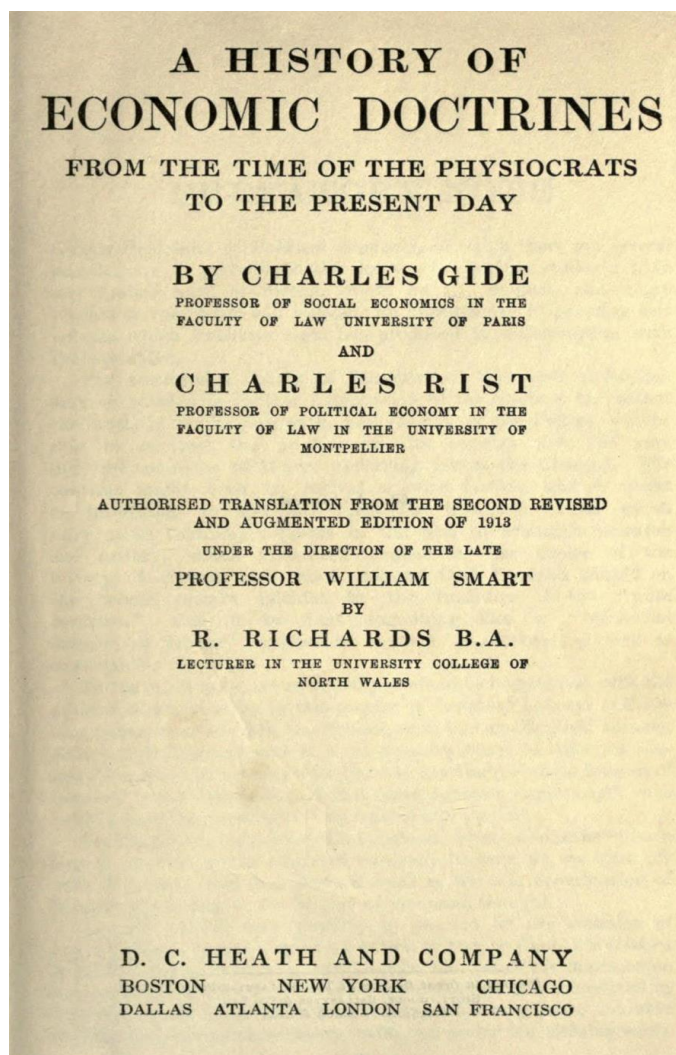
BY

R. RICHARDS B.A.

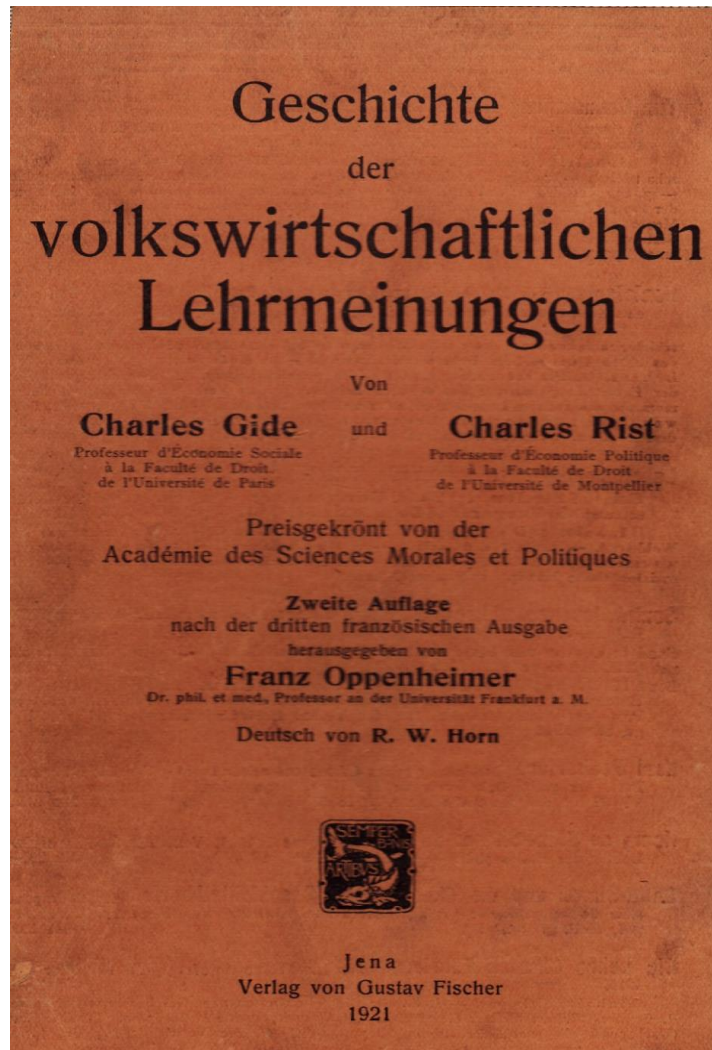
LECTURER IN THE UNIVERSITY COLLEGE OF
NORTH WALES

LONDON
GEORGE G. HARRAP & CO. LTD.
2 & 3 PORTSMOUTH STREET KINGSWAY W.C.

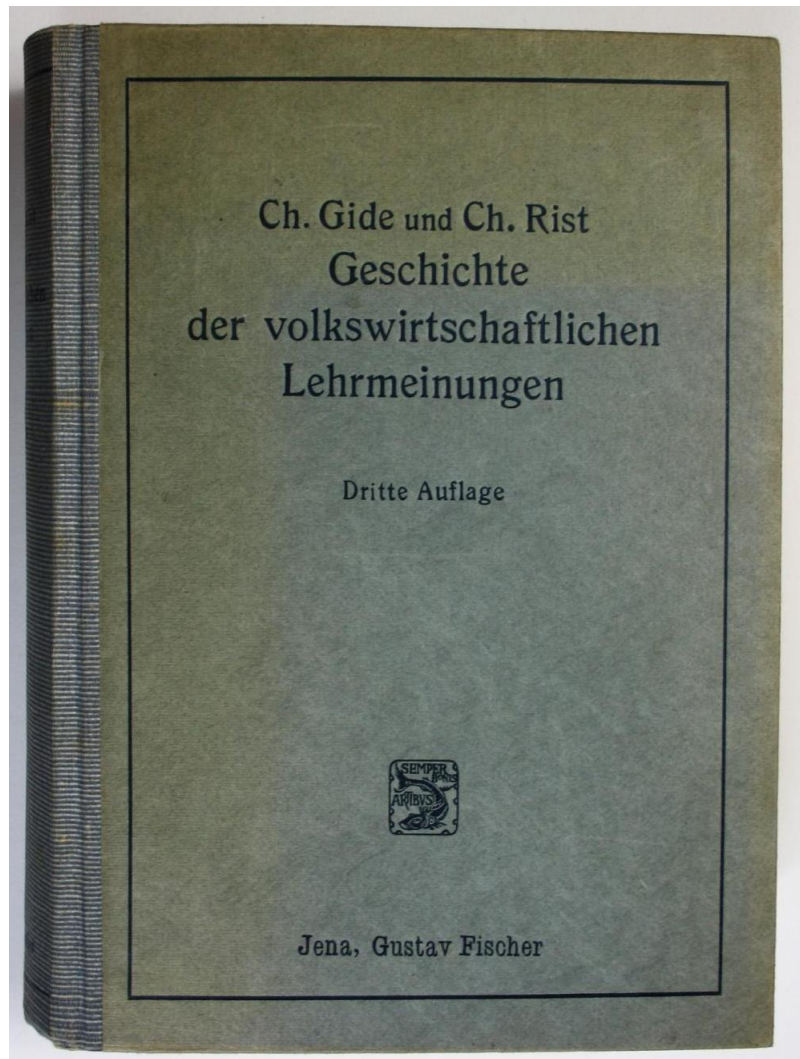
Traduction anglaise de juin 1915



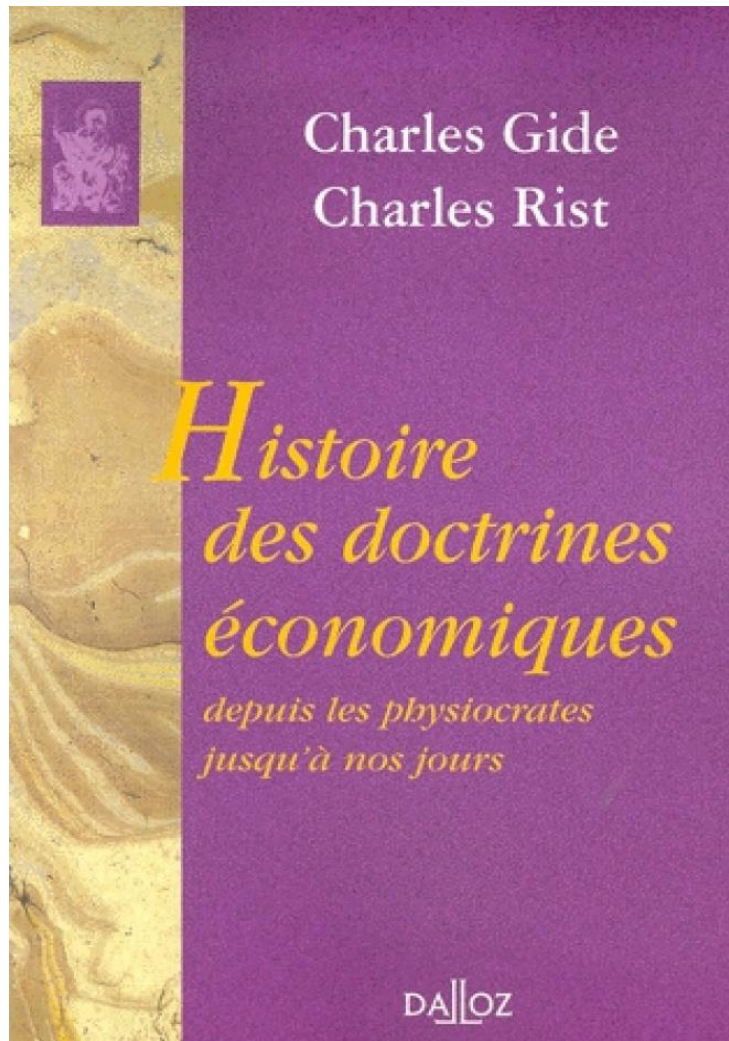
Traduction américaine de 1915



Traduction allemande de 1921



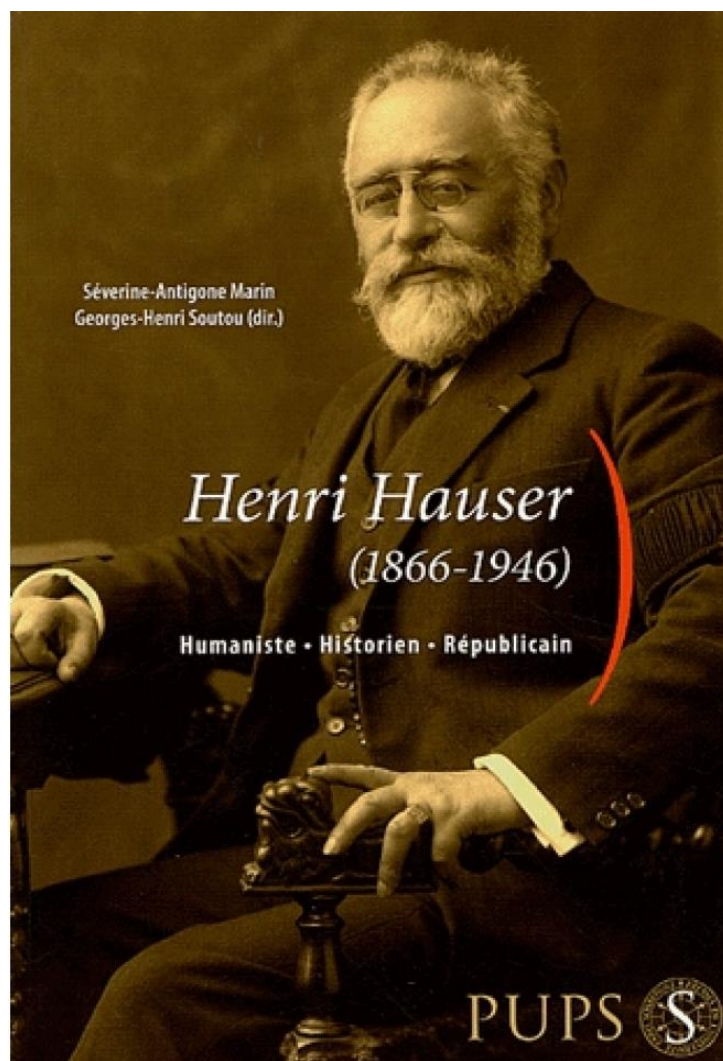
Version reliée de la 3^e édition allemande (1923)



L'édition de l'an 2000 (coéditée avec l'Harmattan)



Emile Levasseur en 1882 (cliché E. Pirou)



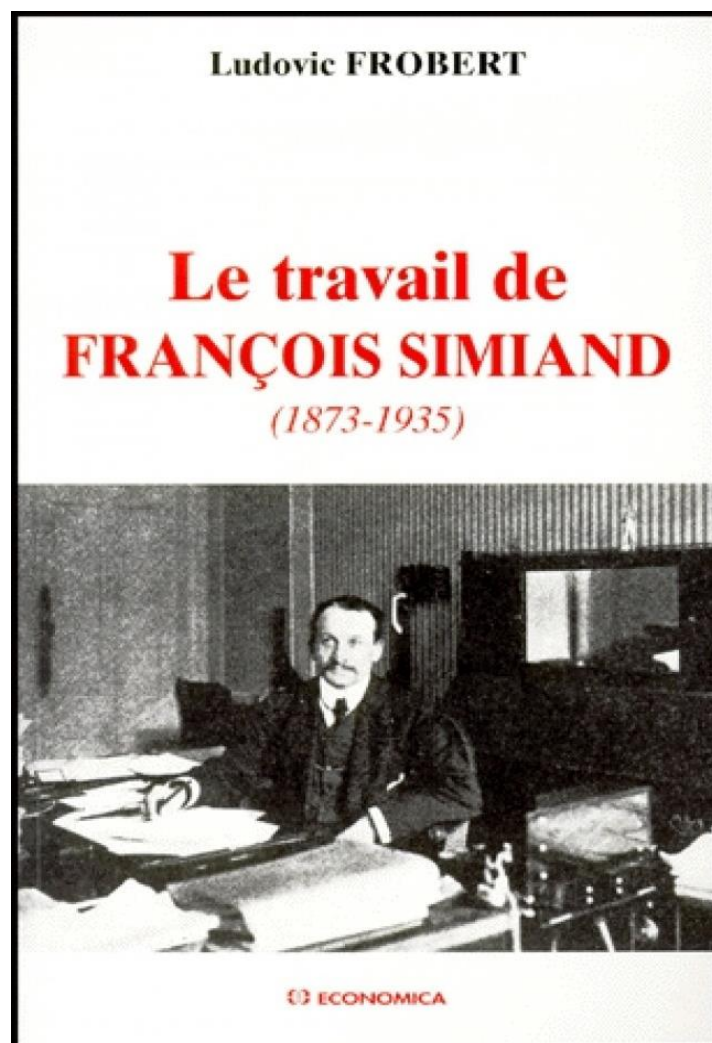
Dernier livre paru sur Henri Hauser (cliché PUPS)



René Maunier en rendez-vous (à gauche, cliché CAIRN)



Caricature de Dolléans en carte postale (cliché E-Bay)



Livre sur François Simiand (cliché Economica)

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Première partie. Présentation générale	
<i>I. L'accueil des revues économiques</i>	11
A. Position des titres libéraux	13
B. Position des titres non libéraux	25
C. Position des titres étrangers.	37
<i>II. L'écho des revues de sciences sociales</i>	49
A. Science politique et sociologie	49
B. Histoire générale et spécialisée.	57
Conclusion	67
Deuxième partie. Le texte des recensions	
I. Blondel, <i>Le Monde Économique</i> , 1909	70
II. Blondel, <i>La Réforme Sociale</i> , 1909.	73
III. Boese, <i>Jahrbuch de Schmoller</i> , 1916	76
IV. Bonar, <i>The American Economic Review</i> , 1911	85
V. Brocard, <i>Revue d'histoire des doctrines écon.</i> , 1910.	91
VI. Brouilhet, <i>Questions pratiques de législation</i> , 1910	103
VII. Dolléans, <i>Revue d'économie politique</i> , 1910.	116
VIII. De Foville, <i>Compte rendu de l'ASMP</i> , 1910.	125

LE JUGEMENT DES PAIRS 191

IX. Hauser, <i>Revue historique</i> , 1910	128
X. Havenith, <i>Revue économique internationale</i> , 1910	130
XI. Johnson, <i>The Journal of Political Economy</i> , 1911	132
XII. Levasseur, <i>Compte rendu de l'ASMP</i> , 1910	135
XIII. Maunier, <i>Revue internationale de sociologie</i> , 1910	140
XIV. Price, <i>The Economic Journal</i> , 1909	142
XV. Rouxel, <i>Journal des économistes</i> , 1910	149
XVI. Simiand, <i>L'Année sociologique</i> , 1910.	153
XVII. Weill, <i>Revue de synthèse historique</i> , 1910	156
XVIII. Worms, <i>Revue internationale de sociologie</i> , 1913.	160
XIX. Anonyme X, <i>The Political Science Quaterly</i> , 1910	162
XX. Anonyme Y, <i>The Political Science Quaterly</i> , 1916.	163
XXI. Anonyme Z, <i>Annales du Musée social</i> , 1910	164
XXII. Walras, <i>Gazette de Lausanne</i> , 1910.	166
Bibliographie	170
Portraits.	178
Table des Matières.	190

Edité à Castres par les Editions de la Gestion
Dépôt légal 2^e trimestre 2018
ISBN : 978-2-903628-02-4

Texte d'abord composé sur Macintosh
Powerbook 5300 CS puis revu sur Lenovo Ideapad 320